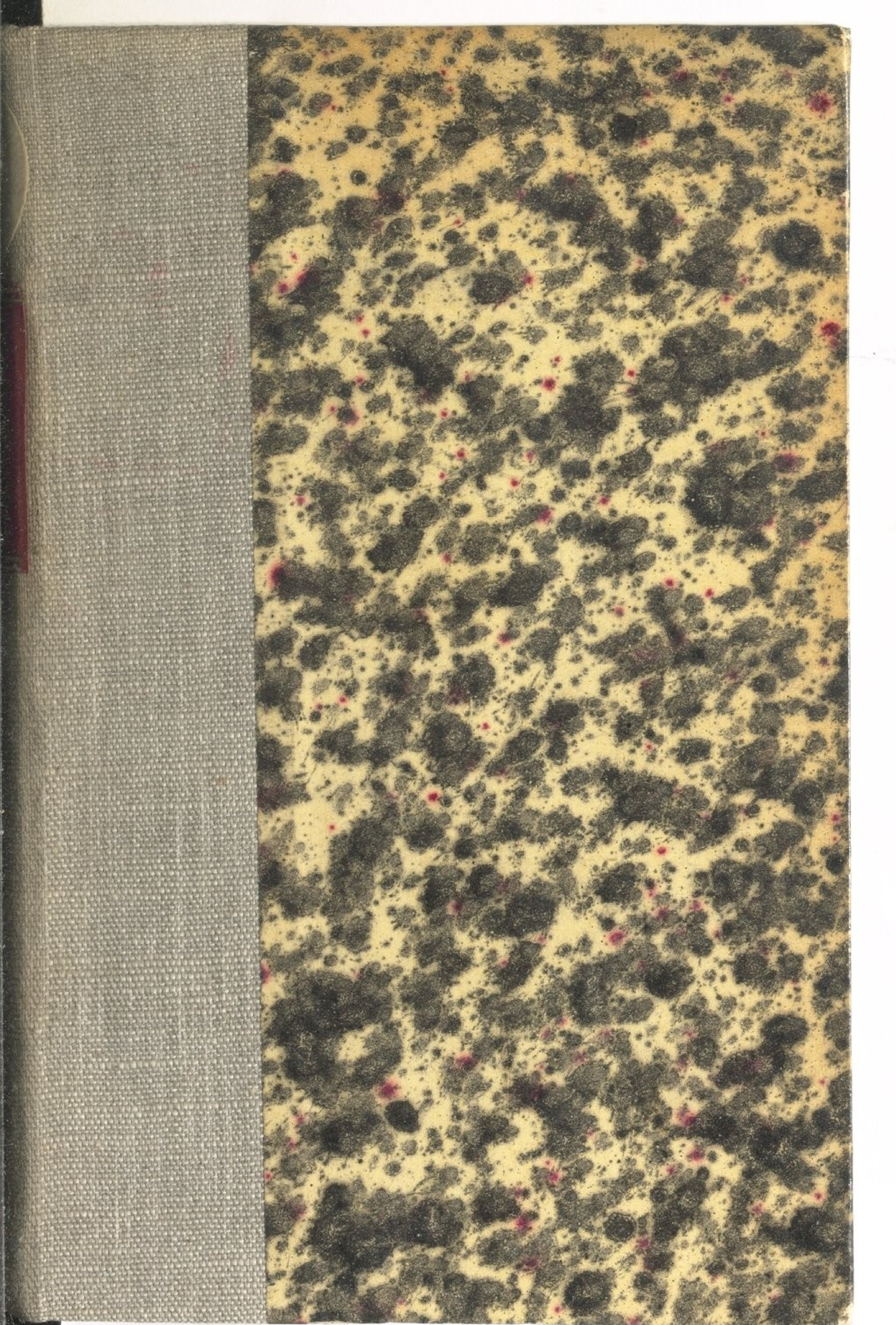
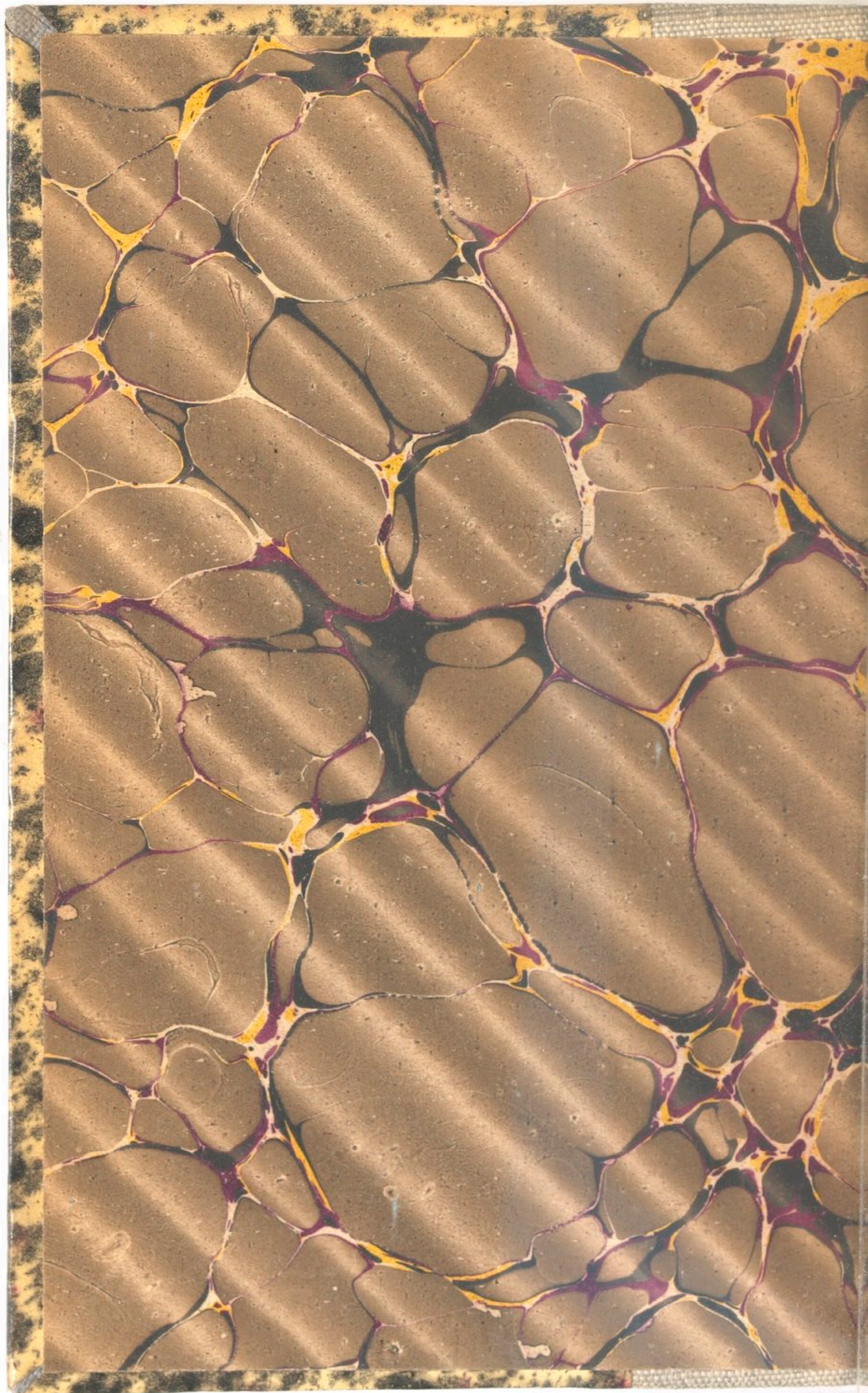
# La Grande Vie. La Préférée, par Édouard Cadol







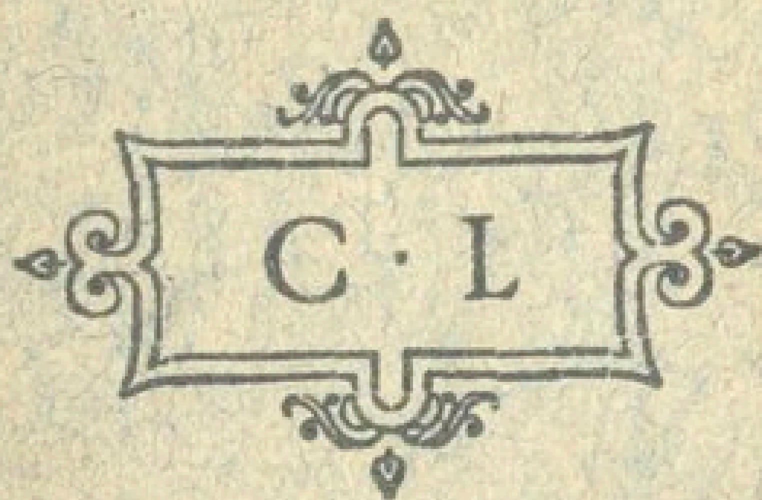
LA

# GRANDE VIE

— LA PRÉFÉRÉE

PAR

ÉDOUARD CADOL




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

# LA
# GRANDE VIE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

## DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

| | |
|---|---|
| BERTHE SIGELIN . . . . . . . . . . . | 1 vol. |
| LA BÊTE NOIRE. . . . . . . . . . . | 1 — |
| LES INUTILES . . . . . . . . . . . | 1 — |
| MADAME ÉLISE. . . . . . . . . . . | 1 — |
| MARGUERITE CHAUVELEY . . . . . | 1 — |
| LA PRIMA DONNA. — LE PÈRE REYMOND. | 1 — |

Tours. Imp. Mazereau.

LA

# GRANDE VIE

— LA PRÉFÉRÉE —



PAR

ÉDOUARD CADOL






PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

A MON TRÈS HONORÉ MAITRE

EDMOND ABOUT

HOMMAGE AFFECTUEUX

*du plus humble de ses confrères, et du plus sûr de ses amis*

ÉDOUARD CADOL.

Asnières, août-septembre 1878.

# LA GRANDE VIE

## I

### LA VEILLÉE DES FIANÇAILLES

Qui ne connaît pas le pays d'Arles ne connaît rien !

Certains pourront dire :

— Permettez !... J'ai fait le tour du monde; vu l'Égypte, les Indes, la Chine, le Japon, les deux Amériques. J'ai vécu des mois à Rome, Naples et Venise, et je sais mon Paris sur le bout de mon doigt... Tenez, plus fort que ça : j'ai habité la Cannebière !

— Possible ! Mais connaissez-vous le pays d'Arles ?...

— Non !

— En ce cas, vous ne connaissez rien.

Ce n'est pas tant à cause des Arènes, ou du théâtre, des pavés pointus et des belles filles

qu'on ne trouve guère que là. C'est que nous y avons une noblesse qui remonte si loin... mais si loin ! qu'on ne sait même pas d'où elle sort. Une noblesse, et nécessairement des traditions.

Les années n'y ont rien fait, je vous assure, les révolutions encore moins, si l'on peut dire : tout a passé comme un coup de mistral, et, dans certaines familles, l'attirail du « bon vieux temps » est resté ferme, intact, debout !

C'est pourquoi, par une belle soirée de septembre, maître Pellapied, notaire, — le premier d'Arles, s'il vous plaît ! — suait sang et eau à lire un satané contrat de mariage, où le nom et la qualité des parties contractantes, revenant à chaque alinéa, prenaient, au bas mot, huit bonnes lignes de texte.

Il faut dire aussi qu'avant de s'y mettre, le malheureux notaire, fort honoré d'ailleurs, avait dîné au château. Un dîner terrible; agapes féodales, pour une tablée de quarante couverts. Ç'avait été, de six à dix heures, une défilade pantagruélique de mets. Et quels!... Jusqu'à un sanglier tout entier, baignant dans un coulis à l'ail, dont le fumet s'attachait aux habits! Et puis des chatteries d'oignons farcis; et puis des échalotes en branche; que sais-je encore? Un tas de gourmandises enfin, dont le notaire se léchait encore les babines; le tout arrosé d'un vin à couper au couteau.

En sorte que maître Pellapied éprouvait quelque difficulté à articuler les sons. La langue était comme indocile, la respiration écourtée,

encore que le regard se brouillât de temps à autre et qu'un diable de moucheron, ébloui tant par les chandelles que par la grandeur des personnages, lui donnât des distractions.

A vrai dire, l'assistance n'était guère en état de s'y attacher. Du premier au dernier, sauf la future s'entend, ils avaient, comme on dit, *leur compte*.

Le maître de la maison, c'est-à-dire le vidame Godefroid de Bicheterre, perché sur une sorte de trône historique, à baldaquin, se remuait là-dessus, comme si le siège eût été bourré d'épingles. Bon gros père, au cou court, au visage cramoisi, il faisait des efforts surhumains pour garder l'attitude qui convient à un seigneur de vieille souche.

Près de lui, sa sœur, la chanoinesse Stéphanie, lui heurtait, de cà, de là, le gras des jambes, quand il gardait les yeux fermés un peu trop longtemps.

Le surplus, tous cousins à degrés différents, y mettait plus ou moins d'amour-propre et de décorum, et il y en avait qui, d'un cœur épanoui, ronflaient comme s'ils eussent été à vêpres.

Cependant, le tabellion, continuant, lisait :

« ... En raison de quoi, nous maître Pellapied,
» notaire, comme dit ci-dessus, déclarons qu'il
» nous est représenté, en titres valables de pro-
» priété, constituant l'apport en dot de haute
» et noble demoiselle Charlotte de Bicheterre,
» châtelaine de Val-Entour, dame ancienne-
» ment haute justicière de Puits-du-Défonds,

» Bertignat, la Chaussée et autres lieux circon-
» voisins, dont, tant en châteaux, fermes et
» dépendances, étangs, bois de haute et basse
» futaie, taillis et baliveaux, moulins, fours à
» plâtre, etc., détaillés d'autre part, le total est
» évalué à seize cent mille francs, non compris
» le produit des revendications que ladite demoi-
» selle Charlotte de Bicheterre, châtelaine de... »

— Et cœtera ! fit un cousin.

— Volontiers, répondit le notaire.

Puis, continuant :

— « ... Se réserve expressément de produire,
» dès que, les lamentables effets de la rébellion
» de dix-sept cent quatre-vingt-neuf ayant pris
» fin, par la grâce de Dieu, le roy, notre sire,
» aura daigné reprendre possession du trône de
» ses pères. »

— Ainsi-soit-il ! fit le vidame.

La voix de celui-ci rompant la monotomie de la lecture, quelques cousins ouvrirent les yeux, et firent mine de se lever, pour s'étirer les membres.

— Un moment, reprit le notaire, ce n'est pas fini.

Et passant outre, à la consternation générale, il tourna le feuillet.

— «... D'autre part, dit-il en s'essuyant le
» front, nous, maître Pellapied, notaire, dit
» comme dessus, déclarons avoir touché, palpé,
» compté, la somme de quatre cent beaux mille
» francs, en écus ayant cours, trébuchants et
» sonnants sur table, lesquels constituent l'ap-

» port en dot de Joseph, Marie, Théobald,
» Arthur, haut et puissant seigneur de Fan-
» dansec, fils majeur de défunt.... »

— Et cœtera ! refit le cousin.

— Parfaitement. « .... et de défunte...

— Et cœtera ! et cœtera.

— «.. Née marquise de Pont-Houland, châte-
» laine...

— Comme dessus! dit le vidame, qui n'en pouvait plus.

— Eh ! oui, oui, comme dessus, notaire! fit toute la parenté.

Le brave homme ne demandait pas mieux, et pour cause; la salive commençant à lui manquer tout à fait.

— En ce cas, dit-il, il n'y aurait plus qu'à signer.

Un soupir de soulagement sortit de toutes les poitrines. Les visages se déridèrent. On s'était levé, et, par réaction d'une si longue contrainte silencieuse, chacun se dégingandait sans raison, entamant quelque conversation à bâtons rompus.

Durant ce temps, le notaire et son clerc préparaient les plumes. Quand tout fut en ordre :

— La future, dit maître Pellapied.

Alors, une petite fillette, toute mignonne, tout aimable et souriante, s'élança en disant :

— Me voici.

Mais le vidame, dégringolant de sa haute chaise, fronça le sourcil.

— Doucement, ma fille, dit-il d'un ton gourmé.

La petite s'arrêta net, tout en rougissant jusqu'à la racine de ses beaux cheveux noirs. Dieu ! qu'elle était jolie aiusi ! Il y avait dans sa confusion pudique un charme saisissant. Et elle ne baissait pas les yeux ; non, elle les ouvrait tout grands, plaisamment étonnée, ayant l'air de demander : — Qu'ai-je fait de mal ?...

Rien sans doute. Son empressement même n'était point pour déplaire à ses parents : loin de là, car on avait craint, à un moment, que le futur ne fût pas disposé à ce mariage, qui conciliait de hauts intérêts de famille.

Seulement, la fillette oubliait les fameuses traditions, et le vidame se serait fait couper par morceaux plutôt que de souffrir qu'on y manquât chez lui.

La belle petite Charlotte le comprit, en voyant son père arrondir la jambe et arquer ses bras en guirlande, pour venir à elle, qui, sur un coup d'œil de la chanoinesse, s'était rassise à la place qu'elle avait occupée jusque-là.

Qu'on signât, c'était bien : mais encore fallait-il que ce fût en cérémonie. Et le vidame s'avançant, non sans tituber quelque peu, au point que la chanoinesse se demanda s'il n'allait pas dessiner un pas, prit sa fille par la main, et l'amena à la table.

Dès qu'elle tint la plume, ce fut vite fait de tracer son nom ; et quelle fermeté, et quel paraphe pour finir ! Un trait net, épais, solide, qui semblait dire : — « Je le veux ; ça me plaît !... »

Après quoi, rendant l'instrument au notaire,

elle jeta un coup d'œil enchanté vers le coin de la salle où se tenait celui à qui, par ce trait d'encre, elle se liait de si bon cœur.

Eh bien, vraiment, en toute conscience, il n'avait pas l'air, lui, de mériter le gentil sort que la belle petite lui promettait, à tous égards. Le drôle de futur ! Et la bizarre tenue, à un pareil moment !

Attifé d'habits démodés, chaussé comme un clerc d'huissier, mal peigné, cravaté en dépit du bon sens, il portait, sur sa face blême, l'expression d'un abrutissement prématuré.

Ce n'est pas qu'il eût de vilains traits. Au contraire. Les lignes du visage avaient des courbes plutôt distinguées. L'œil était d'un bleu agréable et la barbe s'embrouillait assez bien autour des joues et du menton.

Mais quelle physionomie à cet instant ! Le regard errait dans le vague, incolore, hébété, soucieux. On eût dit qu'au lieu d'un mariage, il assistât à l'enterrement de tous les siens ; car, parfois, une larme perlait à la base de ses cils, et tout son être exprimait un sentiment insurmontable de désolation.

Pas de danger qu'il contemplât la petite Charlotte ! Ah ! bien, oui ! Quand, par hasard, ses yeux renco ntraient ceux de sa fiancée, il tournait la tête aussitôt, et sa maussaderie redoublait.

A cela, deux raisons :

D'abord, c'était la première fois de sa vie — vingt-deux ans ! — qu'il s'était trouvé à pa-

reil festin, et dame !... sans méfiance, il s'y était trouvé pris, dès le début du second service.

Bien sagement élevé au séminaire, ses études terminées, il avait été confié à un honorable précepteur, chargé de le faire voyager, afin de le dégrossir, et de lui apprendre « le monde ».

Le précepteur s'en était acquitté en conscience. C'était un grave abbé, sec comme pendu, anguleux et rigide; mais savant !... à un point remarquable. Pas moyen de causer avec lui ; sa conversation n'était guère qu'une leçon sur tous sujets. Il y avait à profiter, je vous le garantis !

Il avait mené son élève en Italie, en Espagne et dans les Flandres, et, comme il jouissait de grand crédit dans le monde clérical, jamais les voyageurs n'avaient eu à descendre à l'hôtel. Toujours, il s'était trouvé, là, un couvent, un séminaire, une maison de retraite où l'on s'était fait un devoir de leur donner l'hospitalité. Aussi, rien n'avait scandalisé le jeune homme; rien n'avait pu l'empêcher de tirer bon profit de tout ce qu'on offrait à son observation. Et, certes, on lui en avait montré, de ces choses curieuses ! Toutes les églises, d'abord, et des chartreuses, et des chapelles, et des ermitages ! Ah ! il était ferré, maintenant. L'abbé n'avait rien négligé, on en avait pour son argent.

Cependant, voyez si la jeunesse est singulière : Arthur n'en était pas content. Il n'avait pas encore assez vu, sans doute, de maisons religieu-

ses! Si fait, plutôt trop, à son gré. Mais des choses du domaine profane, voilà ce qu'il était avide de voir, et de près ; de connaître, et à fond !...

Précisément, la seconde raison de son peu d'enthousiasme à épouser la petite Charlotte venait de là. Il n'avait rien contre elle. Il la connaissait d'enfance ; elle avait joué avec lui autrefois, et elle était bel et bien sa cousine au quatrième degré. Il la trouvait même jolie, bonne personne, bien gentille. Mais voilà tout : « bien gentille » ; c'est-à-dire un peu fade, un peu banale ; un peu « gnangnan » ; tranchons le mot, car il se le répétait, en secret; — où l'avait-il appris, mon doux Seigneur ? — privée du moindre « chic !... »

Or ce mariage, c'était, à peu de chose près, pensait-il, la continuation de l'existence qu'il avait menée jusque-là ; existence dont il avait à cent pieds par-dessus les oreilles. C'était bien convenu : ce soir, signature du contrat ; cette nuit, veillée des fiançailles — encore une tradition de la famille ; — demain, mariage à l'église et puis.... et puis, le petit train-train habituel : que dis-je ! *traditionnel*, sous l'œil du vidame, père de Charlotte et tuteur d'Arthur, en compagnie de la chanoinesse Stéphanie ; le tout agrémenté du cérémonial obligé.

Mettez-vous à sa place ! En telles conditions, la petite Charlotte vous eût-elle paru si enviable ?

Ce qu'il enviait, lui, il faut bien l'avouer, à la fin : c'était la *grande vie*, ni plus ni moins ;

pas moins surtout ? La grande vie, et tout ce qui la constitue.

— Et quoi donc ?

— Eh bien !... les femmes, là ! Les femmes élégantes : les femmes à voiture, à dentelles, à poudre de riz. Les femmes qui serrent la main des hommes à l'anglaise, qui ont un salon, qui ont de l'esprit, qui vont aux eaux, à Trouville, et jouent à la roulette ; les femmes et les aventures ; du roman, du caprice, de la fantaisie ; les courses, le bois, les lettres parfumées, le champagne, les truffes... Eh ! la grande vie, enfin ! Vous m'entendez de reste !

Ah ! le brigand ! ah ! le damné coquin ! Si le vidame avait su cela !... On frémit quand on pense à ce qui serait arrivé ; Arthur surtout en frémissait, car il en avait une peur bleue, une terreur de tous les diables. Et l'abbé donc ! Ah ! le pauvre abbé ! Voyez-vous sa tête, son nez ? La douloureuse déception pour un bon prêtre qui avait veillé à ce que le galopin, confié à sa surveillance, n'eût sous les yeux que des choses austères et édifiantes !

Mais comment, diantre ! ce maudit enfant s'était-il fourré de pareilles idées dans la tête ? Par quel moyen le poison s'était-il infiltré dans une imagination qu'on avait lieu de croire absolument vierge ? Par quels procédés du démon avait-il entrevu les réalités d'une certaine existence pernicieuse, dont l'attrait se formulait si exactement à son esprit ?

Ne cherchez pas. Je vais vous le dire — entre

nous, par exemple! — Arthur, si étroitement chaperonné qu'il fût, était parvenu à lire — à dévorer ! — de mauvais livres — ou, plus exactement : des livres mauvais, — des romans !

Si encore il fût tombé sur du Balzac, ou du Sand, de l'Hugo, voire du Zola, passe. Mais bien pis! des ouvrages de perdition, des œuvres où le charme de la vie *réelle* apparaît éblouissant ; des peintures d'une exactitude qui échappe à toute contestation : des photographies du grand monde tel qu'il est. Et de qui ? J'ai nommé l'illustre Arsène Houssaye !.....

Eh ! oui, il l'avait lu, en cachette ; la nuit, à l'insuffisante clarté d'une veilleuse, parfois, tendant ses nerfs, déjà si fort surexcités. Grâce à ce maître, il la connaissait, la société ; il les savait « les femmes », et de toutes les forces de son âme, il aspirait à vivre cette vie, à badiner avec ces duchesses aux doigts frisés, aux manières si comme il faut, si distinguées et si « chiques ! »

Être de leur temps, avoir un nom et une fortune qui permettent de leur être présenté, de les frôler, d'avoir un commerce infiniment délicat avec elles, et se voir contraint de s'enterrer dans un trou de pays, sec, taciturne, arriéré, archi-maussade, et se voir accoupler à une fillette bien douce, bien prévenante, bien jolie, sans doute, mais *bonasse*, *gnangnan*, d'un seul mot : provinciale... ! Ah ! quelle amertume, vraiment !

Encore une fois, mettez-vous à la place de

ce garçon ! Qu'auriez-vous fait devant ce notaire, au moment où il vous eût appelé pour apposer votre signature sur le contrat, qui vous eût infligé cette destinée médiocre, qui vous eût rivé à cette petite bourgeoise ; oui, bourgeoise, en dépit de ses origines aristocratiques ?

Lui, il se leva d'un brusque mouvement, la mort dans l'âme, de la colère plein le cœur, subjugué seulement par la crainte de s'attirer une mauvaise affaire de la part de son tuteur, et décidé, avec la nuance du désespoir qu'on éprouve quand, soûl de la vie, on ne voit d'autre remède à son mal moral que le suicide, il se dirigea vers la table.

Pour lui, il n'était pas soûl que de cela, et, le premier pas fait, il se trouva qu'un bon parent eut fort à faire pour le soutenir. Il y voyait trente-six chandelles ; des étoiles en plein midi. Tant et si bien que, par trois fois, il trempa sa plume dans le verre d'eau-de-vie du notaire, croyant la plonger dans l'encrier.

Mais enfin il signa. C'en était fait !...

Le ramena-t-on à sa place ? Y revint-il tout seul, ou tomba-t-il à mi-chemin ? De sa vie il n'en a rien su. Accablé, assommé, étourdi, il lui semblait que la terre avait manqué sous ses pieds, et il eût donné ses quatre cent — *beaux*, avait dit le notaire — mille francs, pour un verre d'eau sucrée à la fleur d'oranger. — Génin veut qu'on dise : « à la fleur d'orange » ; mais ça n'y fait ni chaud ni froid, et si le lecteur m'a compris, je m'en soucie comme de ça !

L'effort fait, le brave garçon croyait en être quitte. Pas encore ! Un vacarme effroyable vint l'arracher à son ahurissement assoupi.

— Qu'est cela ? demanda la chanoinesse.

— Nos fidèles manants et vavasseurs, répondit sévèrement le vidame. J'ai fait défoncer, pour eux, une feuillette de mon vin piqué, et ils viennent, comme de juste, rendre hommage-lige à celui qui, désormais portera le double écusson des Bicheterre et des Fandansec.

Sur quoi, donnant l'exemple, en s'efforçant de se roidir :

— Tâchez de vous tenir un peu, dit-il à ses cousins, qui, n'eût été le décorum, eussent battu les murs, comme des goujats un lundi.

Déjà, l'on entendait à l'extérieur un chant atroce, vociféré à plein gosier, par une populace gavée jusqu'au menton.

Et le beau sourire de Charlotte s'était nuancé de mélancolie, en se fixant sur son époux de demain. Elle se sentait, en l'âme, une pitié attendrie au profit de ce candide niais.

— On l'a trop fait boire, pensait-elle ; il sera malade peut-être, le pauvre cher ami !

Aussi pensant que, par respect de la tradition, il avait à passer la nuit, seul, en ce salon, sous prétexte de « veillée des fiançailles, » elle s'inquiétait du malaise qu'il en ressentirait certainement.

Toutefois, son appartement, à elle, était tout proche ; elle y disposait d'une petite lampe à esprit-de-vin ; rien ne lui était plus facile que

de préparer, à tout hasard, quelque infusion calmante. Elle y songea et se rassura, se disant qu'après tout, Arthur était d'ores et déjà son mari, et qu'en dépit de toutes les traditions du monde, elle pourrait bien, si besoin était, lui passer, par la porte entre-bâillée, un bol de tisane bien chaude, avec toute la décence imaginable — et un bon morceau de sucre.

Comme elle concluait ainsi, les « manants et vavasseurs » firent irruption dans la salle, en poussant force acclamations, d'une voix éraillée sans doute, mais enthousiaste néanmoins.

Durant un quart d'heure, ce fut un tumulte, des hurrahs à faire accourir les gendarmes. Puis, comme il se faisait tard, on pensa à la retraite.

Au dernier moment, le vidame, convenablement entouré des parents les plus âgés, entreprit d'adresser un discours à son futur gendre. Le début marcha bien ; mais bientôt l'orateur s'aventurant, sans méfiance, dans une suite d'incidences compliquées, il lui arriva de si bien perdre le fil, qu'il resta court et tout pantois.

Au fait qu'importe ! On s'était compris ; on avait compris surtout que la fête était terminée pour ce jour-là, et qu'on avait licence d'aller se coucher. C'était le principal, et l'on applaudit à tout rompre.

Arthur aurait bien voulu pouvoir en faire autant ; c'est-à-dire monter à sa chambre, et se fourrer au lit. Mais, encore et toujours, les

sempiternelles traditions ! et, pour s'y conformer, il fallait qu'il passât la nuit, là, dans la salle des ancêtres, à songer, à prier, à se recueillir : la veillée des fiançailles !

Cependant, il n'avait même pas l'énergie de pester contre cet usage suranné ; tout s'alourdissait dans son être, et il se disait vaguement qu'à tout prendre, le moindre canapé suffirait à le satisfaire, à lui faire attendre, en dormant, la fin de la corvée.

A peine s'aperçut-il du départ de l'assistance. Au loin, on entendait bien encore des chants assourdis, un chœur incohérent de paysans en goguette ; ces mêmes « vavasseurs » qui, gorgés jusqu'aux yeux, braillaient en regagnant le village. Mais, dans le château, plus un bruit ; un silence écrasant.

Sans plus de façons, le jeune homme défit les boutons de son gilet, rabattit son col de chemise, et se laissa tomber au fin fond d'une bergère, dont le coussin de plumes promettait quelque bien-être.

Il pensait s'y endormir tout d'un coup, et puis, au bout d'un instant, des fourmillements dans les jambes l'incommodèrent ; puis la lumière le gêna. Longtemps, il hésita à se déranger ; cependant, il se leva, approcha un siège pour y poser ses pieds et éteignit la lampe.

Tout d'abord, l'obscurité l'éblouit, si l'on peut dire. Il ne savait de quel côté tourner pour retrouver la bergère. Mais enfin son aveuglement cessa, et il entrevit les objets avec

une netteté à mesure plus grande, bien qu'ils parussent prendre un aspect singulier. La lune les éclairait crûment par places, laissant les coins et la hauteur dans une pénombre douteuse, qui lui frappa l'imagination.

Par la porte-fenêtre, garnie de vitraux, il apercevait la campagne déserte, immobile, bizarre, en ses lignes durement accusées par la froide clarté de la nuit. Tout y était blafard, comme mort. On eût dit un tableau au crayon : du noir sur du blanc, sans demi-teintes, et, tout là-bas, une lumière, une seule, rouge celle-ci : le disque du chemin de fer.

N'eût été la migraine qui lui serrait le front, il fût resté là, à regarder ; mais il sentait aux tempes des battements précipités et douloureux et, à rester debout, le cœur s'affadissait. Il revint à son fauteuil et s'accota du mieux qu'il put.

Alors, tout ce qui s'était passé dans cette journée se dégagea peu à peu de la confusion de ses pensées. Il se revit à table, en face du sanglier ; il entendit de nouveau les toasts, les compliments, les ovations, et, finalement, le glapissement monocorde du malheureux notaire.

Un frisson le prit à ce souvenir. Qu'avait-il donc lu, ce tabellion du diable ? Un contrat de mariage ; le sien..... Était-ce donc bien vrai ? Tout cela n'était-il pas un rêve, une hallucination ? Eh ! non ! il y avait eu signature. Ce contrat, Arthur l'avait signé..... L'avait-il vraiment signé ?

Il ouvrit les yeux, et jeta un regard anxieux

sur la table. L'encrier était encore là ; l'encrier et une demi-douzaine de plumes ; mais le contrat ?... Ce maudit Pellapied l'avait emporté, certainement, l'avait précieusement serré dans son étude, à Arles...

Ah ! ce contrat ! Il avait été une révélation foudroyante pour ce jeune homme. Élevé comme on l'a dit ; de nature passive, et d'ailleurs archidominé par son tuteur le vidame, la chanoinesse et le savant, mais rigide abbé, son précepteur, qui lui avait fait faire un voyage si agréable et si instructif, Arthur n'avait jamais osé demander quelle était sa situation de fortune ; si ses père et mère lui avaient laissé beaucoup, peu ou rien, en mourant. En sorte que cette soif de *grande vie* qu'il avait contractée à la lecture des œuvres d'Arsène Houssaye, était restée à l'état d'idéal, cuisant, sans doute, mais probablement irréalisable.

Et voilà que ce notaire, ce maître Pellapied, un officier ministériel, dont les assertions ont le caractère officiel, lui avait appris tout à coup, qu'il était possesseur légitime de « quatre cent beaux mille francs, en écus ayant cours, frappés au bon coin, sonnants et trébuchants sur table » ; que lui, ledit notaire, « comme dessus », les avait, disait-il, « palpés, comptés, » et reconnus de poids ! Mais alors ?

— Au fait, oui ; dites-moi donc un peu : mais alors !... Alors, à bien prendre les choses, la *grande vie* n'était pas déjà si utopique, si irréalisable ! Qu'est-ce qu'on disait donc ?

Voilà ce qui, par un effet rétroactif, le frappait le plus, dans ce qu'il se rappelait de cette terrible journée. Et il lui venait des incitations à s'élancer de la bergère pour courir à l'étude de maître Pellapied, et, sans autres formes de procès, lui dire :

— « Je suis majeur ; donc, mon argent ; là, sur l'heure, « en écus sonnants et trébuchants. »

— « Mais...

— « Rien du tout : mon argent, ou une plainte et les galères pour commencer !... »

Il s'apercevait impérieux et farouche devant le notaire désarmé, vaincu; lequel, séance tenante, ouvrait le coffre-fort, en tirait une sacoche et comptait sou à sou ; accumulant des piles fantastiques, qu'un faux mouvement répandait de la table sur le parquet, en cascades ruisselantes de reflets d'or. Quel moment ! quelle joie !...

Et puis, ce beau feu s'éteignit brusquement, et Arthur renfonça sa tête dans le capiton du fauteuil, humilié, déconfit et pleurard, comme un enfant rageur et intimidé.

— Ah ! bien oui ! se dit-il avec l'accent d'un profond mépris pour lui-même, est-ce que jamais tu l'oserais, imbécile! Tu es bien trop *capon*, tu as bien trop peur de ton tuteur, de la chanoinesse et de l'abbé. Ils te marient et tu n'as pas le cœur de souffler, *capon !* Ils te font épouser ta cousine Charlotte... bien gentille, bien gnangnan, bien fadasse, et, tremblant sous leur regard, tu signes le contrat, pâle *capon*, lâche *capon !!!*... Eh ! c'est bien fait pour toi,

poire molle, individu sans volonté, misérable instrument de volontés qui te dominent et te réduisent à rien ; c'est bien fait, je te dis! Va, épouse, plat *capon;* subis ton sort ; enterre-toi, vivant, dans ce trou de pays ; plie l'échine sous le joug de ces traditions qui te font hausser les épaules ; suicide-toi, ridicule animal ; lèche la main qui te dompte et t'avilit. Ah ! le pitoyable *capon !...*

Puis, revoyant, en imagination, le disque rouge du chemin de fer se détacher dans la nuit glauque, comme un fanal d'espérance, comme la lumière que le Petit-Poucet voyait du haut de son arbre, il poussait un soupir, se disant :

— Ce serait si facile, pourtant ! La porte est ouverte, le saut-de-loup du parc à moitié comblé, la route sûre. En vingt minutes, d'un bon pas gymnastique, — qui m'aiderait à digérer le coulis à l'ail et la chair coriace du sanglier (Dieu ! que je l'ai sur l'estomac !...) — j'arriverais sans moiteur à la station. Le train rapide passe à minuit dix-huit minutes, et demain matin je serais à Paris. Et là, ma chambre retenue à l'hôtel, le visage rafraîchi par d'intelligentes ablutions, je n'aurais qu'à courir chez un avocat, et obtenir de lui qu'il envoie sommation à maître Pellapied de me verser mon héritage. Quoi de plus aisé ?

Le pauvre diable en frémissait de jubilation ; il en voyait le résultat, et des horizons imaginaires lui apparaissaient, étincelants, radieux, inouïs ; l'aurore de la *grande vie !...*

Ah ! oui ; mais...

— Mais tu n'oses pas ! se répétait-il avec un peu d'indignation encolérée, cette fois; tu as peur ; tu es bien le plus méprisable *capon* que tu aies jamais connu, par exemple !... Va, va ! Ta vie est perdue ; bien perdue, puisque tu as peur. Ferme les yeux, comme on fait au moment de se jeter à l'eau, résigne-toi à la vie de province, à la platitude, aux traditions stupides ; pour tout dire d'un mot : à la *popotte !*...

Sur quoi ses yeux se mouillèrent, et il répandit de vraies larmes, accompagnées de contractions nerveuses de la gorge, qui tenaient mi-partie du sanglot, mi-partie du hoquet.

— Et tout cela, se dit-il un moment après, pour quoi, pour qui ?...

Ses yeux s'entr'ouvrirent encore à moitié ; il se redressa sur son siège, et se montrant à lui-même les portraits des ancêtres qui garnissaient les murs de la salle, jusque dans les hauteurs du plafond à poutrelles, tout cela pour ce tas de vieux féodaux, plus vilains les uns que les autres, et qui — je n'en jurerais pas ! — ne sont peut-être jamais *arrivés* seulement !...

A ce doute sacrilège - dont l'expression un peu bien incorrecte eût fait tressaillir son précepteur, le digne et si savant abbé — il lui parut que l'espace vibrait d'un murmure étrange. Tous ces preux, des deux sexes, semblaient avoir la bouche béante, et rouler des yeux ahuris, scandalisés, menaçants.

Arthur, glacé jusqu'aux moelles, se rencogna, penaud, dans l'angle d'un oreillon de la bergère,

croyant sentir qu'on lui tirait les pieds ; croyant entendre des malédictions vagues dans l'air, et, une fois de plus, il s'abandonna, le cœur gonflé, la larme à l'œil, aplati.

— Allons ! se dit-il, renonçant à la partie, le sort en est jeté ; rien ne sert. Dormons plutôt ne fût-ce que pour oublier. Dormons, résignons-nous ; je n'ai pas le tempérament de la résistance Si encore je n'avais pas si soif ! Mais le satané coulis à l'ail me brûle le gosier, et je donnerais mes quatre cent beaux mille francs pour un verre d'eau fraîche.

Vouloir dormir est assez souvent le plus sûr moyen de n'y pas parvenir. A peine parvenait-il à s'assoupir, d'autant qu'à intervalles rapprochés, il faisait des sauts de carpe, qui menaçaient de le couler à bas de son fauteuil.

Peu à peu, il crut percevoir des sons cadencés. C'était une musique, comme un chœur de voix surnaturelles. Cela grossissait à mesure, devenait distinct, et il entendait :

« Viens !... viens, dans la grande cité,
» Surmonte la timidité,
» Dont ton candide cœur s'effraie.
» A toi, le high-life étonnant ;
» Tout le monde *gommeux* t'attend
» Chez les dames d'Arsène Houssaye !...
» Viens !... »

Puis, là-bas, là-bas, le signal rauque d'une corne de cantonnier annonçant l'arrivée d'un train, le tintement d'une cloche appelant les employés

de la gare, et l'un d'eux répétant, d'un accent fantastique et sévère :

« — Les voyageurs pour Paris traversent la voie ; les billets en main. »

Puis encore, le chœur mystérieux reprenant :

« Viens !... viens, on t'espère au Skating,
» Ta place est marquée au betting
» Des courses plates et de haie.
» Tu seras membre au Mirliton,
» Et l'on t'apprendra le bon ton
» Chez les dames d'Arsène Houssaye !...
» Viens !..»

C'était trop ! L'audace l'envahissait, et surexcité jusqu'au délire, il se vit tout à coup se dresser, reboutonner son gilet d'une main fiévreuse, relever son col de chemise et chercher un chapeau, le sien ou un autre, n'importe lequel, décidé même à s'en passer, s'il ne s'en trouvait pas à sa portée !...

Mais, ô terreur ! ô miracle ! véritable intervention d'en haut !...

Comme il levait les yeux vers quelque patère, où l'objet de sa recherche pouvait être accroché peut-être, il resta frappé de stupeur. Les ancêtres étaient à moitié sortis de leur cadre, secouaient leurs armures, tendaient vers lui des bras désespérés, sous la cote de mailles, et versaient des pleurs brûlants, à travers les baies de leur casque en fer forgé.

Eux aussi, ils exhalaient leurs sentiments dans la forme musicale, et quoique les visières

donnassent un son fêlé à leur voix, Arthur n'en saisissait pas moins l'éloquence pressante.

Ils disaient, — à la tierce :

« N'y va pas,
» C'est, là-bas,
» Chagrins et déboires sans nombre !
» Des coquins,
» Des faquins ;
» Ne lâche pas la *proie* pour l'ombre,
» N'y va pas !... »

Sans doute, il y avait un pied de trop à l'avant-dernier vers ; mais il faut tenir compte de l'émotion qui troublait ces héros trépassés. Au surplus, le jeune homme ne s'y arrêta point. S'en aperçut-il seulement ? On ne sait.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se retrouva courant dans la campagne, haletant, affolé, les cheveux au vent. Il allait comme un fantôme, droit devant lui, sautant clôtures et fossés, traversant les murs, par une sorte d'enchantement. Tant et si bien qu'arrivant au but de sa course, à la gare, juste au moment où l'on donnait le signal du départ, il eut une lutte terrible à soutenir contre les employés, qui, le règlement en main, prétendaient l'obliger à prendre le train suivant.

Mais lui, leur échappant, avait ouvert la portière d'un compartiment de première classe. Du chef de la gare au lampiste, tout le personnel était pendu aux basques de son habit, hurlant appelant à la garde et jurant leurs grands dieux qu'il ne partirait pas.

Par malheur pour eux, ces grands dieux-là, peut-être pris de court, il est vrai, leur brûlèrent la politesse. L'étoffe se déchira, leur restant à la main ; un coup de sifflet écorcha les oreilles des gens, et tandis que, tombés sur le quai, se débattant, les jambes en l'air, ils cherchaient à se dépêtrer, le train partit comme un trait, « lancé d'une main sûre », selon l'expression du poète.

Or, comme la demie de minuit sonnait, une porte s'ouvrit discrètement dans la salle des ancêtres. Une petite tête rose, emmitouflée d'un bonnet blanc, à ruches, que retroussaient des paquets de cheveux soyeux, se montra à moitié.

C'était Charlotte. Étroitement enserrée dans un peignoir de flanelle grise, elle tenait à la main une tasse sur sa soucoupe, où une cuiller d'argent tremblait à chaque battement de son cœur, et dont il s'élevait un peu de vapeur tiède.

L'obscurité l'empêchant de rien voir, elle écouta...

Aucun bruit.

« Il dort, se dit-elle. Cela vaut encore mieux. Pauvre garçon ! »

Et elle disparut.

Mais, approchant un fauteuil de la porte, elle s'y assit, en prêtant l'oreille, décidée à ne dormir que d'un œil, en répétant :

« Pauvre garçon !... »

## II

## LA COLONIE ÉTRANGÈRE

Vers les hauteurs du boulevard Haussmann, dans ce coin pittoresque et feuillu, qu'autrefois on appelait le quartier Beaujon, on remarque un joli petit hôtel, entouré de jardins, qui l'isolent, à droite, d'une *pension de famille*, — sanctuaire américain, où fleurit la *flirtation* — à gauche, d'une construction couleur chocolat, à terrasses suspendues ornées de statues, presque aussi ridicules que celui qui se fit construire cette résidence baroque.

La façade est en pierres de taille, fouillées de guirlandes et de mascarons, d'un dessin délicat. Une sorte de jardin d'hiver, encombré de plantes exotiques, fait pendant, d'un côté, à une salle de billard, improvisée après coup, du côté opposé.

Aux fenêtres, des rideaux de guipure à la main, faufilés de petits rubans, sur la couleur desquels les bizarreries du point se détachent.

2

Sur une rue — la rue Balzac, peut-être — deux pavillons rétrécissent la cour d'honneur : les écuries faisant face aux communs.

Pour domesticité, un suisse et son ménage, un valet de chambre, deux valets de pied, un chef et son aide de cuisine — l'officier — un cocher et un palefrenier. En femmes, une lingère (qui a sa bonne et vit chez elle), une première et une deuxième femme de chambre, une ouvrière à l'année et à demeure. Enfin, ce qui est le comble du grand ton, un groom.

Le reste à l'avenant ; et, quand les équipages sortaient, on se mettait sur le pas des portes, pour en admirer le bon air.

En somme, une habitation délicieuse et particulièrement distinguée.

La châtelaine de cet aimable séjour était ce qu'on nomme aujourd'hui une *étoile*, l'étoile de la *colonie étrangère*, la belle madame d'Aldaïa ; mieux encore : la comtesse d'Aldaïa, une Américaine, elle aussi, mais du Sud, avec une pointe d'accent portugais, quoique blonde, à se faire pardonner de n'être pas brune — la seule vraie couleur ! — blonde de la nuance des épis trop mûrs ; quelque chose de cendré, d'éteint, et d'un effet charmant.

Avec cela, des yeux vert-pâle, singuliers, étonnants de profondeur, insondables, à force de malignité et de candeur combinées.

Un teint mat, une peau d'un grain merveilleux ; pas du satin, mais du taffetas, qu'on eût dit tissé par les anges.

Le nez, d'une courbe juive orientale, vous avait des ailes roses de griffon écossais. Et puis la bouche, l'oreille, la nuque, le col, les épaules, la taille, un ensemble à admirer des heures, à se mettre à genoux devant !

Assurément la beauté est affaire de goût et chacun a son idéal; mais pour celle-ci, pour cette dame-là, il n'y avait pas de contestation possible. Elle était à la fois si jolie et si belle— ce qui n'est pas du tout même chose! — qu'il fallait rendre hommage à première vue.

Et hommage de respect, tant il y avait, dans ses façons et sa démarche, dans le port de la tête, de grandeur quasi-royale.

Elle trônait jusque dans son cercle intime, ou plutôt dans le cercle de son mari ; car elle n'avait point de ces petites relations personnelles qui sont assez admises dans le monde d'aujourd'hui, en dépit de l'inconvénient qu'elles ont de prêter à la médisance.

Un homme étrange, son mari! Plus de six pieds, des mains à assommer un bœuf, mais élégantes de forme, malgré cela; une charpente carrée, solide, majestueuse. L'œil était noir, noire la chevelure ondulée, et la barbe plus noire encore. Le fond du teint inclinait à l'olive lavée. Dès l'abord, sa nationalité sautait aux yeux.

— Un Brésilien! se disait-on.

En effet, il était, ou devait être, de ce lointain pays, quoiqu'il lui eût été bien difficile d'établir exactement son état civil. Pourtant, à dé-

faut d'un acte de naissance, il avait en poche d'autres papiers qui le faisaient comte d'Aldaïa, à n'en pas douter un moment.

Au surplus, il eût été prudent de n'en douter qu'à petit bruit, entre gens sérieusement discrets; car, à surprendre parfois l'éclair de ses yeux, sous ses sourcils froncés, on sentait qu'il n'eût pas fait bon de badiner outre mesure, sur certains sujets, avec lui. Cet éclair, ce regard et un imperceptible grincement de dents, qui lui prenait à la moindre émotion, avaient de quoi glacer la plaisanterie.

C'est que, au cours de sa jeunesse, il avait eu à déployer des énergies peu communes, et l'on peut dire que, s'il occupait un haut rang dans le monde, s'il menait un train princier, il ne le devait qu'à lui-même, ou du moins au courage qu'il lui avait fallu montrer, pour réduire les autres à travailler à son profit.

Voyageur passionné, infatigable, il en avait vu de toutes les couleurs, tant sur les océans que dans les montagnes et la prairie. Tantôt trappeur, tantôt corsaire, un peu flibustier par occasion, cet homme-là avait, plus de cent fois, fait le coup de feu, mettant sa vie, comme enjeu, dans les parties qu'il s'agissait de risquer.

Finalement, il avait fait Charlemagne, et, bien qu'il eût éprouvé quelques déplaisirs dans ses relations avec la justice de certains gouvernements de là-bas, il jouissait de la considération générale. Plusieurs monarques des côtes d'Afrique regrettaient même qu'il eût renoncé

à la traite des noirs, tant ils disaient avoir conservé bon souvenir de ses procédés commerciaux. Mais que voulez-vous ! il faut savoir modérer ses désirs, et puisque aussi bien il se vit, un jour, de l'or à remuer à la pelle, — textuellement, — il pensa qu'après un si rude labeur, il avait droit de prendre un peu de repos.

C'est dans ce dessein qu'il était venu en Europe, où, malgré sa notoriété d'outre-mer, on n'avait jamais entendu parler de lui. Il était alors maître d'un *placer*, qui donnait des résultats inouïs ; aussi, n'ayant pas à regarder à la dépense, il parcourut l'ancien continent tout entier ; mais un seul endroit lui donna l'envie de fixer ses pénates : Paris !

Peut-être la comtesse y fut-elle pour quelque chose ; pourtant on ne saurait l'affirmer. Quoi qu'il en soit, depuis trois ans déjà, les d'Aldaïa tenaient le haut du pavé, réunissaient chez eux, l'élite du high-life, et quand ils donnaient une fête dans leur hôtel, les reporters en faisaient des comptes rendus, où la grâce de « la belle madame d'Aldaïa » était chantée sur tous les tons.

Or, un soir d'hiver, quelques personnes étaient à dîner chez eux.

C'étaient des gens fort bien, comme vous pouvez croire.

Madame la baronne d'Iosk, d'abord, une femme, comme on dit, *encore* jeune, c'est-à-dire un peu mûre, de manières tout à fait comme il faut !

Son mari venait ensuite. Pour lui, le mot *encore* eût été de trop ; s'il avait vingt-cinq ans, c'était le bout du monde, bien qu'il ne parût pas les avoir. Son visage imberbe avait des contours d'adolescent; quoique la voix, puissante et grave, de basse-taille fatiguée, montrât bien que, sous cette enveloppe juvénile, il y avait un homme !

La dame était tout bonnement de Toulouse, où ses parents avaient tenu autrefois un estaminet d'officiers. Le baron, lui, était d'Édimbourg.

Comment, nés si loin, et à si longue date, l'une de l'autre, ces deux personnes s'étaient-elles rencontrées, un matin, devant le maire d'un des arrondissements de Paris ? On l'expliquait de différentes manières qui, pour la plupart, ne semblaient pas autrement empreintes de charité chrétienne. Qu'importe ! Le fait était là, certain, inattaquable. Personne au monde, jamais, n'aurait pu se vanter d'être plus marié qu'ils ne l'étaient, et, pour tout dire, aucun des deux ne donnait à penser qu'il en eût du regret.

A ce ménage s'ajoutait un personnage de haute distinction : le prince Swenska : un vrai prince, né quelque part en Finlande, et, disait-on, presque souverain, sur on ne sait quel duché, par tolérance politique de la cour du tzar.

Long, étroit, sec et plat comme une planche de son pays, il portait, sur un cou démesuré, ne petite tête d'un ton de gant paille, cou-

ronnée de cheveux si parfaitement de la même couleur négative, qu'on l'eût cru rasé ou totalement chauve. Les cils et les sourcils, par bonheur étaient tout à fait blancs, ce qui permettait de les apercevoir, et, se détachant sur ce fond blafard, deux petits yeux noirs faisaient un effet abracadabrant. A le prendre pour un personnage de la troupe de Guignol.

En surplus, mais au second plan, dans l'intimité des hôtes, un major valaque qui, lorsqu'il parlait, avait l'air d'avoir avalé un tambour de basque réfractaire à la déglutition : personnage mielleux, gluant, *collant* comme une ventouse, et agaçant à en pleurer. Il faisait de la littérature dans des recueils consacrés à l'émancipation des israélites d'Orient, se disait professeur de magyare et d'indo-chinois, au besoin; interprète inintelligible de toutes les ambassades du Japon, et marié depuis peu à la veuve richissime d'un fabricant de fard pour les artistes dramatiques, laquelle il produisait chichement dans la haute société.

Puis, des notabilités de pacotille, dont le moindre représentant s'accrochait des croix invraisemblables jusqu'au niveau du nombril; le fretin, ceux-ci ; ce que, au théâtre, dans les pièces un peu bien montées, on appelle « les invités ».

Quittant la table sur laquelle ces derniers commençaient à planter les coudes, la comtesse gagna un petit salon, où les laquais avaient préparé des tasses à café. Le coup d'œil du maître donné, elle s'étendit sur une chaise

longue, enfouissant ses jolis pieds sous un amoncellement de mousseline brodée, et elle songea, en attendant les convives.

Sa songerie devait avoir un fond de mélancolie, car ses superbes sourcils, fins et déliés, minces comme le fil d'un yatagan, se crispaient à la rencontre, traçant un sillon coquet, dont l'expression aggravait la physionomie de son implacable beauté.

A la voir ainsi, on eût voulu être le maître du monde, pour mettre à ses genoux des trésors innombrables, sa couronne et soi-même, afin de rappeler la sérénité sur son front et provoquer son sourire, qui, à l'habitude, amenait sur sa joue veloutée une fossette indéfinisable.

Quel souci, quelles préoccupations intimes attristaient son âme?

De bien légitimes, assurément!

Depuis cinq mois, environ, l'humeur du comte s'était visiblement modifiée, assombrie, et sa santé meme en avait souffert. Lui, jadis si résolu, presque provocant, il affectait des attitudes, à mesure plus penchées, abandonnées. Il y avait des jours où il semblait dédaigner de se faire la barbe, et la comtesse l'avait surpris une plume à la main, posant chiffres sur chiffres, en consultant des lettres et des dépêches timbrées du *placer*, desquelles il ne parlait jamais.

Ce devait être des nouvelles désagréables, mais désagréables au plus haut point.

C'est là, peut-être, ce qui, en peu de temps, avait fait si fort changer ce lion de la prairie.

Le fait est qu'il était méconnaissable. Toujours grand et carré, il avait perdu de sa prestance; on eût dit que ses habits flottaient sur lui. Le cheveu s'éclaircissait, laissant des places vides, comme des landes au milieu d'une forêt. Les yeux se creusaient, s'entourant d'une teinte de bronze, et la joue avait des tendances à fléchir, à tomber sur le col, dont les muscles et les nerfs faisaient l'effet d'un paquet de cordes, tandis que lœil perdait de sa chaleur et semblait cuit.

Il ne se mettait plus à table que par acquit de conscience, mangeant du bout des dents, trempant à peine les lèvres dans une eau extrêmement peu rougie, lui qui dévorait autrefois et sablait bourgogne et champagne comme un poupon du petit-lait.

Et puis, ce conteur si brillant, qui ne tarissait pas en récits de ses exploits de jeunesse, il restait coi, maintenant, des heures entières, rentré en lui-même, le regard attaché sur une rosace du tapis.

Il y avait quelque chose. Il subissait une crise; il paraissait l'ombre de lui-même, un souvenir effacé de l'ancien trappeur: tout au plus, à certains tressaillements imprévus, retrouvait-on, dans ses prunelles fauves, cette flamme, cet éclair qui avait intimidé jusqu'à des tribus tout entières d'Indiens chipotiers ou récalcitrants.

Néanmoins, ce soir-là, il avait fait assez bonne figure, et ce fut avec une apparence d'entrain qu'au dessert il prit part à la conversation.

On causait politique, il est vrai; et, bien que nos affaires ne le concernassent en rien, bien qu'il eût vendu des nègres et brûlé la cervelle à plus d'un qui ne lui avait pas fait grand'chose, bien qu'il eût un peu pillé et incendié dans différents pays, il se piquait de si bien être «honnête et modéré», qu'il eût voulu faire une purée, genre Saint-Barthélemy, de tout ce qui s'intitule libéral. Ah! dame! il avait des principes!...

Quand on se fut bien disputé et dit quelques sottises, pour activer la digestion, il donna le signal du passage au salon.

Les entendant venir, la comtesse secoua sa belle tète, comme pour en chasser les pensées qui l'obsédaient et sonna, ordonnant d'apporter le café.

Pendant que les convives le dégustaient en reprenant la discussion, la jeune femme fit signe d'approcher, à sa femme de chambre, qui était venue aider au service.

— Avez-vous su, lui demanda-t-elle à mi-voix, qui est ce personnage qui a si longtemps attendu tantôt?

— Oui, madame: le tapissier.

— « Encore! » pensa la comtesse.

Elle hésitait à poursuivre. Mais, Américaine ou Française, la femme ne résiste guère à cette curiosité qui nous fit chasser du paradis terrestre; d'ailleurs, ici, il y avait de si graves intérêts en jeu! Aussi, passant par-dessus l'inconvenance :

— Dites-moi, Fulgence, ajouta-t-elle.

— Madame?

— Monsieur l'a-t-il reçu, ce tapissier ?

— Il a bien fallu, à la fin ! Cet homme disait que, quitte à coucher là, il ne s'en irait pas sans son argent.

— Ah ! il disait !... répéta la jeune femme consternée. Et l'a-t-il eu, son argent? savez-vous ?

Fulgence prit la physiononie la plus candide qu'elle put affecter, et, détournant les yeux :

— Je ne saurais l'assurer à madame, répondit-elle. Je sais seulement que le tapissier est sorti en claquant les portes, et en criant à monsieur le comte : — « Tu auras de mes nouvelles bientôt !... »

— Il a dit : « Tu? » Vous aurez peut-être mal entendu, Fulgence?...

— Oh ! non, madame, il a dit « tu !» Et j'ai pensé que la langue lui fourchait. En effet, comment se l'expliquer autrement?

— C'est bien ! fit la comtesse, pour couper court aux appréciations de sa servante.

Mais il y avait quelque chose d'abîmé dans son âme, et, par un mouvement instinctif, elle jeta un coup d'œil sur son mari, qui, à l'autre extrémité du salon, causait avec la baronne.

Longtemps elle le contempla, frappée à mesure davantage, des ravages survenus dans l'extérieur de cet homme, que les sauvages de là-bas avaient parfois appelé : « La terreur des Pampas. »

Était-ce bien vrai ? Lui, qu'à de certaines

heures, on avait redouté comme un tigre enragé ; lui qui, debout sur le tillac de son bâtiment, avait affronté la tempête ; lui qui, par délassement, jadis, s'en était allé provoquer les fauves dans leur antre, il avait permis, souffert qu'un vulgaire tapissier, un méchant commerçant, que dis-je ! un *fournisseur*, lui parlât insolemment et le tutoyât par menace ou mépris !...

C'était pour elle comme la fin du monde ; et que fallait-il qu'il fût arrivé pour qu'il en fût tombé là ?

Plongée dans l'abîme de ses réflexions, elle ne s'aperçut pas de l'isolement où on la laissa bientôt.

Le café pris, le prince Swenska avait proposé un whist, et l'on avait gagné la serre, afin de pouvoir brûler un cigare en jouant.

La baronne avait suivi ces messieurs, crainte que son mari n'oubliât l'heure, ou qu'il ne se laissât entraîner au cercle, dont ces messieurs étaient membres. Elle devait aller avec lui à un bal que les journaux de *high-life* tambourinaient depuis quinze jours. Un bal donné par un ancien vice-amiral, rentré depuis peu en France, dans le but de produire dans le monde une nièce de sa défunte femme, reléguée jusque-là en province.

Tout à coup un valet apparut et, soulevant la portière, annonça :

— Monsieur de Fandansec.

A ce nom, tombant à l'improviste dans le

chaos de ses préoccupations secrètes, la comtesse eut un tressaillement involontaire, et, avec un regard d'une fixité étrange, elle murmura :

— « Lui !... »

C'était lui, en effet ; c'était Arthur ; mais il eût été de bonne précaution que le vidame et la chanoinesse l'entendissent annoncer de même, s'ils eussent été présents; car, jamais de la vie, ils ne fussent parvenus à le reconnaître tel qu'il était maintenant.

Il s'était absolument transformé. Coiffé de deux petits bandeaux à la Capoul, qui lui mangeaient la moitié du front ; rasé de frais, le monocle à l'œil, le visage enfoui dans un col de chemise trop haut, trop large, et décolleté en deçà des clavicules, il avait l'air d'un dahlia surgissant d'un cornet de papier.

Cravate blanche, habit noir, gilet en cœur rejoignant un pantalon noir à bande de soie, dont le bas s'élargissait élégamment, en forme de pied d'éléphant, sur des bottines à béquet découpé d'arabesques à l'emporte-pièce, il était d'une distinction vraiment extraordinaire, — à s'arrêter pour le voir passer.

C'est assez souvent ce qui arrivait, quand, vers cinq heures, sur un double-poney, si bien en main qu'il avait l'air de chercher des épingles dans le macadam, il montait l'avenue des Champs-Élysées. Impossible de ne pas le voir. Il avait des jaquettes comme on n'en a pas, un chapeau à bords si petits que, n'eût été la

couleur, on l'eût pris pour un fez. Quant à ses pantalons, personne n'en portait de pareils. Dès qu'il en avait choisi l'étoffe, il exigeait que son tailleur renvoyât le surplus de la pièce au foulon. Il n'admettait pas, il ne permettait pas qu'un autre lui prît *son dessin*.

Avec cela, — avec ces supériorités, de premier ordre, comme chacun sait, — il avait une manière de prononcer certains mots, entre autres : « chère madame, » qui le distinguait absolument. On entendait : « chère *médême*, » et il y ajoutait un petit balancement d'épaules inimitable. Le type achevé de l'homme du monde, du *viveur*, de ces hommes qui, en leur maturité, fournissent, comme de raison, le fonds de ce qu'on appelle « les hautes classes » — les *classes dirigeantes*, bien entendu, — personnalités considérables, que le législateur a nécessairement pour premier devoir de satisfaire en tous points.

Pour Arthur, il n'en était pas encore là, et il se souciait du législateur autant que de ses premiers hochets. Un bien autre souci lui tenait au cœur. Comme tant d'autres, il avait subi le prestige de la belle comtesse d'Aldaïa, et, la dissimulation lui semblant un vice infâme, il le lui avait dit en termes précis, non moins que chaleureux.

Qu'en avait-elle pensé ? Il ne s'en rendait pas un compte bien exact. Elle avait souri, sans doute ; mais un sourire prête à diverses interprétations. Crainte de s'y égarer, — il aimait

les situations nettes, — il avait risqué des lettres brûlantes, qu'on ne lui avait pas renvoyées, mais qui n'avaient pas reçu de réponse. Et la passion s'exaspérant en lui, il avait guetté les occasions de s'entretenir en particulier avec elle, faisant naître l'occasion d'un tête-à-tête, jusqu'au milieu de la cohue d'un salon, dans l'angle de quelque embrasure.

Ah ! que cette comtesse était donc de nature indécise et timide ! Si éloquent qu'il se fît, il n'en obtenait rien que de vague : des hochements de tête qui semblaient exprimer un doute sur la sincérité de ses protestations, des interjections sans portée réelle ; tout au plus un furtif serrement de main ; rien qui vaille ; des amusettes, la menue-monnaie de l'amour.

Et pourtant, il n'épargnait rien ! Il lui disait, en conscience, tout le mal possible du comte, lui remontrant, en vérité, combien il était fâcheux qu'une femme comme elle fût condamnée à telle compagnie ; assurant que, pour l'honneur de son sexe, elle ne devait pas laisser supposer qu'il lui plût de façon ou d'autre.

Mais il s'y dépensait en pure perte ; elle ne disait ni oui ni non, et Arthur s'en irritait d'autant, se butant là-dessus, avec l'entêtement d'un âne rouge.

Parfois, elle lui disait, avec un gros soupir :

— Savez-vous seulement qui je suis ? si je mérite réellement l'affection d'une âme aussi élevée que la vôtre ?...

Il l'attribuait à la coquetterie, le plus souvent.

Mais d'autres fois, donnant dans le panneau, il entreprenait de lui démontrer qu'elle se calomniait et, entraîné par la chaleur du débit, il l'appelait — sans droit d'ailleurs ! — par son nom de baptême, son petit nom, comme on dit : Inès !

Ah ! qu'elle en fut scandalisée la première fois ! C'est que, soyez-en sûr, c'était une femme vertueuse; et qui avait de la religion ! Mais, que voulez-vous ! l'autre était tant épris qu'il ne paraissait même pas s'apercevoir des révoltes de la dame; si bien que, lasse de s'indigner dans le vide, celle-ci le laissa dire et que, pour ne pas le désobliger, elle entremêla d' « Arthurs » les phrases qu'elle lui ripostait.

En somme, ils en étaient à ce point psychologique qu'on nomme : le platonisme, — c'est-à-dire que l'union des âmes, les aspirations vers un *monde meilleur*, etc., — toutes les calembredaines romantiques, en un mot, — dominaient dans leurs aimables relations. Tout au plus, en ces chastes effusions, dégagées parfaitement du « banal terre-à-terre », se laissait-elle entraîner à dauber à tour de bras sur le compte de son mari, et, non moins, sur les institutions d'une société marâtre qui refuse — vilainement ! — aux dames, nombre de satisfactions d'un mode élevé et de la plus incontestable légitimité.

Cependant, madame d'Aldaïa, n'en faisait rien, en ces rencontres, qu'à un point de vue tout à fait philosophique, qui donnait à leurs entretiens et menus-propos une portée que ne laisseront pas échapper ceux d'entre nos lec-

teurs qui, au sortir de l'adolescence, se sont plus ou moins régalés de ces fariboles transcendantes.

Donc, c'était, entre elle et lui, un commerce intellectuel, réciproquement flatteur, en cela que l'honneur était sauf, et que force leur était de s'estimer énormément.

Seulement, à la longue, Arthur se rassasiait de planer à ces hauteurs, et comme il ne jugeait pas possible d'en descendre, en compagnie d'une personne de cette qualité, il s'efforçait de chercher quelque moyen honnête d'arracher la comtesse Inès au joug d'un mari qui, visiblement, lui pesait.

Or, à ce moment, des philosophes étudiaient, à nouveau, la question du divorce, et ils publiaient, là-dessus, de fort belles choses, qu'on avait peut-être bien déjà dites, mais qui n'en frappaient pas moins l'entendement du jeune homme. Il lisait tout avec avidité, et demeurait convaincu de la nécessité urgente de modifier nos codes dans le sens de ses désirs.

Autant, pensait-il, il eût été inconvenant, pour Inès, de l'entretenir d'un amour adultère, autant il devait lui paraître honorable de lui proposer le mariage, après un divorce préalable. Voilà pour la dignité de chacun.

Mais, si éloquente que fût la plaidoirie des philosophes en faveur du rétablissement de cette institution, les législateurs ne paraissaient point y accorder toute l'attention désirable. En admettant même qu'à force d'y revenir, les

écrivains et les moralistes obtinssent que la question fût mise à l'étude, il y avait à craindre, en ce pays, encore si routinier, que les choses ne traînassent en longueur, et l'on se doute bien que le jeune homme était un peu pressé.

Un soir, ne sachant trop que faire, balançant entre monter à son cercle, pour y tailler un baccarat, ou rentrer chez lui pour écrire quelques pages chaleureuses à Inès, — mon Dieu ! oui, ils s'écrivaient ; mais dans un style à la fois chaleureux et très convenable, — il aperçut l'affiche du Vaudeville. On y donnait la douzième représentation d'une pièce nouvelle, intitulée : « *Madame Caverlet* » et signée du nom de l'écrivain qui, à tous égards, honore le plus, et le mieux, le théâtre contemporain.

Ce n'est pourtant pas ce qui détermina Arthur à entrer et à prendre place. On sait que son admiration portait ailleurs. Il se décida à écouter cette pièce, par simple désœuvrement, pour tuer le temps, pour se distraire un instant des préoccupations qui subsistaient, à l'état latent, dans ses esprits.

Mais, ô surprise agréable ! Dès le premier entr'acte, il se demanda s'il n'y avait pas dans son fait quelque inspiration occulte, une sorte d'intervention, par exemple, de son ange gardien ; — élevé au séminaire, il croyait fermement que nous avons chacun le nôtre ; si bien même qu'à certaines heures, il en était un peu gêné.

Toute la pièce, il l'entendit bouche béante, écarquillant les yeux, tendant l'oreille pour ne

pas en perdre un traître mot. Fut-il bien sensible à cette forme si nette et si pleine, à ces traits si puissants, qui distinguent l'auteur? Je n'en répondrais pas. Ce qu'il en retint de plus clair fut ceci : — « Qu'en devenant tout simplement propriétaire dans le canton de Genève, on était admis à la naturalisation; d'où suit qu'on pouvait réclamer et obtenir ce fameux divorce, que ces diables de législateurs français ont tant de peine à décréter. »

Sur l'heure, la représentation finie, il monta au cercle, et dit à un valet de pied, qu'à tout prix, il lui fallait les *Petites Affiches*.

A deux heures du matin, il y cherchait encore l'annonce de quelque vente de propriété dans ce beau pays, si favorable à la satisfaction des amours licites.

A cela près, d'ailleurs, son plan fut vite fait et arrêté.

Quoi de plus simple? Si Inès l'aimait réellement, — et pourquoi en eût-il douté? — elle devait accueillir avec une joie sans mélange le projet de se laisser enlever.

On partirait un beau matin, tous deux, tout seuls, en coupé retenu à l'avance. On déjeunerait à Dijon, — buffet de premier ordre! — et dix-huit bonnes heures après, on se ferait inscrire à l'Hôtel des Bergues de Genève, ou même à Beau-Rivage, sous un nom supposé, afin de dépister les recherches.

Une seule personne de Paris connaîtrait leur adresse, un ami d'Arthur, un ami sûr; char-

mant garçon, vilain de visage, disgracieux de mouvements, méchant petit gratte-papier dans un ministère : Analole Peignard, enfin, pour qui Arthur était un dieu, éblouissant de distinction, d'intelligence et de « chic ! »

Par Anatole, on serait tenu au courant des agissements du comte, et quand le temps aurait passé, quand le monde aurait oublié l'événement, on s'occuperait de remplir les formalités propres à la réalisation du « cher projet !... » Après quoi, fort de la légalité du lien, on reviendrait en plein Paris, étaler son bonheur aux yeux de ces Français qui, quelque envie qu'ils en aient, manquent de l'énergie nécessaire à se le procurer.

Le beau rêve! La gracieuse intimité, dans la future résidence, — entrevue telle que la montre le décor du premier acte de *Madame Caverlet*, nécessairement! Et quelle douce vie ils mèneraient là, en tout bien, tout honneur, jusqu'à ce que leur union pût être légalisée, et sanctifiée, l'âme transportée au spectacle grandiose de ce Léman que Byron a chanté, de ces neiges éternelles qui étincellent là-bas, moins éternelles et moins pures pourtant que leurs célestes amours !

La première fois qu'Arthur s'ouvrit à la comtesse de ce beau projet, la jeune femme en parut plutôt surprise. Elle ne manifesta ni répugnance, ni plaisir; elle le regarda dans les yeux avec une pointe de doute inexplicable.

— Vous parlez sérieusement ? lui demanda-t-elle. Vous, Arthur, vous seriez capable d'aller jusque-là ?

— Dix-huit heures de wagon ! lui répondit-il naïvement.

Une visite les empêcha de traiter le sujet à fond, cette fois, et, depuis, la belle Inès parut s'attacher à éviter d'y revenir.

Arthur en était mécontent; mais il ne se permettait pas de lui en vouloir. Évidemment, elle avait des scrupules. Il les comprenait, et, secrètement, il lui en savait gré, l'en estimait davantage.

Puis, — encore, à la longue ! — il se blasa sur cette impression. Il l'estimait, bon ! c'était convenu; mais enfin, il faut une solution à toute chose, et loyalement, honnêtement, il lui en remontra la pressante obligation.

Ce furent, peu à peu, des scènes déchirantes entre eux. Si elle avait des scrupules, parbleu ! c'est qu'elle avait des principes, et peut-on décemment reprocher à celle qu'on aime d'en avoir, quand c'est précisément à cause de cela qu'on l'aime, qu'on l'estime et qu'on la vénère ?

Dieu que c'était donc embarrassant !

Une circonstance fortuite fournit au jeune homme l'occasion de brusquer l'affaire, sans paraître méconnaître les scrupules et les principes d'Inès.

Cette jeune personne de province, pour laquelle son oncle le vice-amiral allait donner un bal, on l'offrit de façon détournée à Arthur. Par politesse, et aussi peut-être par diplomatie, il se prêta à une de ces entrevues, dont les

hasards ont été savamment combinés, dont on a dressé un programme méticuleux.

Il s'agissait d'aller de part et d'autre, le même soir, à l'Opéra-Comique, Arthur à un fauteuil d'orchestre, la famille de la jeune personne dans une loge découverte. Durant le premier acte, on avait licence réciproque de se lorgner à souhait. Au second entr'acte, Arthur devait monter à la loge, sous prétexte de saluer la personne tierce, qui maquignonnait tout cela, et il lui était recommandé de montrer un esprit d'enfer.

Il n'y manqua pas, bien que la vue de la jeune fille ne le transportât pas d'enthousiasme d'abord.

C'était une grande fillette, une échappée de pensionnat, fagotée comme un paquet. Ses mains, emmanchées à des bras vraiment un peu fluets, gardaient un teint violacé qui manquait légèrement de distinction. Pour comble, ces mains étaient chaussées de mitaines! Les cheveux, en fouillis, dans un filet de chenille, tombaient dans le dos, sur une robe de mousseline blanche, échancrée à la vierge, dans laquelle on eût dit que la jeune personne eût grandi trop vite, tant les manches étaient écourtées. Pour le répéter, une pensionnaire. D'ailleurs, un drôle de nom : Aglaé !... Oui; mais...

— Mais deux ou trois millions de dot !...

— Eh ! eh !...

— Sans compter ce que laisserait l'oncle vice-amiral...

— Ah ! diable !

— Et, non moins certainement, la moitié du bien d'un parrain, veuf, sans enfants, qui n'avait pas cinq ans sur la planche...

— Vous m'en direz tant !

Eh bien, n'importe! Pour Arthur, ce n'était là qu'un pis-aller; mais, par exemple, un pis-aller considérable! Il avait trop d'équité pour en disconvenir.

C'est pourquoi, par la plume et par la parole, il pressa Inès de se prononcer.

Il le fit, du reste, avec une délicatesse exquise, appuyant seulement sur un point du domaine sentimental : sa souffrance.

Il la lui peignit avec beaucoup d'exactitude, s'appliquant à lui faire bien comprendre à quel degré il lui était pénible de la laisser au pouvoir d'un mari indigne d'elle. La prolongation d'un tel spectacle n'était-elle pas au-dessus des forces d'un cœur vraiment épris ?

Et puis, à la fin, lui aussi, il avait des scrupules. Il rougissait, dans son for intérieur, de serrer la main du comte, tout en convoitant son bien. Ses lèvres saignaient à l'appeler « mon cher ami » alors qu'il n'en pensait pas une syllabe. Ce lui était une douleur atroce de faire sa partie, au cercle, alors même qu'il lui *ratissait* des sommes énormes. Enfin, il éprouvait un véritable martyre à voir ce mari le rechercher sans cesse, et sans cesse l'amener dans son intérieur.

Il fallait une fin à tout cela. Ne le sentait-elle pas ?

— Ah! que si! répondit-elle; je ne le sens que trop, à la peine qui me dévore moi-même! Que de fois j'ai trempé la plume dans mes pleurs pour vous supplier de partir, de renoncer à mon funeste amour, de m'oublier. Ah! non, Arthur! Vous ne saurez jamais dans quelles luttes intimes ma pauvre âme éplorée se meurtrit. Vingt fois, j'ai eu le courage... — Ah! mon Dieu! disons le mot: la vertu! — de vous l'écrire, cet éternel adieu. Et puis, j'ai pensé à vous, et j'ai été lâche. « Que deviendra-t-il? » me répétais-je, éperdue. Et ma volonté se fondait dans un attendrissement qui m'ôtait l'énergie.

C'est alors qu'il lui dit quelques mots du mariage qu'on lui proposait.

— Vous!... vous, Arthur, en épouser une autre?...

— Pour atteindre à la hauteur de votre vertu, Inès; pour mettre entre nous un obstacle insurmontable à jamais!...

Il n'y avait pas à craindre qu'elle méconnût ses intentions, qu'elle doutât de son sacrifice. Épouser une personne qu'on n'aime pas, qu'on jure de n'aimer jamais, par désespoir de posséder celle qu'on envie, a toujours été considéré comme un acte d'héroïsme pur. C'est de tradition dans toutes les littératures imaginables, et Inès avait passablement de littérature.

Par surcroît, le nom de la jeune personne la confirma dans cette opinion. Elle l'avait entrevue, en visite, et, à son sentiment, pour qu'un homme, tel qu'était monsieur de Fan-

dansec, se résolût à épouser une fillette si mal habillée, si gauche, si « bébé », il fallait, à n'en pas douter, que ce fût par désespérance extraordinaire, par abnégation, par susceptibilité d'honneur, ni plus ni moins.

Elle résuma tout d'un seul mot:

— Un suicide !...

Eh bien, pouvait-elle y consentir? Où était son devoir, — son vrai devoir, — à elle?...

Dieu bon! qu'elle était perplexe! Pourtant il n'y avait plus moyen d'atermoyer, et elle comprit, par intuition, que l'heure décisive avait sonné, en le voyant pénétrer, ce soir-là, dans le petit salon où elle était restée, pendant qu'on continuait de fumer dans la serre.

Ce n'est pas qu'il y eût rien de particulier dans la tenue du jeune homme. Elle était strictement correcte. L'habit noir, comme il convient à un homme du monde, passé sept heures; pas de chaîne de montre, ce qui est de rigueur dans les hautes classes, où l'on est résolu à ne rien négliger pour relever le pays, et ses gants pincés dans les plis du chapeau à ressort.

Quant à la physionomie, rien d'extraordinaire, non plus, à cela près qu'en s'apercevant de l'isolement de la comtesse, une expression de satisfaction non équivoque l'illumina tout à coup.

Et s'élançant vers elle, qui lui tendait la main:

— Seule! fit-il.

— Chut! répliqua-t-elle à mi-voix, en lui montrant la porte ouverte sur la serre.

Elle voulait retirer sa main de celle d'Arthur; mais il la rassura d'un regard, et portant malgré elle cette main à ses lèvres :

— Je vous prie d'agréer tous mes respects, dit-il, un peu plus haut que de raison, comme s'il eût pris à tâche qu'on l'entendît au dehors.

Ce disant, il s'était assis au pied de la chaise longue où elle reposait, au risque de froisser les festons de sa jupe sous laquelle il disparaissait à demi.

— Que faites-vous ! lui dit-elle effrayée.

Mais, mettant un doigt sur ses lèvres et lui reprenant les deux mains, qu'il serra fortement sur son cœur :

— Écoutez, fit-il, le moment est solennel. Depuis hier, avec l'aide d'Anatole, j'ai tout préparé pour la fuite :

— Ah ! Seigneur ! interrompit la jeune femme véritablement tourmentée.

— Laissez-moi dire...

— Du moins, relevez-vous. Si l'on venait !...

Mais c'était le plus bel entêté du monde ; il n'y fit seulement pas attention, et reprenant :

— Tout à l'heure, le comte, selon son habitude, va vous quitter pour aller tailler un baccarat au cercle, où il restera jusqu'au matin...

— Arthur, je crains de vous comprendre !...

— Dès qu'il tournera le coin de la rue, je viens vous prendre. Une voiture nous jette à la gare de Lyon. A minuit moins cinq, le train nous emporte, et demain, à l'heure où le comte, sonnant son valet de chambre, apprendra que sa

tyrannie sur vous a pris fin, nous serons honnêtement installés, chacun dans un appartement de quelque hôtel suisse, en train de réparer le désordre de toilette qu'un si long voyage entraîne ordinairement. Oh! j'ai pensé à tout; aucun petit détail ne doit paraître indifférent au cœur de qui aime bien; aussi n'avez-vous besoin de rien emporter; tout le nécessaire se trouvera à point nommé.

Bien que, au demeurant, Inès lui sût gré d'une telle vigilance, son beau visage prit une expression de sévérité superbe, et, lui retirant résolument sa main, elle se leva.

— Vous êtes fou! répondit-elle.

Il lui en dit très long pour la faire changer d'idée à cet égard, et la décider à le suivre. Mais tous ses arguments se brisaient contre cette objection:

— Et le monde?... le monde, enfin?...

Tant et si bien qu'à bout d'éloquence persuasive, il lui répliqua, avec une nuance d'humeur, qu'il s'en moquait parfaitement.

Mais, sentant qu'il avait été un peu loin, à tout le moins par l'expression, il lui énuméra les raisons qui le poussaient à n'en faire aucun cas. Il l'eut belle, car, ayant beaucoup de mémoire, il lui récita nombre de tirades qu'il avait lues dans les derniers romans parus.

Cependant, elle n'en démordait point, et si grande et belle qu'elle se montrât ainsi, il perdit patience; aussi, se réfugiant dans une dignité triste:

— C'est bien, fit-il d'une voix sourde. Adieu, madame!...

Voilà ce qu'elle paraissait n'avoir pas prévu, car sa majesté souveraine se changea en une expression d'inquiétude intraduisible ; il y faudrait la plume d'un poète !

— Adieu !... répéta-t-elle, comme si elle eût mal entendu. Vous me quittez ? Vous m'abandonnez, Arthur ?...

— Je me sauve, répliqua le jeune homme, avec une animation quelque peu farouche. Je me sauve de l'abîme vertigineux où plonge mon regard. Vous ne comprenez donc pas qu'il m'est impossible de souffrir davantage ; que mon amour pour vous et ma colère contre celui qui nous sépare m'exaspèrent au dernier degré, et que je vais commettre quelque chose de fâcheux, de regrettable, un « malheur ! » puisqu'il faut l'appeler par son nom... ? Eh bien, puisqu'il en est encore temps, puisque, malgré votre supériorité d'intelligence, malgré les sentiments que vous prétendez professer à mon égard, vous ne parvenez pas à secouer les préjugés de caste qui vous dominent, et préférez rester l'esclave d'une société qui... d'une société que... (il lui redébita ici le reliquat de ce qu'il avait retenu de ses lectures), eh bien, dis-je, il faut que je m'arrache au mal qui me mine, me rend fou, comme vous dites, et finirait par me porter au crime !... Encore une fois, adieu comtesse !..

Ce mot « adieu » ayant fait quelque effet sur elle, une première fois, il y revenait, l'appuyant,

à la seconde, d'un mouvement vers la porte extérieure.

Ce fut Inès, alors, qui lui saisit la main.

— Où allez-vous? lui demanda-t-elle avec une sorte d'effarement non dépourvu d'autorité.

— A la soirée du vice-amiral, répondit fiévreusement Arthur.

— Ce soir?

— Ce soir même, à l'instant! ajouta-t-il, sans détourner la tête, crainte de faiblir....

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! fit la comtesse en retombant sur la chaise longue, et se retenant à toute force de pleurer, pour éviter qu'on ne vît le sillon de ses larmes, sur la poudre de riz, dont son beau visage était, comme de raison, saupoudré.

— Je vous le répète, s'écria Arthur en s'approchant d'Inès: le moment est solennel. Si vous refusez de fuir, je vais d'un trait là-bas, et je donne ma parole d'honneur d'épouser Aglaé, insoucieux des suites dont je vous laisse la responsabilité, comtesse; c'est-à-dire la responsabilité du sacrifice de ma vie, du suicide — c'est vous qui l'avez dit — du suicide de mon âme!...

En prononçant ce mot à deux reprises, il avait un aspect auprès duquel Manfred, Rolla et d'autres types du genre *fatal*, auraient eu l'air de simples badins.

Inès en fut saisie. Mais comme elle allait répondre, — avouer sa défaite, peut-être, que sait-on! — un bruit de voix se rapprochant les engagea à affecter cette liberté d'allure insou-

ciante et de bonne compagnie, qui écarte tout soupçon.

— Tiens ! fit le comte d'Aldaïa en venant tendre la main à Arthur, vous êtes là, mon cher ami. Comment ça va ?

Celui-ci, légèrement décontenancé, lui répondit :

— Et vous-même ?

Ce qui fit qu'aucun des deux ne put savoir exactement en quel état était la santé de l'autre.

La compagnie suivait. On venait prendre congé de la comtesse.

En lui présentant ses hommages, Arthur lui dit tout bas :

— Je vais avec eux ; mais, sous le premier prétexte venu, je les quitte, et je reviens vous demander votre dernier mot.

Elle lui jeta un regard suppliant, qui semblait demander du répit. Il fut inflexible.

— Votre dernier mot ! répéta-t-il, en serrant les dents.

Elle le vit s'éloigner au bras de son mari et, réellement anxieuse, elle se prit la tête à deux mains, au risque de déranger sa coiffure ; puis, d'une voix altérée, elle se demanda :

— Que faire ?

## III

### OU LE COMTE D'ALDAÏA SE RÉVÈLE SOUS UN JOUR INATTENDU

Inès, se croyant seule, s'abandonnait à ses profondes réflexions, quand une main se posa amicalement sur son épaule.

Elle se retourna brusquement et se trouva en face de la baronne d'Iosk.

— Ma belle, lui dit celle-ci, j'ai envoyé le baron chercher un fiacre ; car mon cocher a couronné l'un de mes bai-bruns, et, si vous le voulez bien, nous causerons à cœur ouvert, en attendant.

Quand une femme propose à une autre de causer *à cœur ouvert*, la plus élémentaire prudence commande à celle-ci de se méfier le plus qu'elle pourra. La comtesse n'en avait peut-être pas fait la remarque judicieuse, mais elle en eut l'instinct, ce qui revient au même.

— Parlez, ma chère, répliqua-t-elle, en se mettant sur ses gardes.

La baronne usa encore de plusieurs circonlocutions emmiellées ; après quoi, venant au fait :

— Savez-vous ce qu'on dit ? demanda-t-elle.

Et sans attendre la réponse, elle ajouta :

— On dit que le comte est ruiné.

— Permettez ! fit Inès.

— Laissez parler mon amitié, ma tendre amitié! reprit la baronne. Je n'en viens là que pour vous obliger ; car Dieu sait si je vous aime ! Eh bien, ma chère petite, non seulement on dit qu'il est ruiné, mais encore qu'il est criblé de dettes ; qu'on va le poursuivre, et que, bientôt peut-être, on vendra l'hôtel et tout ce qu'il contient ; encore, qu'en sa *qualité* d'étranger, — qualité singulière ! — il risque d'être arrêté.

Inès avait pâli.

La baronne le vit bien ; et profitant de ce premier avantage, elle pensa lui donner charitablement le coup de grâce, en se penchant à son oreille pour lui glisser :

— Il en est réduit aux expédients : à chercher des ressources dans une *passe* au baccarat !...

Puis supposant, non sans raison, avoir été bien désagréable à sa « chère amie », elle se planta en face d'elle et la dévisagea, pour jouir de l'effet produit.

— Êtes-vous sûre ? balbutia la comtesse.

— Comment! sûre? Hélas! sûre et certaine... malheureusement ! Il joue toute la nuit.

— Gagne-t-il, au moins ? demanda la jeune femme, à demi vaincue et paraissant implorer une consolation.

— Gagner ?... Eh ! ma pauvre mignonne, est-ce qu'on gagne, quand on joue avec mille appréhensions dans le cœur ? Il faut de *l'estomac*, pour gagner. Le comte a peur ; il est nerveux, timide, il joue *des nerfs*, et laisse échapper la *veine*.

Durant ces derniers mots, de l'argot le plus orthodoxe des cercles, Inès avait repris possession d'elle-même.

— Allez ! chère amie, fit-elle, en le prenant d'un peu haut, n'en soyez pas en peine. Les choses n'en sont pas à ce point. Vous savez si le comte a rien de caché pour moi ; aussi puis-je vous rassurer, ne fût-ce que pour vous montrer combien je suis sensible... — ce qui n'est même pas assez dire ! — à tant d'affectueuse sollicitude de votre part.

Elle lui prit une main, qu'elle serra vivement.

— J'en suis touchée au fond de l'âme, ajouta la comtesse. Réjouissez-vous donc avec moi, chère amie : le danger n'est qu'apparent, par bonheur ! Tout au plus y a-t-il un retard, aisément réparable en ses conséquences. — La vérité, mais entre nous !...

— Ah ! Dieu ! ma belle, est-il besoin de me le recommander !...

— La vérité, ma chère, est que des infiltrations se sont déclarées dans le *placer*. On a eu la négligence de ne pas y prendre garde au début, en sorte que certaines galeries sont noyées. Mais le comte a télégraphié ses ordres. Déjà les

pompes à vapeur fonctionnent, les ingénieurs sont à l'œuvre, et, avant peu, tout sera remis en ordre parfait.

— Qui vous a dit cela ? demanda la baronne :

— Mon mari.

A l'habitude, elle évitait de prononcer ces deux mots « mon mari » qui, à son gré, puaient la bourgeoisie. Mais en telle occurrence, ils avaient de quoi donner du poids à sa confidence.

A sa grande surprise, sa « chère amie » la baronne ne manifesta aucun soulagement de conscience. Au contraire ! L'excellente femme détourna les yeux et baissa la tête, avec une nuance d'accablement.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Inès.

— Ah ! tenez ! ma chère belle, s'écria la baronne, comme entraînée par un élan affectueux, le cœur me crève à vous entendre parler ainsi, et tout ce que je puis faire est de ne pas éclater en sanglots !...

— Que voulez-vous dire ? Douteriez-vous... ?

— De ce que vous dites tenir du comte ? Non certes ! Et pour cause. Mais ce qui me navre, c'est de voir une si charmante femme, si fine et si perspicace à l'ordinaire, admettre un mot de cette histoire.

Pour le coup, la comtesse sentit sa gorge se contracter ; car, en fait, elle croyait fermement à la mine noyée.

— Les infiltrations ? reprit la baronne avec un redoublement d'intérêt, pauvre petite comtesse !... Un roman ! La vérité, comme vous

dites, la fâcheuse vérité, c'est qu'il y a révolte au *placer*. Le lieutenant du comte est à la tête des mutins qui ont massacré presque tous ceux qui voulaient rester fidèles au légitime possesseur. Le surplus a dû prendre la fuite, et les rebelles, maîtres du sol et du sous-sol, ne travaillent plus qu'à leur profit. La voilà, la fâcheuse vérité, ma belle !...

La pauvre Inès ne trouva rien à riposter, et la baronne reprit, avec des larmes dans la voix :

— Eh bien, tout cela ne serait rien encore !..,

— Merci bien ! fit la comtesse, comme malgré elle.

— Rien, ma chère ! car savez-vous ce qu'on ajoute, ce qu'on a l'infamie d'ajouter ? On ajoute que si le comte n'est pas déjà parti pour mettre les révoltés à la raison, — et l'on sait si rien que son apparition ferait trembler les plus insolents !... — c'est qu'il a perdu toute énergie, tout intérêt à la vie...

— Et pourquoi ? Mais pourquoi donc ?

— Pourquoi ? Ah ! que c'est délicat à dire, comtesse !...

— Délicat ?...

— Voyons, vous ne m'en voudrez pas ?

— Mais non !

— Bien sûr ?

— Je vous le jure sur l'honneur, baronne ; mais, au nom du ciel, parlez ; vous me faites mourir !...

— Ah ! fit celle-ci, faut-il que je vous aime !..

— Achevez,par grâce !

— Eh bien, mignonne, si le comte en est là, indigne de lui-même, de son passé, oublieux de tout orgueil et de ce qu'il vous doit, c'est que le chagrin le dévore et le paralyse.

— Le chagrin? Quel chagrin?

— La jalousie!

— Il est jaloux? De qui?

— Du prince!

— Swenska?... Ce grand bêta fadasse et ridicule? C'est absurde!

— Eh! s'écria triomphalement la baronne, c'est ce que j'ai répondu à ceux qui se croyaient si bien informés.

— Ah! fit Inès, un peu inquiète et susceptible, vous avez cru devoir?...

— Vous laisser accuser devant moi?... Je ne me le pardonnerais pas. « C'est absurde! ai-je dit. Que le comte soit jaloux de M. de Fandansec, à la bonne heure! Qu'il ait ses raisons pour cela, peut-être; mais jaloux du prince? Encore une fois, c'est de la dernière absurdité!

— Eh bien, fit la comtesse, je vous suis bien obligée, par exemple!...

Cela fut dit d'un ton qui présageait l'orage; une de ces aimables causeries bourrées de pointes féminines, dont la cruauté n'appartient qu'à ce sexe conciliant et doux.

Déjà, de part et d'autre, on s'aiguisait la langue, quand le baron, survenant, rendit le tournoi sans intérêt. Entre femmes, bon! Mais devant un homme, un être grossier, pourquoi faire? D'ailleurs, il y aurait eu imprudence.

Il venait chercher sa femme, au surplus; le temps aurait manqué.

On se fit donc cent politesses, en se serrant les mains, et même, faute d'oser se mordre, on s'embrassa un peu, puis le couple partit.

Alors, la comtesse, bien seule, cette fois, fit trêve à la rage de n'avoir pu clouer au mur sa « chère amie » et se plaça en face d'elle-même, en face de sa situation, sentant qu'à toute force, il fallait prendre parti, dans le moment même!

Pour elle, à présent, la ruine du comte ne pouvait faire doute. Ce tapissier qui l'avait tutoyé tantôt n'était pas le premier, pas le seul, qui réclamât, avec insolence et menace. Elle avait entendu plusieurs scènes du même genre depuis quelques semaines, et les laquais commençaient à se relâcher de ce respect gourmé qu'ils n'accordent qu'aux maîtres à l'abri de toute débâcle. Mauvais signe!

Restait à porter remède au mal. Comment? Sur quoi compter?

Une *passe* au baccarat pouvait se produire, sans doute, mais quoi au bout? A peine assez pour éteindre les dettes criardes; d'autant qu'au lendemain, la *dépasse* arrivant emporterait partie des gains précédents.

Non! rien à espérer de ce côté.

La baronne avait bien parlé d'un moyen: l'arrivée du comte au *placer*.

Mais fallait-il faire fonds là-dessus? Avait-il encore, celui-ci, assez de prestige pour réduire la rébellion?

Inès ne parvenait pas à se donner ombre de confiance à ce sujet. Il était si défait, maintenant, celui qu'autrefois on appelait « la terreur des pampas »!... Il avait bien toujours ce regard de flamme qui avait interdit les plus braves. Mais, en ces temps-là, ce regard s'appuyait sur un bras herculéen, une souplesse et une vigueur corporelles, dont il ne restait que le souvenir.

Si on allait lui rire au nez, là-bas ?

Quant à s'adresser à la justice du pays, elle la connaissait trop bien pour admettre l'expédient en ligne de compte. Dans les villes, passe encore, si vous voulez; quoique, de temps à autre, un juge soit assassiné bien proprement, et qu'en plein tribunal on ait vu des plaideurs, sentant leur affaire compromise, tirer trois ou quatre coups de revolver sur le magistrat, pour l'empêcher de rendre la sentence : histoire de se procurer un sursis par force majeure. Mais, dans la prairie, dans les gorges de ces hautes montagnes, à l'intérieur de ces terres où le gendarme fait défaut, allez donc réclamer en justice!

Et puis, plaider est fort beau, sans doute, quand on en a le goût, beaucoup d'argent à donner d'avance et des papiers d'une régularité parfaite; ce qui n'empêche pas toujours de perdre, assurément.

Le comte avait-il la vocation de la chicane? Faiblement. Autrefois, à la moindre contestation, il coupait court aux arguties, en faisant pendre sa partie adverse. Pour de l'argent, il

n'en avait point. Enfin, quant aux titres de propriété, il en était de cela comme de son état-civil : de fortes présomptions, oui; la notoriété publique, tant qu'on voudrait; mais des papiers, de bons papiers, paraphés, timbrés, enregistrés, pas plus que sur la main!

En somme, il avait plus ou moins découvert cette mine; c'est-à-dire qu'en passant par là il avait rencontré des gens qui y faisaient quelque chose. Quand il sut quoi, il leur proposa bien gentiment, de lui donner la meilleure part de leurs produits; sur quoi, les autres se fâchant, il les avait, lui et les bandits qui composaient sa troupe, criblés de coups et, finalement, les morts enterrés, vaille que vaille, il s'était adjugé le tout.

On dira que, dans la vieille Europe, si respectueuse de la légalité de nos jours, la propriété et les privilèges qui en découlent, n'ont pas d'autre origine. Je le reconnais sans effort, puisqu'aussi bien je ne suis pas sans avoir lu quelques pages d'histoire; mais ces spoliations et ces meurtres ont la sanction du temps, chez nous, la sanction de l'Église, qui en a reçu sa part, voire même la sanction des poètes, qui les ont chantés en alexandrins, en les déclarant héroïques.

Tandis que là-bas, autre affaire. Les institutions sont d'hier; où est l'Église de ces mécréants, qui ont à peine renoncé à l'indiscrète coutume de manger les missionnaires, le plus souvent tout crus, et surtout où sont les poètes?

La comparaison n'est pas possible, et madame Inès eut le chagrin de se confirmer dans cette conviction, que la ruine du comte était bel et bien irrémédiable.

En ce cas ne convenait-il pas, pour être sage, d'examiner avec sérieux la proposition d'enlèvement que formulait Arthur de Fandansec?

Il le lui parut, et elle s'y détermina.

Or, un fait dominait la question : Arthur l'aimait; bon! Pourtant, à quel point? Là était l'important.

Qu'il l'aimât, eh! parbleu! il avait cela de commun avec bien d'autres; n'y eût-il que ce prince Swenska qui, lui aussi, eût parlé divorce et mariage, si sa position dépendante à l'égard de l'empereur de toutes les Russies ne lui eût imposé des réserves; mais Arthur l'aimait-il si fort et si bien, ou encore était-il tellement délicat, que le temps nécessaire à l'accomplissement des formalités de naturalisation n'aurait pas prise sur lui, sur son amour? Elle avait sa parole, il est vrai. La parole d'un homme d'honneur, cela vaut, je l'accorde; néanmoins, un bon engagement, bien clair et formel, n'est pas non plus à dédaigner!

Elle le pensait du moins, et elle aurait désiré quelque garantie solide; en un mot, de quoi « le tenir! » Voilà!...

Cependant, une dame, et une dame de son rang, pouvait-elle exiger quelque chose qui ressemblât à un *dédit* de résiliation? C'était bien difficile à demander. Que faire donc?

Elle se mettait l'esprit à la torture, cherchant vainement des biais, et encore des biais qui ménageassent mille et mille susceptibilités, très compréhensibles, après tout!

En ces situations, il arrive assez souvent que, faute de trouver un expédient qui satisfasse complètement à tout, on rejette en bloc ceux qui n'y parviennent qu'à moitié, et s'en fiant à l'inspiration, on se dit :

— « Au petit bonheur !... » ce qui est une façon de parler un peu libre évidemment ; mais très caractéristique et concluante.

Et la comtesse en vint là, juste au moment où le valet de pied, non sans réticence malicieuse, annonça de nouveau :

— Monsieur de Fandansec !

Devant le domestique, Inès joua l'étonnement:

— Vous, cher monsieur! fit-elle, comme si elle ne l'eût pas attendu ; qu'arrive-t-il? Auriez-vous oublié quelque chose?

Mais, dès que le laquais eut disparu, elle changea d'attitude. Venant délibérément à Arthur, elle lui prit la main et, se plaçant devant lui :

— Vous m'aimez? lui dit-elle d'une voix vibrante. Vous voulez m'enlever ; c'est-à-dire vous demandez à mon amour le plus grand sacrifice qu'une honnête femme, une chrétienne et une personne du grand monde puisse jamais faire : le sacrifice de mes devoirs?...

— Parfaitement! répondit Arthur, légèrement dérouté à ce brusque début.

— Et, reprit la comtesse, vous espérez que je me laisse enlever par vous, qui, sans arrière-pensée — ah ! prenez garde ! — promettez de me mettre en situation d'obtenir le divorce, afin de nous marier ensuite de la façon la plus légitime ?

— Je le jure ! s'écria le jeune homme en levant la main.

La comtesse plongeait ses yeux dans les siens. Puis, après un silence plein de solennité :

— Soit ! fit-elle. Fuyons ensemble, j'y souscris !...

— Ah ! comtesse ! comtesse !... s'exclama Arthur, avec un délire enthousiaste, qui allait jusqu'à lui couper la parole.

Inès en fut satisfaite ; mais, poursuivant l'épreuve à laquelle il lui semblait utile de le soumettre au préalable, elle reprit :

— Un moment ! Je ne veux pas vous tromper, en vous laissant ignorer ce que j'augure des conséquences de tout ceci. Il faut qu'entre nous tout soit d'une clarté éclatante ; qu'il n'y ait pas place à la plus mince équivoque, afin que jamais ombre de regret ne se glisse entre nos cœurs. Veuillez donc m'écouter attentivement.

— Volontiers ! répondit le jeune homme, en tirant sa montre. Cependant...

La comtesse était sans doute trop émue, trop absorbée en elle-même, pour remarquer ce mouvement, car, sans attendre la fin de la phrase, elle commença :

— J'avais quinze ans ! Innocente et sans

ambition, je vivais en paix dans le *bayou* de mes parents. Parfois, je ne le tairai point, l'immensité du ciel, le cours précipité du *rio*, le grondement de la foudre, repercuté en échos sombres, dans les solitudes de nos montagnes rocheuses, dont les crêtes, couronnées de frimas, s'élancent hardies, par delà les nuages, avaient fait rèver ma jeune âme et accéléré les pulsations de mes artères... Néanmoins, je le répète, innocente et sans ambition, je ne songeais que bien vaguement à reculer mes horizons.

Un jour, un homme se présenta au *bayou* paternel. Il était grand, altier, superbe, avec un regard enflammé. Les cheveux, qui ombrageaient son vaste front, semblaient la crinière d'un lion fougueux. Tel était le comte !

Parfois, dans mes courses à travers la prairie, je l'avais furtivement aperçu, et — sans m'en douter — il se trouva que je lui fis impression ; car sa visite avait pour but de demander ma main à mes parents.

Ils refusèrent. «Pourquoi?» demanderez-vous...

— Non, dit Arthur en tirant de nouveau sa montre. Je me bornerai à vous faire remarquer, comtesse, qu'il est tard, et qu'il faut arriver avant minuit à la gare de Lyon. Or, puisqu'aussi bien nous devons passer dix-huit bonnes heures en wagon, vous aurez tout loisir d'achever un récit qui perdrait, peut-être, à être écourté.

— Non ! fit à son tour Inès. Il y a pour moi cas de conscience à ce que vous sachiez tout avant ! Je poursuis....

— Allons ! pensa le jeune homme, il faut en prendre son parti !...

— Donc, reprit la comtesse, mes parents refusèrent ; mais avec infiniment d'urbanité et de précaution, comme vous pensez ; d'abord, parce-que la courtoisie leur était naturelle, et puis, parce que la prudence le leur commandait. Ils connaissaient la réputation du comte ; ils savaient que le désobliger n'allait pas sans entraîner des désagréments.

Il y parut, comme vous allez voir, hélas !

Sur le refus d'agréer sa recherche, le comte ne dit rien, ne manifesta ni trouble ni ennui. Au dernier argument qui fut opposé à sa requête, il se leva et, saluant les dames avec grâce, il se retira lentement, se bornant à sourire d'une façon qui frappa ma famille.

Ah ! Arthur, quel sourire ! Si vous le lui aviez jamais vu sur les lèvres, peut-être n'auriez-vous pas osé entretenir, en votre âme, les sentiments qui nous ont amenés au point délicat où nous sommes !

Le jeune homme eut un leger frémissement de bravade, nuancée d'intime indignation. Croyait-on pas qu'il eût peur : peur d'un sourire, lui ?...

La comtesse le devina sans doute, car, l'interrompant par avance :

— Pardon, mon ami, dit-elle. C'est la femme qui parle, l'être craintif et nerveux. J'aurais dû y songer ! Cependant, mon père n'en fut nullement rassuré. A la tombée du jour, il fit tout

fermer avec soin, dans l'habitation, et, armant nos esclaves, il organisa des postes et des rondes.

Vaines précautions ! continua la comtesse ; la nuit devait marquer l'heure d'une catastrophe.

Oh ! cette nuit ! fit-elle, en posant sa main sur le bras d'Arthur, avec une pression presque affolée. Je m'y vois encore ! Informée de ce qui se passait, je n'avais pas voulu me mettre au lit. Debout contre les vitres de la fenêtre, j'essayais d'habituer mon regard à l'obscurité, à la sonder, cette obscurité pleine, pour moi, de mystérieux dangers, et, prêtant l'oreille, je m'efforçais de percevoir les moindres bruissements.

Rien que d'ordinaire pourtant : le sifflement d'un reptile, le lointain mugissement d'un buffle, le vagissement plaintif de quelque crocodile caché sous l'impénétrable fouillis d'une forêt d'ananas ; murmures confus dont, à l'habitude, l'harmonie berçait mon sommeil. Qu'avais-je donc à me sentir inquiète et oppressée, dès lors ? Quelle était la puissance du pressentiment de terreur qui glaçait mes sens ?

La seule chose qui m'entretint dans l'espoir d'y échapper, c'était l'absence de la lune. Je me disais que, par une nuit aussi épaisse, on n'oserait rien tenter contre nous. Ç'avait été l'avis de mes bons parents, et je pensais pouvoir m'en fier là-dessus, pour vaincre l'appréhension terrible qui m'étreignait le cœur.

Tout à coup — effroi intraduisible ! — une lueur sinistre empourpre le dessous des nuages ;

lueur coupée de sillons noirs : infernale fumée ! La plaine s'illumine d'un reflet fantastique ; les ombres vacillent çà et là, avec des tremblements lugubres. C'est une forêt vierge qu'on vient d'incendier ; flambeau cyclopéen, digne d'éclairer le théâtre d'un forfait inouï !....

Bientôt des coups d'armes à feu retentissent ; une lutte s'engage aux clôtures du *bayou*. Les portes sont forcées, nos fidèles esclaves jonchent les grandes herbes foulées, à la joie de myriades d'insectes hideux qui, inconscients véhicules de la circulation universelle, rendent au grand courant de la vie des lambeaux de corps mortifiés, que leur disputeront, demain, les noirs corbeaux. Et les nôtres faiblissent sous le nombre des envahisseurs. Et la maison est assiégée de toutes parts, au bruit des panneaux enfoncés, des carreaux volant en éclats, entremêlé de râles et de malédictions suprêmes !

C'était trop ! Je m'évanouis, y faisant à peine résistance ; car quelle autre attitude pouvait mieux convenir en telle extrémité, à une jeune personne de bonne éducation ?

Quand je sortis de ma torpeur, je me trouvai sur le cheval du comte, qui me soutenait de son bras, en poussant sa monture au triple galop. L'instinct de la conservation crispait mes mains à ses épaules, et nous allions aussi vite que le vent !

La forêt vierge brûlait toujours. Il s'en échappait des hurlements sauvages. Fauves et serpents, surpris par l'incendie, se débattaient

dans l'enchevêtrement des lianes embrasées, produisant un concert dantesque, qu'accompagnait sourdement, comme le bourdon des orgues sacrées, le pas précipités des troupeaux épeurés, sur le passage desquels tout était comme fauché.

Longtemps dura cette course effrénée, quand, enfin — contraste amer et dérisoire ! — la cime des monts se teinta du rose aimable de l'aurore.

Là-bas, à mi-côte d'un vallon, exposé au levant, diapré de fleurs sauvages, j'aperçus une sorte de toiture surmontée d'une croix, qui semblait surgir d'une efflorescence enchantée Je compris que, là, était le but du voyage extraordinaire qu'on me faisait faire malgré moi.

En effet, à dix pas de cet ermitage, — c'en était un ; je ne le vis que trop ! — retraite bénie d'un pieux cénobite, le comte arrêta son cheval écumant. Nous étions seuls, car l'allure de son coursier avait été si vite, que les deux lieutenants, à qui il avait donné ordre de l'accompagner, n'avaient pu le suivre.

En les attendant, il me laissa glisser à terre, puis, descendant à son tour, il tomba à mes pieds.

— « O mademoiselle, dit-il avec une douceur languissante, à laquelle j'étais loin de m'attendre, si mes procédés vous paraissent dépourvus de ces formalités que les citadins croient indispensables, ne l'attribuez, je vous prie, qu'à la violence d'une passion que rien au monde ne saurait modérer ; ce qui est

rendre hommage au charme irrésistible de votre beauté ! »

Quelque flatteur que fût son compliment, je n'y accordai, dans le moment, qu'une attention distraite et secondaire, soucieuse, avant tout, du sort qu'il avait réservé à mes parents.

Mais lui, devinant ma préoccupation filiale, me dit avec un ton de sincère regret :

— « Pourquoi faut-il qu'ils m'aient réduit à un acte désespéré, que, seul, excuse mon amour pour vous ? Pourtant, soyez sans crainte, ils vivent !... »

Je poussai ici un soupir de soulagement.

— « Ils vivent, reprit-il ; soigneusement garrottés dans leur lit, jusqu'à ce qu'un courrier puisse apprendre à leurs gardiens qu'un lien sacré nous unit, et qu'on peut, sans risque d'intervention fâcheuse, rendre les honorés auteurs de vos jours à leurs occupations agricoles. Car, — je l'espère, du moins ! — ajouta le comte avec fierté, vous n'avez pas cru un moment que je pusse prétendre en ceci à rien d'illégitime, à rien qui pût amener l'incarnat de la honte sur votre virginal visage ? Non, mademoiselle ! Rassurez-vous. Le comte d'Aldaïa est un homme du monde, imbu des principes de la civilité puérile et honnête, dont le code lui est familier. C'est un mariage, un vrai mariage ; c'est la bénédiction d'un ministre du ciel qui m'attachera, dans cette vie et dans l'autre, à votre service ; qui me fera votre adorateur respectueux, votre esclave ému et ébloui ! »

Vous l'avouerai-je, Arthur, continua la comtesse, je fus touchée à ce discours ; mais, par souci de décorum, je me gardai d'en rien laisser paraître, me renfermant dans un silence dont la dignité, — je l'ai su plus tard, — ne lui échappa point.

Alors, ses deux lieutenants nous rejoignirent. Ils avaient sans doute leurs instructions depuis le départ, car, sans prendre le temps de souffler, l'un deux s'avança rapidement vers l'ermitage, dont il effondra le semblant de porte, d'un grand coup de pied, qui ébranla tout l'édifice.

Le pieux cénobite parut aussitôt.

Il était plus maigre qu'un clou, fluet comme un échalas, jaune comme un épis de maïs, et remarquablement vénérable, sous ses habits déchiquetés, sa barbe en friche et ses cheveux de naufragé !

C'était, - je l'ai encore appris depuis ! — un savant homme, qui possédait les textes sacrés sur le bout du doigt. Protestant de religion, de conviction et de tempérament, au point de protester contre le protestantisme, il avait, sinon inventé, du moins, découvert une religion, qui n'allait à rien moins qu'au bonheur universel, et qu'il avait la contrariété de prêcher dans le désert ; parce que, dans les villes où il s'était risqué à en ouvrir la bouche, ses confrères avaient, comme de juste, ameuté la foule afin de le faire écharper.

Dès qu'il fut au seuil de sa cabane, les deux lieutenants lui mirent le revolver sous le menton,

et le comte lui dit, avec la plus grande déférence :

— « Mon père, vous qui avez reçu mission d'en haut de lier et de délier ici-bas, je vous saurai bon gré de m'unir, par le sacrement du mariage, à la jeune fille qui m'accompagne et que voici.

» Je sais bien que c'est vous prendre un peu de court, et qu'en telles circonstances, il est d'usage de faire des publications ; mais comme en ces sites grandioses, il n'y a âme qui vive, la formalité est au moins superflue, et, bien que, par une négligence dont je m'accuse, nous n'ayons, elle et moi, aucun papier à produire, vous voudrez bien nous bénir sur l'heure ; la présence, à titre de témoins, de mes deux amis suffisant à garantir la légalité de l'opération. »

Les revolvers furent d'une puissance de persuasion décisive sur l'esprit du pieux cénobite ; aussi, à demi mort de frayeur, ne répondit-il qu'un mot :

— « Venez !... »

Ce fut vite fait. Le bon père en tant que réformateur avait simplifié les rites. Et quand il eut dit : » Au nom de Dieu je vous unis !... » il se laissa choir sur l'unique marche de l'autel, en suffoquant.

Le comte lui jeta une poignée d'or ; prodigalité bien inutile en un endroit où il n'y avait rien à acheter, par la bonne raison que personne au monde ne se fût avisé d'y venir rien vendre ; puis, mon époux me prit par la main, me hissa de nouveau sur son cheval, et nous partîmes à fond de train.

C'en était fait ; j'étais sa femme : la comtesse Inès d'Aldaïa !...

— « Pourquoi diable me conte-t-elle tout cela ? » se demandait Arthur, qui s'inquiétait de la rapidité avec laquelle les heures passaient.

Il ne se le demanda plus quand, voyant la comtesse se lever, elle lui dit, en lui saisissant le bras :

— Voilà qui est l'homme dont vous convoitez le bien le plus précieux, Arthur ! Eh bien, dites-moi : si demain, ou plus tard, un tel homme découvrait nos traces et venait se placer devant nous, terrible et menaçant ; dites-moi, je vous en supplie, que feriez-vous ?...

Le jeune homme n'avait pas attendu jusque-là pour y songer. Sans mettre en doute aucun des points du récit de son amie, il pensait que, pour ce qui se passe si loin, en des pays peu fréquentés, où d'ailleurs le soleil échauffe aisément les cerveaux, il convient toujours d'en rabattre quelque peu. Il pensait aussi qu'à le prendre au pied de la lettre, fût-ce par politesse, il ne résulte pas qu'il en puisse aller, ici, comme il en va là-bas. L'organisation européenne se prêterait mal à des procédés de cette violence, au cas où le comte, retrouvant tout à coup sa fougue d'autrefois, viendrait s'interposer entre Inès et son séducteur. Il y a des gendarmes chez nous, et des voisins qui crient : » A la garde ! » à la plus mince alerte. Et puis, où trouver une forêt vierge à allumer ? Bien difficile ; encore qu'il dût en coûter cher !...

Non ! tout le risque se réduisait à ce qu'entre gens bien élevés on appelle : « une affaire » un duel. On sait ce que c'est aujourd'hui ! Un coup d'épée — quand on se touche ! — suivi d'un procès-verbal ; que l'on publie dans les journaux.

Eh bien, était-ce donc fait pour intimider Arthur ? Loin de là ! C'était précisément ce qui manquait à son prestige de *viveur*, et il n'eût pas été autrement fâché d'avoir occasion de se *compléter*. Un enlèvement, c'était déjà quelque chose, assurément ; mais un duel, par-dessus le marché ?... L'eau lui en venait à la bouche.

Aussi, en réponse à la question d'Inès, eut-il un mouvement étonnant, presque sublime de hardiesse.

— Elle le demande !... s'écria-t-il.

La comtesse trouva l'inflexion de sa réplique fort belle. Cependant, tenant à préciser, elle allait insister, quand le bruit de la porte cochère retentit sourdement, dans le silence de la nuit.

Inès s'arrêta court, et son beau visage se contracta, sous l'empire d'une impression de terreur.

— Écoutez ! fit-elle d'une voix fébrile.

Bientôt, sur la dalle sonore, on entendit des pas virils résonner en cadence.

Elle écarta le rideau de la fenêtre et, se reculant :

— Lui ! dit-elle. Il se méfiait : nous sommes perdus !

Sauf le rire, il n'y a rien qui se communique

magnétiquement comme la peur. Arthur devint livide.

— Une arme ! balbutia-t-il.

Mais Inès leva les épaules, et soulevant le dessus du canapé, qui ainsi offrait une cavité protectrice :

— Là ! fit-elle.

Arthur en tressauta, blessé au plus profond de son amour-propre.

— Me cacher ? dit-il avec dédain. Pour qui me prenez-vous ?

Alors, éperdue, vraiment grande, la comtesse s'approcha de lui :

— Et ma réputation ? lui demanda-t-elle avec un reproche empreint d'autorité. Si vous êtes galant homme, vous n'hésiterez pas !

Il se tenait pour le plus galant homme qu'il eût jamais connu ; pourtant il hésitait.

Elle le vainquit d'un mot :

— Je t'aime !

A cet aveu, la résistance du jeune homme fondit. Surmontant son déplaisir et sa mortification, il se glissa vivement dans le canapé, en lui envoyant un baiser plein d'une ardeur passionnée, dont on renonce à donner une idée exacte au lecteur attentif.

Et le capiton retomba sur Arthur.

Il était temps ! Une seconde après, le comte écartait la portière, froid et fatal comme un justicier.

Pourtant, après un rapide regard circulaire, il parut se décontenancer. Assurément, il pen-

sait surprendre sa femme en conversation criminelle. La trouver seule l'étonnait, le troublait, et prenant le premier prétexte venu, — il n'était pas fort doué du côté de l'imagination, car on ne peut tout avoir en partage ! — il dit :

— Vous êtes surprise de me voir, chère amie ? C'est que j'ai oublié de prendre un mouchoir.

Inès l'avait belle de dissimuler sa propre émotion, en allant lui en chercher un quelconque. Mais le propre de l'émotion est d'engourdir les facultés, et elle ne pensa qu'à lui offrir le sien, qu'elle lui tendit sans mot dire, par un mouvement précipité.

Le comte, peu fait à ces prévenances, retrouva son sang froid dès lors et, remarquant l'agitation de sa femme :

— Comme votre main tremble ! dit-il.

Le danger galvanisa la comtesse. Au lieu de se dérober, de le payer d'un prétexte discutable, elle alla, comme par bravade, au-devant de l'orage.

— Il y a de quoi, certes ! répondit-elle sans trop savoir ce qu'elle trouverait à ajouter.

— Qu'y a-t-il donc ?

Alors, se grisant de son audace :

— Il y a, répliqua Inès, que votre habitude de me laisser seule chaque soir fait croire que vous vous êtes lassé de moi ; que vous m'abandonnez, et que vous laissez le champ libre à des consolations intempestives. Voilà ce qu'il y a !

Un éclair jaillit des yeux de l'ancien trappeur.

— Et qui donc oserait?... fit-il, s'interrompant, comme interdit lui-même, à la pensée qu'un téméraire eût élevé le regard jusqu'à son Inès.

— Oui! reprit celle-ci, il vous convient, je vous assure, de le prendre d'aussi haut. N'est-ce pas votre faute, après tout? Quelle étrange manie avez-vous de m'entourer de jeunes gens, dont l'occupation première est de chercher fortune auprès de femmes plus ou moins délaissées? Il n'y a pas de quinzaine que vous ne m'ameniez quelque nouveau joli cœur, dont je n'ai que faire, et qui m'accable de regards langoureux pour commencer...

— Tonnerre et sang! hurla le comte, on se serait permis d'aller plus loin?

— On attend votre permission peut-être!

— Allons! vous badinez, comtesse.

— Je badine?... Ah! les maris!... Les mêmes: tous et toujours les mêmes!

— Je ne vous en crois point!

— Non? Vous êtes un peu trop avantageux, mon cher comte!...

— Un nom? Je vous mets au défi d'articuler un nom, Inès.

— Vous le voulez?...

— Allons! c'est pour rire et m'inquiéter; pour m'empêcher d'aller à mon cercle. Je les connais si bien ces façons féminines!...

— Ah bien! ma foi, tant pis! s'écria la com-

tesse exaspérée, humiliée de l'apparente incrédulité de son mari. S'il ne vous faut qu'un nom, je le prends au hasard, dans la foule...

— Dites, pour voir ?

Inès, piquée au vif, oublia toute prudence.

— Et si je vous donnais celui de M. de Fandansec ? fit-elle triomphalement.

— Arthur ? répliqua le comte, avec un sourire bonasse. Vous tombez mal, chère amie. Il m'a conduit au cercle, où je parierais qu'il fait son *tout*, sur *dix-neuf dernier*, à la bouillotte ; car il la joue comme un étourneau.

— Pauvre homme ! répondit Inès en levant les épaules. Il vous a conduit, soit ! Mais au lieu de faire son *tout*, sur *dix-neuf dernier*, à la bouillotte, il vous a faussé compagnie, et voyant que vous m'aviez laissée à mon isolement, à mes amertumes, à l'humiliation de mon abandon, il est revenu.

— Ici ?

— Ici !

— Pour quoi faire ?

— Pour me parler d'amour.

— Arthur ?... Jamais ! Vous m'en contez, ma chère !

— Si peu, dit-elle, en s'obstinant par gloriole d'avoir raison — besoin grâce auquel on peut faire avouer bien des choses aux dames ! — si peu qu'il m'a nettement proposé de m'enlever, et de fuir avec lui.

— Vous ne mentez pas, comtesse ?

— Sur l'honneur !

Le comte, convaincu maintenant, sauta sur son chapeau, faisant mine de s'élancer au dehors.

— Eh ! mon Dieu ! lui dit Inès, où courez-vous si vite ?

— Le rejoindre.

— Où donc ?

— Au cercle.

— Qui vous dit qu'il y soit ?...

Le malheureux parut cloué sur place. Que voulait-elle dire ? Quel jeu suivait-elle ? Il se sentait désorienté, interdit, bête, devant cette femme qui, sous son petit air dégagé, devait le railler à cœur joie.

En fait, à ce moment, elle l'avait maté, elle le tenait à sa merci, semblant s'en amuser par malice, comme un jeune chat de la souris qu'il a prise.

— Et où serait-il donc ? demanda le comte d'un ton penaud ; chez nous, peut-être, à l'hôtel ?...

— Parfaitement.

— Dans ce salon ?

— Vous brûlez !...

— Inès ! s'écria le comte, avec une rage concentrée, ne vous jouez pas de ma colère !...

— Quels grands mots, cher ami ! répliqua-t-elle en haussant les épaules.

— Où est-il ? hurla le trappeur.

— Eh ! parbleu !... dans le canapé !

Tout ce qui restait de sauvage en cet aventurier se réveilla comme par enchantement. Tirant un revolver de sa poche, il se précipita

dans la direction du meuble que lui indiquait la comtesse.

Mais, comme il en saisissait les poignées, un éclat de rire de celle-ci lui mit au cœur l'appréhension glaciale d'une mystification cruelle, et, suspendant le mouvement, il lui jeta un regard anxieux.

Elle se roulait dans le fauteuil où elle s'était jetée; riant comme un dieu de l'Olympe; se pâmant en spasmes homériques, presque maladifs, tant l'excès de son hilarité passait la mesure.

— Ah ! faisait-elle ; ah ! qu'il est *farce !* Ça passe l'imagination ! C'est qu'il le croit ! Ah ! ah ! ça fait mal de rire ainsi !... Non ! il est impayable !... Oh ! le point de côté ; oh là, là !... Je suffoque... J'en mourrai !...

Et le rire, strident, gouailleur, la reprenait de plus belle. On eût dit Augustine Brohan en face du *Bourgeois gentilhomme.*

Longtemps le comte fut réduit à dévorer silencieusement sa courte honte. Il n'y avait pas à placer un mot. A la fin, d'un air triste, il lui demanda :

— Vous vous moquiez de moi, Inès ?

Alors, la jeune femme se levant, et affectant les allures d'une supériorité désormais incontestable, le toisa avec une souveraine pitié.

— Croyez-vous donc, répondit-elle, que j'aie été dupe un instant de ce mouchoir oublié ?

— Mais...

— Prétexte ridicule, pour dissimuler une

jalousie blessante ; voilà tout ! Eh bien ! je vous ai rendu comédie pour comédie. Si la mienne est bonne, mettez-y quelque grâce, et applaudissez ; ou bien, vous vous exposez à ce que, le plus légitimement du monde, on s'amuse à vos dépens, monsieur le comte *de Bartholo !*

On l'a dit, elle avait quelque littérature. Si son style en témoignait, l'expédient auquel elle avait eu recours, pour se tirer d'un danger imminent, en faisait foi bien plus encore.

C'est qu'elle ne l'avait pas inventé. Il est tout au long dans un livre humoristique d'Honoré de Balzac : la *Physiologie du mariage*.

Cependant, pour se déterminer à y recourir, il fallait qu'elle fût douée d'une certaine crânerie; car si le comte, de son côté, eût lu cet ouvrage, le dénouement de l'aventure aurait pu fort bien tourner au tragique, et tomber du rire dans le sang. Sa crânerie consistait à en avoir couru le risque.

Peut-être le moraliste sévère substituera-t-il le mot effronterie à celui que nous employons. Mais, que voulez-vous ! Il est des situations si pressantes qu'on n'a pas le temps de peser bien scrupuleusement les moyens qui s'offrent d'en sortir ! Il y avait ruse, c'est certain ; c'est blâmable au premier chef. Eh ! qui dit le contraire ! Seulement, il faut tenir compte de tout, et tant que l'état de la femme dans la société restera celui d'une esclave, d'une mineure, passant du joug paternel au joug marital, il faut s'attendre à ce que cette opprimée fasse flèche de

tout bois pour relâcher les entraves qui l'enserrent et la dégradent.

Ah! quand, plus tard, nous lui aurons procuré cette émancipation, dont le divorce n'est que l'entrée de jeu — la bagatelle de la porte, — émancipation que poursuivent des sociologistes à vue large et bien intentionnés, ah! alors!... vous verrez si ce sexe rébabilité descend à recourir à des pratiques qu'un jésuite — même! — hésiterait à employer pour la bonne cause!

Mais, hélas! nous sommes loin du but, loin de cet affranchissement qui nous en promet de belles! Et puisqu'à peine parvient-on à organiser des congrès, où de vieilles dames ont licence d'exposer leurs griefs, dont on ne fait que s'égayer, accordons, philosophiquement, le bénéfice des circonstances atténuantes à cette masse de « quasi-semblables » dont les religions elles-mêmes, en consacrant leurs prétendues sujétion et infériorité, légitiment, en quelque sorte, la duplicité instinctive.

C'est pourquoi, lecteur bénévole, on vous prie instamment de ne pas jeter la pierre trop durement à notre héroïne. Songez à son passé; appréciez comme il faut le péril de la position où elle était surprise par un brutal, à qui d'autres mieux armés n'avaient pu résister, et demandez-vous ce qu'à sa place vous auriez imaginé en telle extrémité.

Le comte, honteux comme un renard, pris au piége, s'en tira, du moins, avec quelque dignité

apparente. Son visage s'éclaircit, et, tombant à genoux devant Inès, il murmura, d'une voix caressante :

— Pardon !...

Elle était bonne au fond, car elle n'y put résister.

— Vilain ! fit-elle, avec un accent qui trahissait la mansuétude du vainqueur désarmé.

Et lui, ravi d'en être quitte à si bon compte, l'embrassa de bonne amitié.

Ils s'étaient assis sur le canapé. Un débat gracieux commença.

— J'ai tort, disait le comte, j'ai tort de paraître t'abandonner Cela n'arrivera plus. Et pour commencer, tiens, mon Inès, je ne retournerai pas au cercle ce soir. Là ! c'est gentil, hein ?

Elle en parut touchée.

— Ah Dieu ! fit-elle avec aménité, je n'exige pas la mort du pécheur. Il suffit que vous n'en fassiez pas une habitude. Et puisqu'aussi bien, ce soir, vous avez des amis qui vous y ont accompagné, à ce maudit cercle, allez les retrouver, je vous le permets sans effort.

— Non. Je me le reprocherais.

— Puisque j'y consens; puisque je vous le conseille.

— Est-ce que je te gêne ?

— Quelle idée !

— Alors ?...

— Je me dis qu'il faut rendre la pénitence légère, quand on veut ramener les égarés. S'il

n'était si tard, je vous demanderais de me conduire dans quelque théâtre où l'on s'amuse, mais je me le réserve pour demain. Or, vous priver deux jours de suite de votre cercle, ce serait trop. Je ne veux pas vous rebuter, vous donner du regret, par un sacrifice trop grand, mon lion.

— Oh ! oh !... fit le comte ; le « sacrifice !... » quel mot ! Un « sacrifice ! » qui consiste à rester près de toi ?...

Lentement, il s'était de nouveau glissé à terre agenouillé devant elle, et il lui baisait le bout des doigts.

Ils se dirent encore quelques petites douceurs sur le même ton ; puis Inès s'éloigna.

— Allons ! fit-elle en le laissant prosterné, puisque c'est moi qui commande, ce soir, retournez au cercle.

— Tu le veux ?

— Oui. Je tiens à ce que vous ne me croyiez pas jalouse de la Dame de pique ! C'est, de ma part, caprice et coquetterie.

Le comte se releva. Mais son regard dépassant le dossier du canapé, il aperçut, sur un panier à ouvrage, un objet de satin noir, luisant comme un soleil.

C'était le chapeau de soirée d'Arthur.

La surprise fut telle qu'il lui échappa un petit cri.

— Qu'y a-t-il ? demanda la jeune femme.

— Rien ! répondit aussitôt le comte. Un faux mouvement en me redressant. C'est passé.

Alors, s'approchant de sa femme et se maintenant docilement tendre.

— Ainsi, dit-il, c'est bien vrai, mon Inès ? Tu ne trouves pas mauvais que je te quitte encore ce soir ?

— Je vous l'ordonne ! répondit-elle d'un ton d'enjouement gamin.

Et par une ondulation de chatte frileuse, elle se glissa sur la poitrine de son mari, en lui tendant son front.

— Tu es un ange !... dit le comte en l'embrassant. J'y vais. J'obéis. Mais demain !...

— Ah ! demain !...

— A demain...

Elle le conduisit jusqu'à la galerie, en lui faisant de petits signes.

Ah ! qu'elle était charmante !

On n'a pas oublié que, durant cette scène intime, Arthur gisait au fond du sofa, n'en perdant pas une syllabe. Aussi, le lecteur intelligent se figure-t-il, sans qu'on la lui décrive, la physionomie de celui-ci, quand il apparut, soulevant le couvercle de sa prison.

Pas d'illusion à se faire : il était abattu, pis encore, défait et humilié à un point qu'on ne saurait exprimer !...

— Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il ; s'il est permis de mettre un Fandansec dans une position pareille !...

Par le souvenir, il apercevait la kyrielle de ses ancêtres, au château de Bicheterre. Ils se voilaient la face en se détournant de lui, remuant

les lèvres comme s'ils eussent proféré des malédictions. Un cauchemar, un tableau fantasmagorique, qui lui amenait des sueurs froides. Le manque d'air, probablement; un commencement de congestion.

La comtesse paraissait s'en être rendu compte. Après avoir épousseté la poussière de son habit, elle lui tapotait les mains, afin de rappeler le sang aux extrémités.

— Eh bien, lui dit-elle à la fin, vous remettez vous un peu ? Partons-nous ?

— Partir ? répéta Arthur.

— Dame !... le sort en est jeté, je pense ! La crise est conjurée, sans doute, mais le danger n'en subsiste pas moins ; nulle échappatoire ne se peut espérer. Les domestiques savent bien que vous êtes ici — et que doivent-ils penser, Seigneur ! à voir leur maître nous laisser seuls ! — demain, le comte saura la vérité, et alors !...

— C'est juste ! répondit le jeune homme, il n'y a plus à reculer !

Peut-être n'était-il pas tout à fait remis de son indisposition, car son accent manquait véritablement d'enthousiasme.

Et mentalement, il se disait :

— Ainsi, c'est ça « la grande vie !... » Je m'en faisais une autre idée.

Inès s'était enveloppée d'un grand burnous.

— Je suis prête, dit-elle.

— Parfaitement, répliqua Arthur.

Il alla prendre son chapeau, tout en se répétant intérieurement :

— Enfin !... puisque c'est ça !... Mais, c'est égal, je m'en faisais une autre idée ; je ne puis pas dire autrement !... La tête sur le billot, je ne dirais pas autrement !...

A peine avaient-ils quitté le boudoir, qu'une des portières de côté s'entre-bâilla, laissant passer une tête : celle du comte d'Aldaïa ! Ne voyant plus les fugitifs, il s'enhardit à pénétrer, et, se dirigeant vers la galerie, il y jeta un long regard. Après quoi, revenant à la fenêtre, il en souleva le rideau et attendit.

Une voix fit au dehors :

— La porte, s'il vous plaît.

Il ne broncha point.

A dix secondes de distance, un bruit sourd lui donna l'assurance du départ d'Arthur et de la comtesse, assurance que bientôt confirma le roulement d'une voiture.

Alors, quittant l'embrasure de la fenêtre, le comte redescendit au milieu du boudoir, et, subissant l'influence du milieu parisien, dans lequel il vivait depuis quelques années, il formula sa pensée dans l'argot du « monde élégant ».

— Ça y est ! fit-il. A lui la pose !...

Il se laissa tomber sur un siège, et, avec une inexprimable expression de soulagement, il poussa un soupir :

— Ouf !

## IV

### LE QUATRIÈME ACTE DE « FROUFROU » [1]

« *A Monsieur Arthur de Fandansec, hôtel Beau-Rivage, à Genève (Suisse)*.

» Heureux coquin et cher ami,

» Jouis en paix de ton bonheur. Je craignais tant le scandale ! Mais tu es né coiffé, et j'en suis satisfait au suprême degré. Personne n'a fait attention à ton départ ; personne ne paraît se douter que tu aies enlevé *l'étoile* de la colonie étrangère ; cette femme supérieure qu'un détestable lien rivait à un individu indigne d'elle !

» Je redoutais que les journaux n'en parlassent. Je les ai tous lus. Pas un mot, même sous la rubrique « déplacements et villégiature ».

» Aussi, je te le répète, mon ami : jouis en paix de ton bonheur. »

1. Comédie en cinq actes, de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy. — Éditeur : Calmann Lévy.

A ce point de sa lecture, Arthur se sentit très mécontent, vexé.

Donnez-vous donc la peine de suborner une femme du plus grand monde, pour que personne n'en parle ! C'est, ma foi ! bien la peine !...

Quand il eut ragé un moment, il reporta ses yeux sur le papier manuscrit et continua de lire :

« Une seule personne m'en a touché deux mots, ajoutait le correspondant : c'est le vice-amiral.

» Ton absence à ce bal, où tu avais promis de lui donner réponse, au sujet de sa nièce Aglaé, lui avait fait craindre une indisposition. Le lendemain matin, il avait envoyé son valet de chambre chez toi. On lui dit que tu étais en voyage.

» C'est là-dessus qu'il me fit appeler.

» Je n'ai pas cru devoir lui cacher la vérité, et comme il s'étonnait un peu trop, à mon gré, de la préférence que tu as accordée à la comtesse d'A..., je me suis laissé aller à réformer son jugement, sur l'ensemble des faits en eux-mêmes.

» — A mon tour, je m'étonne, lui ai-je dit, que vous ayez pu prendre confiance dans ce projet de mariage. Certainement, mademoiselle Aglaé n'est pas un parti à dédaigner, au point de vue de la fortune et de la situation dans le monde ; mais elle manque absolument de prestige, vous en conviendrez.

» Grande, maigrelette, presque pointue et assurément gauche, elle n'est point pour donner

grande satisfaction d'amour-propre à celui qui la produira. On objectera qu'elle est encore à cet âge de transformation où la jeune fille va se révéler. Je l'espère pour elle. Mais qu'en peut-on jurer ? Et si ce développement ne se produit pas ? Ça arrive.

» D'autre part, elle se tient comme un bébé, et elle s'habille en dépit du bon sens. Elle bavarde à tort et à travers, lâchant parfois des naïvetés, qui témoignent sans doute de sa parfaite innocence, mais qui font sourire. Regardez-la traverser un salon. Elle ne sait pas marcher : elle gambade comme une élève qu'on envoie à la récréation. Restent les talents d'agrément. Eh ! oui, elle dessine assez bien ; elle *ombre* surtout avec délicatesse ; ses arbres ont de l'air, ses *lointains* de la vapeur et, vigoureux, j'en conviens, sont ses *premiers plans*. Mais où est le charme, je vous prie ? Elle joue du piano encore, et même elle ne répugne pas à chanter un morceau. La voix est bonne, étendue, posée: bon! Elle s'accompagne très exactement. Jamais une fausse note ; tout ce qui est sur la *partie*, elle le traduit religieusement. Une mécanique aurait moins de précision. Mais l'âme, ce je ne sais quoi qui fait l'artiste, où ça ?

» Le vice-amiral m'écoutait avec une attention soutenue. Je poursuivis.

» — Tandis que la comtesse, mon amiral, ah ! la comtesse !... La voix est un peu tremblante oui; mais quelle expression ! Le *doigté* manque de sûreté; de çà, de là, l'accord est louche; par-

faitement ! Mais quelle physionomie ! L'œil, tenez : avez-vous remarqué l'œil? Au ciel, tout le temps ! Voilé, presque sans prunelle, le blanc domine.

» Et quelles façons, quels airs ! Une reine ! Les mots qu'elle emploie pour dire la moindre des choses sont d'un choix étonnant; à tel point qu'on ne les comprend pas toujours... En un mot, du charme, du charme, et toujours du charme !

» Comprenez-vous maintenant la préférence d'Arthur ?

» — Allez toujours, me dit le vieux brave avec encouragement.

» — Passe encore, ai-je ajouté, si M. de Fandansec était un jeune homme quelconque, le premier venu. Mais, tel qu'il est, d'un ton extraordinaire, à ne passer inaperçu nulle part, fait pour attirer les regards en tous lieux, par sa mise, son genre, disons le mot, mon amiral, son « chic » enfin ! il eût souffert, il se fût diminué, à promener à son bras votre grande fillette, qui a l'air d'avoir sa poupée dans sa poche. Voyons, là, de bon compte ?...

» — Je comprends ! fit l'amiral. Oui, ma nièce n'a pas ce « vous ne savez quoi, » — moi non plus, d'ailleurs ! — que vous appelez le « chic ! » Voilà l'affaire. C'est dommage Et si je supposais qu'il y eût quelque professeur qui pût lui en procurer, je ne suis pas homme à regarder au prix du cachet. Mais où trouver ? Et puis, a-t-elle la vocation ?...

» Le plus sage, reprit-il, après un moment

de réflexion, serait de lui chercher un fiancé moins brillant, quelqu'un de très ordinaire.

» Il me regarda longuement ; puis, d'un ton confidentiel :

» — Voyez-vous, mon cher, reprit-il, j'ai hâte, très grande hâte de *caser* Aglaé ; car la chère enfant me gène terriblement.

» J'ai cinquante-trois ans et je navigue depuis l'enfance. A l'âge où les autres s'amusent, moi, je suis resté cloué entre ciel et mer, prenant du plaisir à longs intervalles, en homme pressé par le temps, c'est-à-dire sans le goûter. Pendant un de mes congés, je me suis bêtement marié. Toujours pressé, je n'ai pas suffisamment étudié celle qu'on me proposait. Je suis tombé sur la créature la plus désagréable, la plus irritante qui se puisse rencontrer dans les deux hémisphères. Ah ! monsieur, la détestable mégère. Rien qu'à lui demander : — « Comment allez-vous ? » elle se formalisait, et d'un ton de harpie, elle répondait : — « Ne vous réjouissez pas; je ne suis pas encore à l'agonie !... » En sorte que, quand elle y fut pour de bon, j'en éprouvai comme du soulagement.

» C'est sans doute fort mal ; mais que voulez-vous !... Elle avait si bien empoisonné ma vie, la source de toute satisfaction, que, pour me mettre hors de ses griffes, aussitôt rentré au port, je sollicitais une commission nouvelle.

» Si elle ne m'a point donné d'enfants, ne vous en étonnez point ; il y eût fallu l'intervention du Saint-Esprit.

» C'était, à n'en rien rabattre, ce que notre Molière appelait, en son libre parler, une maîtresse « carogne! » Et si je lui ai fait faire un tombeau cimenté sur toutes les jointures, rivé, scellé et cadenassé, ç'a été, de ma part, afin qu'elle ne pût s'en échapper pour me tourmenter de nouveau.

» Quoi qu'il en soit, cher monsieur, ma vie a été, pour ces raisons, une diète beaucoup trop prolongée. Libre aujourd'hui, je regretterais de laisser venir la décrépitude, sans prendre quelques ébats tardifs, coûte que coûte. Mais Aglaé y fait obstacle par sa présence, et, sans circonlocutions, je ferais les plus grands sacrifices pour m'en débarrasser.

» Vous êtes intelligent, me dit-il avec un étrange sourire; prenez-le pour un « avis au lecteur » ou ou une « invite à l'as » et venez nous voir le plus souvent que vous pourrez.

» Sur quoi, j'ai profondément réfléchi, mon cher Arthur. Je me suis dit que beauté, fortune et « chic » me manquent à un égal degré; que ce qui, pour toi, eût été une mésalliance, pourrait être, pour l'individu infime que je suis, l'équivalent d'une aubaine inespérée, et comme le vice-amiral m'offrait de rester à déjeuner avec sa nièce, j'ai fait tout juste les façons d'un noble cœur, qui a la cuisante démangeaison d'accepter.

» A table, j'ai passé moi-même tous les hors-d'œuvre à Aglaé, et comme je refusais du fromage à la crême, elle m'en a servi, tout de même, disant : — « Vous l'accepterez de ma

main!... » ce qui m'a obligé à m'en fourer jusque-là.

» On a pris le café au salon et elle a trempé un « canard » dans ma tasse. Alors, elle a ouvert le piano et s'est mise à chanter, en me demandant de tourner les pages.

» A trois heures, nous nous sommes aperçus que le vice-amiral nous avait plantés là, depuis longtemps. Et, dans la conversation qui suivit, elle m'a dit, sans ombre d'embarras :

» — Je vois bien que je gêne mon oncle. Ça m'afflige beaucoup, sans trop m'humilier. Pourtant, je ne demande pas mieux que de le soulager de l'ennui que je lui occasionne. Pour cela, il n'y a qu'un moyen : me marier. J'y suis toute disposée, prête à tout et ne demandant rien. C'est que j'ai été parfaitement élevée. Au couvent on m'a dit que la mission d'une jeune fille honnête est de prendre, pour mari, la personne que ses parents lui proposent, quelle qu'elle soit; et de s'efforcer, par tous les moyens, — quitte à s'en confesser, s'il y a lieu, — de lui complaire, en lui facilitant une existence aimable.

» Or, j'ai beaucoup de religion, et j'ai pris le programme à la lettre.

» Qu'eusses-tu fait, mon cher Arthur, si tu avais été ce que je suis : un pauvre et brave garçon sans patrimoine, sans « chic » et dépourvu d'élégances extérieures?

» Moi je cherchais des mots, pour répondre et m'offrir. Mais, le très copieux déjeuner du vice-amiral aidant, je sentis que j'allais m'em-

brouiller, si je me mettais à discourir et, faute d'éloquence, je tendis la main à Aglaé.

» Elle me donna la sienne sans hésiter. Je restai un instant là-dessus, cherchant de plus belle à lui dire un mot. Mais, voyant qu'il ne me venait rien, je l'attirai doucement contre ma poitrine, et je l'embrassai de tout mon cœur, pendant qu'elle me jetait ses bras autour du col avec ingénuité.

» A ce moment la porte s'ouvrit et le vice-amiral rentra.

» J'appréhendai, sur l'heure, une brusquerie de sa part. Point du tout. Son visage exprimait une satisfaction profonde, bien qu'Aglaé, malgré mes efforts, ne m'eût point encore lâché, et le vieux brave nous dit d'une voix tout à fait bienveillante et paternelle :

— » Mes enfants, c'est un peu trop tôt. Mais, si vous vous en remettez à moi, les choses ne traîneront pas en longueur.

» Il suit de là, mon cher Arthur, que les bans de mon mariage avec mademoiselle Aglaé ont commencé d'être publiés ce matin, et qu'avant quinze jours je serai son mari !

» Le vice-amiral m'a fait donner ma démission du ministère séance tenante, et m'a donné connaissance des prescriptions du contrat, qu'on rédige chez son notaire, sans désemparer. On m'attribue, fictivement, un apport de cinq cent mille francs, et, en cas de veuvage, à mon profit, la moitié des biens de ma future, en toute propriété particulière et personnelle; l'autre moitié





me restant en simple usufruit. De même, pour les acquêts et successions, ou donations à recueillir. Qu'en dis-tu? »

Cette lettre, si longue qu'elle fût, ne s'arrêtait pas là. En divers post-scriptum, dont la succession dénotait quelque trouble émotionné, le correspondant ajoutait nombre de félicitations à l'adresse d'Arthur.

« ... Ah! disait-il, tu réalises tes idéals, toi! Mais qui pourrait mieux mériter ce bonheur? Tu as de telles supériorités en toi, en ton essence, que le « terre à terre » bourgeois t'eût navré.

» Jouis de ton triomphe, heureux coquin et cher ami, et vois avec complaisance amicale, l'amélioration du sort d'un modeste garçon qui se rend justice, et est assez clairvoyant, assez sage pour ne pas se permettre d'aspirer aux splendeurs poétiques, qui ne sont accessibles qu'aux natures d'élite dont tu es le type achevé!... »

Ici, des protestations d'amitié, puis la signature :

» ANATOLE PEIGNARD. »

Anatole Peignard, on s'en souvient peut-être, était l'ami d'Arthur; cet excellent ami, beau de cœur sans doute, mais non de visage, qui, seul au monde, devait savoir l'adresse des fugitifs et les tenir au courant des événements que pouvait amener leur fuite.

Dans cette lettre interminable, ce qui frappa le plus Arthur fut qu'il n'y était pas dit un mot du comte d'Aldaïa.

Qu'avait-il dit, celui-ci ? Qu'avait-il fait à la constatation du départ de sa femme ? L'avait-on vu ? Avait-il manifesté une intention quelconque ? S'était-il adressé à la police, ou bien chevauchait-il par la plaine et par les monts, un grand sabre sous le bras, avec la pensée manifeste d'immoler le séducteur et sa complice à son ressentiment, à son orgueil endommagé ?

— Quel drôle de garçon, que cet Anatole ! se dit Arthur. Il ne me parle que de lui ! Et je vous demande un peu ce que ça peut me faire, à moi !...

Après y avoir songé un moment, il courut au bureau du télégraphe, et nerveusement écrivit :

« Anatole Peignard,
» rue Riboutė, 321. Paris.

» Reçu lettre. Merci. Mais lui,— tu me com-
» prends ? — lui, que fait-il ? que dit-il ? quels
» sont ses projets ? — Réponse très urgente.

» ARTHUR. »

Trois heures après, celui-ci reçut le télégramme suivant :

« Genève — de Paris. – 3,874. —
mots : 22 — 15/9. 7... — 5 h. 35.

» Arthur de Fandansec, Hôtel Beau-Rivage,
Genève (Suisse.)

» Étranges et tardives nouvelles de *lui*. Trop
» longues et incompréhensibles télégraphique-
» ment. Lettre suit.

» ANATOLE. »

Il fallut trente heures — et quelles heures !— pour que l'heureux triomphateur des principes de la comtesse reçût ce supplément d'information :

« Mon cher Arthur,

» Si, dans ma première lettre, il n'a pas été question du comte, c'est que personne n'avait pu me renseigner au sujet de ses faits et gestes.

» Tout ce qu'à ce moment je pus en apprendre, c'est que, la nuit même de ton départ, il a taillé, au cercle, une banque *rasoir*, grâce à laquelle il a *ratissé* cent soixante-onze mille francs à ces messieurs. Tu vois que le proverbe a raison : « Malheureux en amour, heureux au jeu. » — Ne joue donc pas, toi qui es si heureux en amour !... (Oh ! Dieu ! j'en rêve la nuit ; es-tu assez heureux !...)

» Au cercle, on en prenait philosophiquement son parti. Les malins répétaient à l'envi, avec un sourire narquois :

» — Il les rendra, n'ayez pas peur !...

» S'il les a rendus, ce n'est certes pas à ses collègues du cercle. Il n'y a pas remis les pieds depuis cette nuit de *veine*.

» Soucieux, comme tu penses, de ses agissements et questionnant dans le vide de ce côté, j'ai lancé un agent habile dans les alentours de l'hôtel.

» Le premier jour, il me revint avec un rapport singulier, portant qu'on y avait dansé et soupé toute la nuit ; qu'il y avait eu illumi-

nations et feu d'artifice, concert, chant et festival abracadabrant.

» Je n'en voulus rien croire, et le lendemain je me rendis moi-même aux abords de l'habitation. Plus possible de douter. En grimpant sur les épaules de mon homme, de façon à ce que ma tête dépassât l'appui de la balustrade, du côté du boulevard, je vis, de mes yeux, la répétition des divertissements de la veille. Chant, danse, illumination, feux de Bengale et d'artifice, rien n'y manquait. On menait là-dedans une vie endiablée, un train sardanapalesque, à se croire sous l'ancien régime, au bon temps, où Louis XV procurait à la patrie le relief que l'on sait.

» Je quittai mon poste d'observation confondu, atterré, me croyant le jouet d'un songe, bien que la baguette d'une fusée, en me retombant sur la tête, m'eût roussi tout un côté de mes cheveux.

» Le lendemain matin, seulement, je pus me mettre en quête, et voici en substance ce que j'appris :

» L'hôtel, contenant et contenu, a été vendu en un tour de main par le comte; devine à qui ? Au prince Swenska, qui n'a eu qu'à faire changer les draps pour se trouver chez lui. Il a tout pris en bloc, tel que, sans permettre qu'on enlevât une épingle. Il se fait la barbe avec la savonnette du comte et les ongles avec la lime de la comtesse. A son entrée, il a mangé le dîner qu'on avait préparé pour les possesseurs de la

veille, et l'on a rallumé les bougies que les domestiques avaient soufflées après votre départ.

» Je n'ai pu savoir quel prix il a payé sa fantaisie; mais ce doit être une grosse somme, car le comte a liquidé ses dettes dans la journée.

» A ce propos, il y a même eu une scène originale entre lui et un tapissier qui, paraît-il, lui avait manqué au point de le tutoyer.

» Le comte est arrivé chez ce fournisseur incivil, et l'a surpris au milieu de ses ouvriers.

— » Monsieur, lui a-t-il dit, voici le montant de votre mémoire.

» L'autre, se faisant aussitôt d'une politesse aplatie, le pria de le suivre à son bureau pour donner l'acquit.

— » Inutile! Le témoignage de ces braves gens suffirait au besoin, et voilà un compte réglé. Mais nous en avons un second...

— » Un second compte? Quel second compte?

— » Vous vous êtes oublié jusqu'à me tutoyer hier?

— » Mais... fit l'autre, qui, son argent en poche, ne tenait plus tant à complaire à son client.

» Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Le comte, le saisissant au collet, l'enleva comme une plume; puis, le suspendant en dehors de la fenêtre qu'il ouvrit d'un coup de poing :

— » Des excuses, dit-il, ou bien je vous lâche!...

» Cela parut fort clair au tapissier, qui s'exécuta avec un empressement marqué.

» Alors le comte le déposa doucement sur le

plancher et se retira comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé.

» Le même soir, il couchait à l'hôtel Mirabeau, rue de la Paix. Au matin, comme on lui apportait du thé, on trouva la chambre vide. Sur la cheminée, il y avait trois louis et, sur un bout de papier, ces simples mots :

» Dépenses et pourboire du voyageur qui a couché ici. »

» Le gérant de l'hôtel ne put pas même enregistrer son nom. De là, déclaration à la police; recherches de celle-ci à tout hasard ; le tout sans fournir le moindre indice. Où est-il ? Pourquoi dissimuler sa personnalité ? Je me perds en conjectures.

» En tout cas, veille !...»

La recommandation jeta Arthur dans une certaine perplexité. Convenait-il d'en tenir compte et de prendre des précautions ? S'il eût été n'importe qui, vous ou moi : un monsieur quelconque, il n'eût pas regardé, peut-être, à s'éloigner encore un peu, ou à prendre un nom supposé.

Mais vous savez bien que ce garçon avait une file d'aïeux à n'en plus finir. Trois de ses ancêtres étaient morts de la gale en Palestine ! Une de ses arrières grand'tantes avait été la maîtresse en titre d'un roi d'Aragon. Il y avait un Fandansec parmi les mignons d'Henri III. Tous ces personnages, types, comme on voit, de la plus grande noblesse, ne trouveraient-ils pas à

redire à ce que leur descendant parût pusillanime ? Était-il *noble*, était-il d'un Fandansec, de se dissimuler, de sembler craindre ?

Cependant, il devait bien quelque chose à Inès aussi ! La sécurité d'abord. Si encore le comte eût été un homme ordinaire, dont on ne dût s'attendre qu'à une provocation régulière, passe ! Mais à distance, — la relation de la scène avec le tapissier aidant,— la forêt vierge incendiée ne paraissait plus aussi improbable à Arthur. Cela s'était passé bien loin sans doute ; toutefois, ce n'était pas matériellement impossible. On n'est pas à une forêt vierge près, en ces contrées bizarres. Une de plus, une de moins, on n'y fait pas attention. Ça vaut à peine six lignes de *faits divers* dans les journaux américains.

Eh bien, en supposant que ce fût l'exacte vérité, que ne devait-on pas appréhender de la part d'un gaillard habitué à de tels procédés ? Sans faire rougir la kyrielle des Fandansec, on pouvait s'en préoccuper, sinon pour soi, du moins pour cette jeune femme, qu'on s'était mise sur les bras. L'équité en faisait une loi, que diable !

C'est pourquoi, quelques jours après réception de la seconde lettre d'Anatole Peignard, les fugitifs quittèrent Beau-Rivage et s'en furent sur un autre point du lac, à Château-Chillon ; non plus à l'hôtel, mais dans ce qu'on appelle une pension, une *maison de famille ;* l'indication flamboyait en anglais, sur la façade du bâ-

timent ; en anglais, de même, les indications intérieures ; tout en anglais !

Pourtant la directrice était autrichienne, et les domestiques savoyards. Quant aux pensionnaires, un résumé de toutes les nationalités ; jusqu'à des Hongrois, avec un Polonais de la toute petite Pologne, qui avait un talent admirable pour dépecer un gigot, jusqu'au périoste du manche, et faire sauter la coupe à l'écarté, avec une dextérité dont Robert-Houdin, ou son successeur Édouard Brunnet eût été jaloux.

Oh ! l'aimable retraite ! L'assemblage galant !!.. Je ne crois pas que, même à Deauville, on *flirtât* autant que dans cette « maison de famille ». Tout prétexte y était bon, et les plus affamés eussent cru manquer aux bienséances si, dès le potage, ils n'eussent « fait du genou » à l'une de leurs voisines, par élémentaire urbanité.

Au dessert, on organisait la « petite partie », le trente-et-un « des salons », où le Polonais avait, comme de juste, sa « menotte » sur le coup de dix heures et quart ; « menotte » grâce à laquelle il râflait le meilleur de l'argent de poche de la société.

Pas un instant d'ennui ! Après le déjeuner, on jouait à *cache-cache*, dans le jardin, et c'étaient des rires sans fin, dans les coins sombres. Les jours de pluie, on se confinait au salon, se réduisant aux jeux « innocents ». Le colin-maillard assis, par exemple ; folichonnerie de « famille ! » toujours ! où une demoiselle, les yeux bandés, n'avait d'autre moyen d'exploration,

pour reconnaître le joueur saisi, que la faculté de s'asseoir sur ses genoux. Un petit jeu absolument patriarcal !

Et puis, on arrangeait des parties sur l'herbe, des lunchs dans la montagne, des excursions à âne, qui amenaient toutes sortes de choses imprévues, d'une affabilité constante. Il y en avait qui se perdaient dans les rochers et qu'on ne revoyait qu'au moment du retour à la « Pension de famille », sans compter ceux qu'on ne revoyait plus du tout. Une boutique à mariages ; une concurrence déloyale à l'agence matrimoniale de M. de Foy : « Sécurité et discrétion !.. »

Dès le second jour de son installation dans cette digne retraite, la comtesse s'y trouva comme un poisson dans l'eau, en plein dans son élément, et le Hongrois se fit, à la mode d'Italie, — c'est à deux pas, de l'autre côté de cette chaîne de glaciers qu'on aperçoit par la fenêtre, — son « cavalier servant » en tout bien, tout honneur, au surplus; vous m'entendez bien !

Elle ne pouvait prendre place, sur un siège sans qu'il se précipitât, pour lui mettre un tabouret sous les pieds. Il l'accompagnait au piano, réclamait l'exclusivité de toutes ses valses et composait, à son intention, des madrigaux et acrostiches, dans le plus pur hongrois, dont il lui donnait le mot-à-mot dans les embrasures.

Souvent, on frétait une barque, qu'Arthur menait sur le lac, à force de bras, pendant que le magnat — c'en était un, à n'en pas douter !

— grattait une mandoline, en chantant des poésies, partie de sa fabrication.

Mais, sous ces élégances, il y avait un cœur de patriote, d'une élévation extraordinaire. Ne vous imaginez pas qu'il eût encore accepté le joug de l'Autriche sur sa patrie. Ses yeux flamboyaient quand il abordait ce sujet délicat, et il fallait que la comtesse et Arthur lui inspirassent une grande confiance, pour qu'il s'ouvrît, à eux de ses projets. Cela n'allait à rien moins qu'à reconquérir l'indépendance de la Hongrie, par tous moyens désespérés : guerre nationale, insurrection, voire sacrifice de sa propre vie, si l'on pensait qu'il dût se dévouer à trancher les jours de l'empereur d'Autriche.

Ah ! ce n'était pas un homme à marchander là-dessus ! Inès ne pouvait l'écouter sans frémir, et il lui semblait grand comme le monde.

Aussi, un jour qu'il se trouvait gêné — l'inique rage de ses ennemis politiques ne reculant devant rien, pour entraver la perception de ses revenus ! — elle fit comprendre à Arthur, qu'il convenait d'offrir ses services à l'héroïque exilé. Mais quel caractère scrupuleux le Hongrois montra en cette circonstance ! La larme en venait à l'œil. On fut obligé de le supplier, pour qu'il acceptât cent louis ; encore exigea-t-il qu'on en reçût son billet ! Ah ! dame ! il avait l'âme haute, entre toutes !

On le prit finalement, ce billet ; on le serra précieusement, et je crois bien qu'on l'a encore; car il partit à la fin de la belle saison, oubliant

de solder sa note, — il avait de si grands projets en tête ! — et, de la vie, personne n'en entendit plus parler.

Cependant, Arthur et la comtesse restèrent les derniers hôtes de la « pension de famille » en attendant l'expiration de certains délais légaux.

Réduits à eux-mêmes, par une saison assez maussade, en ces parages, ils trouvaient le temps un peu long ; longues les soirées surtout, bien qu'Inès eût donné l'habitude d'un petit jeu, peu compliqué, qu'on appelle: le grabuge.

C'est une espèce de « patience » à deux joueurs. On mêle vingt paquets de cinquante-deux cartes; on en prend, au hasard, la moitié chacun, et, à tour de rôle, on les débrouille une à une. Il y en a pour quatre heures d'horloge, quand on ne finit pas par s'endormir le nez dessus. Une distraction tout à fait « de famille ! » Arthur en avait des moiteurs, rien qu'à voir approcher le moment de s'y atteler.

Il avait pensé se distraire, en s'abonnant aux journaux de Paris ; j'entends à ceux qui se sont plus particulièrement consacrés à la relation de la vie mondaine. Par eux, il était renseigné sur tout ce qui se passait dans le *high-life*, les coulisses des théâtres, le monde des cercles, du *betting*, etc.

Eh bien, loin de le satisfaire, la lecture de ces gazettes lui valait des crève-cœur affreux. Il en restait abîmé. Oh ! Paris !...

Pour la comtesse, elle en poussait bien, elle

aussi, quelques soupirs. Mais le sentiment du devoir la soutenait.

Pourtant « le devoir ? » Qu'entendait-elle précisément par là ? Quel devoir ?

Eh ! oui, le devoir ! C'est-à-dire la stricte obligation d'attendre le moment où, selon les prescriptions de la loi, il serait possible d'acheter un immeuble, de réclamer la naturalisation puis le divorce, puis la légitimation de son union avec M. de Fandansec.

L'hiver et le début du printemps se passèrent dans ces conditions, un peu monotones, il faut bien l'avouer. Évidemment la chaîne du Mont-Blanc, c'est beau ; c'est beau aussi, ce Léman aux eaux profondes, transparentes et si bleues ! c'est beau, cette nature grandiose ; mais, toujours la chaîne du Mont-Blanc, toujours le Léman et toujours le grandiose de la nature, avec un « grabuge » brochant sur le tout, c'est long ! Il y a des moments où la plaine Saint-Denis, la mare d'Auteuil et la perspective d'un fiacre traîné par une rossinante à la langue pendante, prennent le caractère d'une aspiration énervante.

Aux premières chaleurs, de nouveaux hôtes s'installèrent à la pension ; des étrangers, comme de juste ; un autre Polonais et un Hongrois ; mais pas le même ; bien que le nouveau venu eût des sentiments très patriotiques, lui aussi, et qu'il ne cachât point son intention formelle de soustraire sa patrie au joug de l'Autriche. Tout comme son prédécesseur, il avait des ennemis politiques qui, méchamment, faisaient

obstacle à ce qu'il touchât les revenus des immenses propriétés qu'il avait positivement là-bas, et, tout aussi délicat que son compatriote, il eût été homme à donner son billet, si on lui avait prêté de l'argent.

Mais, cette fois, Arthur ne s'y laissa pas prendre, et, tout en faisant des vœux sincères pour que le magnat — il l'était juste autant que l'autre ! — réussît à affranchir son pays de toutes les oppressions du monde, il se tint sur la défensive, avec une persistance qui ne fut pas sans étonner la comtesse, que le noble exilé intéressait.

Par bonheur, les temps étaient venus ! Désormais le « beau projet ! » pouvait être réalisé.

Cela ne traîna pas en longueur. En six semaines, Inès fut propriétaire d'une très agréable villa, au bord du lac, à vingt minutes de Genève ; puis naturalisée, divorcée, et finalemen remariée dare-dare avec Arthur. Le doux moment !...

Fort de son droit désormais, celui-ci se proposait de revenir à Paris et de faire une rentrée éclatante, la tête haute, madame de Fandansec à son bras !

— Eh ! quoi ! objecta l'ex-comtesse d'Aldaïa, en juillet ? Il n'y a personne à Paris !...

A l'appui de son dire, elle lui mit sous les yeux les journaux arrivés le matin.

« Paris n'est plus dans Paris, » disait le chroniqueur. « Tout ce qui se respecte est aux eaux à la mer, aux Pyrénées, en Suisse. Un public banal et commun encombre nos boulevards, nos théâtres, les Champs-Élysées et le Bois. La

petite Granier et Théo sont navrées de se produire devant ces provinciaux endimanchés; les calembours s'arrêtent dans la gorge de Christian et l'on voit des gens en chapeau mou à l'orchestre de l'Opéra!... Pouah! »

Arthur ne tint pas là contre; c'eût été une rentrée manquée. Mais ne pouvait-on se produire à Trouville? On y attendrait les courses d'août, où tout ce qui mène la « grande vie » se donne rendez-vous, comme on sait.

Inès n'en fut pas d'avis. Puisqu'on avait tant fait de passer une année en Suisse, pourquoi s'en éloigner sans visiter l'Oberland bernois, le lac de Thounn, Interlaken, la Yungfrau, le Geisbach, sur le lac de Brienz, le col du Brunig, le Rigi, Lucerne, etc.?

L'observation parut de poids au jeune homme, et l'on partit.

Déjà, ce fut une impression de joie quand le second jour de son séjour, à Berne, il lut dans le journal, à la liste des voyageurs :

« Hôtel du Berneroff :

» Monsieur, Madame Arthur de Fandansec.., et leur suite. »

Ce « et leur suite! » faisait grand effet; meilleur sur le papier qu'en fait, il est vrai; car cette *suite* se reduisait à deux abominables Allemands, — le mari et la femme — qui étaient les deux plus cyniques voleurs qu'on pût se procurer d'au delà du Rhin. Ils avaient le vol dans le sang : une vocation!

Le croira-t-on? Ce mariage, objectif si long-

temps poursuivi par Arthur, ne lui valait pas toutes les satisfactions qu'il s'en était promises autrefois. Il en avait, certes! Mais, que vous dirai-je ! elles n'étaient pas exactement conformes à l'idéal qu'il s'en était fait.

Affaire de caractère, sans doute. Beaucoup de gens sont ainsi. La possession de ce qu'ils ont longuement et obstinément convoité les laisse un peu surpris, avec une vague nuance de déception. « C'est ça » si vous voulez ; mais il y manque un je ne sais quoi, à peu près indéfinissable. « Ce n'est rien, dirait Joseph Prud'homme, et c'est beaucoup! » C'est assez, en tous cas, pour étendre une teinte de mélancolie sur les actes courants de la vie.

Maintenant qu'elle était sa femme, la comtesse lui apparaissait sous un jour imprévu. Elle avait toujours ce cachet de grande dame, cette beauté frappante qui la distinguaient parfaitement. Mais Arthur commençait peut-être à s'y faire, et les triomphes qu'elle remportait si aisément, rien qu'à paraître, ne lui étaient plus aussi sensibles, à lui ; ou plutôt ils lui étaient sensibles autrement ! Pour tout dire, ils le chiffonnaient légèrement.

Il lui paraissait qu'elle en était un peu bien avide, comme *gourmande*, et qu'elle les provoquait plus que de raison.

Il ne comprenait pas bien, non plus, que ces triomphes fussent aussi complets. Il n'y a pas à dire : les hommes se pâmaient à l'apercevoir, et ne pouvaient l'approcher sans faire des yeux à l'envers, qui les rendaient affreusement ridi-

cules. Ils lui adressaient des compliments à l'assommer du coup; ils lui débitaient des fadeurs à écœurer une danseuse où un jeune premier du boulevard.

Cependant, elle gobait le tout sans broncher.

Il la soupçonna d'être un peu vaine; mais petitement, et peut-être bien d'intelligence restreinte, à se laisser ainsi traiter en déesse, ni plus ni moins.

« Déesse!... Déesse! » Dehors, en toilette, à la danse, c'est possible! Mais à la maison, en peignoir, attablée à ce satané *grabuge*, qui semblait le fond et le tréfond de ses ressources sociables dans l'intimité? Diable! Il y avait à en rabattre, et il en savait quelque chose!

D'ailleurs, tout ce petit train-train n'avait plus qu'un rapport éloigné avec « la grande vie » qui lui tenait au cœur. Cela frisait plutôt cette fameuse *popotte* dont il avait eu peur au point de fuir de chez lui. Le mécompte apparaissait, mécompte grave, presque une duperie. Aussi restait-il fort insensible aux beautés de l'Oberland bernois, aspirant à la mi-septembre, époque à laquelle Paris est de nouveau dans Paris, et où il lui serait possible de reprendre les habitudes qui lui convenaient.

En attendant ce fortuné moment, il *pérégrinait* sans débrider, passant d'un glacier à l'autre, traversant les lacs dans tous les sens et couchant de Berneroff en Swirsteroff, ou tous autres Lucerneroffs des Treize Cantons.

Un beau voyage, pourtant, et un très beau

pays, n'était qu'en bateau, hôtel et diligence, on ne rencontre que d'insupportables Allemands, qui mangent avec leurs doigts, et des Anglais plus mal polis les uns que les autres.

Par une belle matinée de fin d'août, le jeune ménage se reposait de ses fatigues à l'hôtel du Rigi-Kulm, tout en haut, à deux mille pieds en l'air, je crois. Par hasard, il faisait un temps superbe, et l'on avait eu l'agrément d'être éveillé en sursaut, par un terrible branle-bas, à quatre heures du matin, pour admirer le lever du soleil sur la cime des monts environnants.

Une drôle d'affaire, au surplus, qui ne se passe à peu près que là. Au moment voulu, les garçons de l'hôtel sonnent une cloche assourdissante, et de porte en porte vont tambouriner à grands coups de poing, pour annoncer le lever de la toile sur le décor le plus véritablement admirable. C'est une prévenance; cependant la première impression tourne le sang : on est persuadé qu'il y a le feu.

Alors, on se lève à la hâte, et comme on a la ferme intention de retourner à son lit, on se couvre, sans cérémonie, de tout ce qui tombe sous la main. Le plus grand nombre saisit des vêtements; mais d'autres, crainte de manquer le coche, s'entourent à peu près, au *tout petit bonheur*, de la couverture du lit, d'un rideau, voire d'un drap, et l'on se précipite dans les escaliers, pour gagner la terrasse où se trouve une sorte de perchoir en madriers, qui s'élève derrière les deux hôtels de l'endroit; seuls bâti-

ments, avec l'indispensable bureau de poste, qu'on ait osé construire au faîte de ce gigantesque pain de sucre.

Tout ce monde dépeigné, aux yeux bouffis par le sommeil interrompu, affublé sans prétention, — sans même assez de prétention ! — donne un ensemble pittoresque qui ne déplaît pas... la première fois !

Pour Arthur, qui vivait là depuis huit jours, le charivari matinal avait bien perdu de son intérêt, et il fût volontiers descendu de ces hautes sphères, si sa femme y avait consenti. Mais un attrait extraordinaire la retenait là. Elle y éprouvait, disait-elle, un bien-être inconnu, et, — sans rire ! — elle s'y prétendait en plus proche communication avec les anges.

— Mon âme s'épanouit, répétait-elle, et je désire n'en point partir avant qu'un orage n'ait éclaté au Rigi même; afin qu'une fois dans la vie, il me soit donné d'avoir aspiré la tempête !.....

Des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter, dit le proverbe, et puisque, aussi bien, on n'était pas encore à la mi-septembre, Arthur lui avait passé sa fantaisie. S'ennuyer là ou à Lucerne, Alpnach, Altorfl, Witsnau, etc., c'était bien la même chose pour lui.

Or, ce matin-là, il s'en donnait de tout son cœur. Il avait quitté sa chambre, et, à quelques pas de l'hôtel, il s'était assis à terre, les genoux serrés entre ses bras, regardant très vaguement le panorama. Parfois un bateau à vapeur, sillonnant le lac des Quatre-Cantons, le distrayait de

ses réflexions. Mais c'était bien tout ce qui pouvait l'en distraire, car, à cette altitude, le silence est d'une profondeur accablante. Pas un oiseau, pas un bruissement de branches agitées par le vent ; rien que l'étendue, le vide ; gouffres muets de toutes parts.

Tout à coup le son d'un piano, sortant d'un des appartements du Rigi-Kulm, éveilla son attention. Le piano est un instrument ingrat, je le concède ; pourtant, en telle situation, Arthur éprouva de l'agrément à écouter ce que jouait celui-là.

Ce n'était pas de la grande musique ; ah ! non ! Rien de Wagner surtout, pas même de Berlioz ! Mais Arthur en avait son compte, de la grande musique ! Inès n'en admettait pas d'autre et, parfois, entre deux *grabuges*, elle ne reculait pas à s'attaquer à du Joncières.

Un soir même, il la surprit déchiffrant la partition de *Dimitri* à l'envers. A vrai dire, ça allait tout de même !...

Pour ce que jouait la personne inconnue du Rigi-Kulm, il n'aurait pu dire d'abord si c'était d'Offenbach, d'Hervé ou de Lecocq ; mais que cela lui plaisait !... Il y avait un *air*, une phrase musicale, très nettement dessinée ; une mélodie enfin. C'était compréhensible et sensé ; nul galimatias de notes combinées par un procédé algébrique. Le tout charmant, gai, enlevant.

Bientôt, une voix fraîche et jeune reprit le thème avec un éclat ravissant, et Arthur recon-

nut aux paroles qu'il s'était trompé en pensant à Lecocq, Hervé ou Offenbach ; c'était tout simplement un fragment du *Pré aux Clercs*.

Malgré lui, le jeune homme tourna les yeux vers la fenêtre d'où s'échappaient ces aimables accents. Il semble qu'on entende mieux quand on regarde. A un moment, le morceau achevé, une jeune personne parut.

— C'est singulier, se dit Arthur, je crois avoir vu ce visage quelque part.

Rien de plus souriant et de plus affable que cette physionomie, que la grande lumière du matin éclairait délicieusement. Ce n'était pas une beauté magistrale, non ; mais la fraîcheur de la tendre jeunesse, la grâce inouïe de la jeune fille à son parfait développement, donnaient à tout son être un attrait irrésistible et saisissant.

Les cheveux arrangés un peu au hasard mettaient en relief les tons roses d'un teint d'une exquise pureté. Le regard était candide et heureux, gaiement tendre. Les bras ronds, à fines attaches, se laissaient voir sous les manches d'un peignoir de batiste, en une pose naturelle et élégante. Le corsage avait des ampleurs juvéniles et chastes, à enthousiasmer un statuaire.

Ah ! Dieu ! la gracieuse jeune personne ! Et que la nature fait de belles choses, quand elle s'y met !

— Pour sûr ! se répéta Arthur, j'ai vu ce visage autrefois !...

Peu après, un jeune homme, en costume de

touriste, d'une élégance riche, sortit de l'hôtel et alluma un cigare.

De sa place, Arthur ne pouvait apercevoir ses traits ; mais ce qu'il pouvait voir, et ce qu'il vit, en effet, ce fut une petite scène, en tout temps très plaisante pour ceux qui la jouent.

La jeune femme, se penchant à demi, appela le jeune homme, qui vint joyeusement sous la fenêtre. Un petit débat suivit. Puis le jeune touriste, s'accrochant des pieds et des mains à tout ce qui faisait saillie, se hissa le plus qu'il put, et la jolie voyageuse, se penchant tout à fait, au risque de tomber, au risque plus grand de laisser voir le satin de son épaule rondelette, l'embrassa vivement sur le front. Et le jeune homme sauta à terre, et ils se regardèrent, et ils rirent de leur badinage.

— Encore ! fit le jeune homme.

— Gourmand ! répondit la jolie voyageuse.

Sur quoi, elle ferma la fenêtre, tandis que le jeune touriste, souriant encore, se tournait du côté d'Arthur.

— Anatole !... s'écria celui-ci, en le reconnaissant.

— Fandansec ! fit l'autre, en venant lui prendre les deux mains, qu'il serra vigoureusement.

V

## LE BANAL « TERRE A TERRE »

Après un bon moment d'effusion réciproque, Arthur dit à son ami :

— Ah ça, qui est cette personne avec qui tu te permets des façons de Roméo au petit pied ?

— Tu as vu ce qui s'est passé ?...

— Tout !

— Ah ! fit Anatole, j'en suis confus, vraiment. Tu t'es moqué de moi, hein ?

— Mais non !

— Laisse donc ! Tu as dû trouver cela si bourgeois, si petit monde !...

— Eh ! eh ! pas tant que ça, ma parole !...

— Que veux-tu, mon cher ami, reprit l'autre modestement, on fait ce qu'on peut ! Tu es « de Fandansec » et je suis « Peignard ». Tes ancêtres ont combattu pour délivrer le Saint-Sépulcre, et les miens -- si j'en ai ! — ont platement vendu de la toile, ou du drap, dans quelque

boutique enfumée ; enfin, tout en toi est d'une distinction souveraine, tandis que moi, petit-fils d'artisans, à peine affranchis de 89, je garde mes appétits de manant, taillable à merci. Ah ! va ! cher Arthur, malgré l'amitié dont tu m'honores, je sens bien la différence de nos natures ? Est-ce toi qui jamais t'oublierais à des gamineries pareilles ? Elles te font plutôt pitié ! Et que dois-tu penser de celle qui, dans l'espèce, est ma complice !...

— Rien de sévère, encore une fois. Mais dis-moi donc qui c'est.

— Tu ne l'as pas reconnue ?

— Attends donc !... La nièce de l'amiral ?

— Précisément.

— Aglaé ?

— Eh ! oui : Aglaé ! ma femme, comme tu sais.

— C'est juste ! Je l'oubliaïs.

— Voilà, fit Anatole, voilà ce qui aggrave la platitude de cette scène, à laquelle tu as assisté : ma femme, mon ami, ma femme !... Est-ce assez « rue Saint-Denis ! » assez « terre à terre ! » Et dire que tu as failli l'épouser ! Te vois-tu, toi, Arthur de Fandansec, aux prises avec une personne que ces incorrections amusent ?... Et voilà encore, tiens, ce qui me démontre à moi-même mon infériorité, ma vulgarité irrémédiable ; c'est que ça m'amuse autant qu'elle. Bien pis ! ça me touche, ça m'attache, et finalement, je la trouve adorable, je l'aime de toutes mes forces ; j'en suis fou !

— Elle a bien embelli, dit Arthur, un peu absorbé en lui-même.

— Ah! « embelli! » Tu vas trop loin! Elle s'est faite; voilà tout. L'année dernière, elle était dans l'âge ingrat des jeunes filles, et le mariage a hâté la transformation. Et puis, elle se coiffe mieux; elle a appris à ne plus se fagoter comme une échappée de couvent. Mais « embelli! » Il te va bien de dire un mot pareil, à toi qui as épousé la plus belle femme du monde, la plus superbe, et la plus distinguée. Une reine à tous égards; une impératrice!!!...

— Elle chante très bien, Aglaé, maintenant!...

— Tu l'as entendue, tout à l'heure?

— Avec grand plaisir!

— Tu es trop indulgent! Mon Dieu! elle a fait des progrès, sans doute, et son goût s'est corrigé, à mesure que sa voix, se posant tout à fait, a étendu les ressources de ses moyens. Et puis, les impressions nouvelles du mariage, les émotions des premières heures d'amour, lui ont permis de mettre quelque sentiment dans l'expression de la musique. Mais, tu vois où elle en est : à Hérold, Grétry, Boïeldieu, Rossini, Verdi, première manière : pis que ça : Auber! Tout au plus s'élève-t-elle jusqu'à Gounod, et à certains fragments de Mozart. Mais va donc lui demander du *Tannhauser*, du *Lohengrin?* Jamais! hélas! La pauvre enfant n'a pas l'âme assez vaste pour atteindre à ces sublimités! Tiens — pour te donner sa mesure!

— en ces derniers temps, elle a voulu essayer le *Roi de Lahore*. Mon ami, j'ai fini par la prier d'arrêter. C'était une cuisine à me faire hurler. Et, ce qui la jauge, c'est qu'au lieu de penser qu'elle n'est pas à la hauteur de ce chef-d'œuvre, elle a prétendu que tout cela est confus, bizarre et pauvre ; que l'affectation de s'en tenir aux masses harmoniques dissimule maladroitement une insuffisance d'imagination poétique, une indigence humiliante de pensée, à preuve — c'est elle qui parle, tu entends bien ! — à preuve, ce mesquin motif de valse, qui, durant tout un acte, passe dans tous les tons sans varier jamais ; mais — ose-t-elle dire — non pas par parti pris d'école, mais par manque absolu de souffle.

Eh bien, Arthur, te figures-tu marié à une personne qui risque de pareilles hérésies ? Moi ça ne me gêne pas, parce que je suis un pauvre mince bourgeois de rien du tout, et que toute cette musique-là m'endort. Mais toi !... toi, que journellement la comtesse régale des étonnantes compositions du maëstro cher à Pasdeloup ! toi, qui nages dans les effluves harmoniques des génies allemands, de concertos en marches funèbres, et de marches funèbres en oratorios ! te figures-tu condamné à entendre *le Pré aux Clercs*, *la Favorite*, *Robert-le-Diable*, *les Huguenots*, *le Trouvère*, *Guillaume Tell* et autres *musiquettes* de même farine, quand c'est à peine si la comtesse descend à chanter des morceaux d'*Aïda !* Bon pour moi, cher ami, dit

en terminant Anatole, bon pour un personnage de petite origine, marié par raison, par *convenance,* à une jeune personne de son infime capacité !...

Singulière impression ! Arthur, à l'écouter, ressentait comme de l'agacement.

Tout ce que disait Anatole était pourtant frappé au coin de la vérité. Oui, Anatole était d'extraction bourgeoise, tandis que lui, Arthur, descendait d'une illustre filiation ; oui, la comtesse avait une beauté sculpturale, tandis qu'Aglaé n'était guère qu'à « croquer ». Oui, encore, Inès s'escrimait, sans embarras, dans les obscurités les plus profondes de la musique germanique, quand Aglaé ne pouvait dépasser les élégances claires de l'école française. Mais tous les côtés grandioses de la comtesse, il les savait par cœur, et il en usait sans les savourer autrement, tandis que les charmes bourgeois de la nièce du vice-amiral lui semblaient fruits nouveaux.

Assurément, la comparaison, entre les deux femmes, à laquelle Anatole s'était appliqué avait de quoi flatter Arthur, et pourtant il se disait que l'on juge vraiment un peu trop vite, un peu trop sur l'apparence, les choses et les gens. Les félicitations dont l'autre l'accablait lui infligeaient une sensation analogue à celle qu'on éprouve à mordre à même un citron vert. Et, malgré tout, il comparait, lui aussi, mais intérieurement.

A lui-même, il pouvait bien se l'avouer, peut-

être ! Eh bien ! le *Lohengrin*, le *Tannhauser* et le *Roi de Lahore* l'horripilaient, tout simplement. Les élévations d'âme d'Inès ne lui tapaient pas moins sur le système nerveux. Quant à sa beauté olympienne, il en avait par-dessus les oreilles, d'autant qu'il en connaissait maintenant le fort et le faible. Et le faible y avait une large part — entre nous ! — L'art n'y était pas d'un secours superflu. Aussi, ce qu'il y avait, sur la table de toilette de la dame, de pots, de pâtes, de cosmétiques, de teintures, de postiches, de baleines, etc., etc., confondait l'imagination. Une officine, un laboratoire d'alchimiste, des inventions renversantes !

Tandis que chez cette Aglaé, tout paraissait « à la bonne franquette », splendide en soi, et rien que par la grâce des dix-huit ans qu'elle comptait à peine ; le tout agrémenté probablement, d'un parfum d'innocence à dérouter l'ange Gabriel qui, s'il faut s'en rapporter aux textes, n'était point cependant d'encolure à se laisser surprendre aisément aux subtilités du démon.

Mais Arthur n'était point l'ange Gabriel, et il n'eût mis aucune susceptibilité d'amour-propre à succomber à la tentation.

Et dire qu'il n'avait dépendu que de son vouloir d'être le mari d'Aglaé, de bénéficier des transformations morales et physiques dont Anatole lui expliquait fort bien la fatalité naturelle, l'évolution logique !

Où diable avait-il eu l'esprit de n'y point songer en ce temps-là ? Oh ! déplorable influence

de l'idée fixe, quand elle se loge dans la tète d'un homme à parti pris ! Il n'y avait vu que du feu, c'est certain. Il s'en était tenu, quant à l'une et à l'autre de ces deux femmes, à la superficie, à l'extérieur.

Et pourtant — cela encore il pouvait bien se l'avouer, — la prédilection de la comtesse pour la « grande musique » ne lui avait procuré, même à cette époque, c'est-à-dire alors que, ébloui, toutes ses facultés tendaient à la subtiliser au comte, procuré, dis-je, qu'un tout petit plaisir.

Il avait applaudi par urbanité, sans plus ; mais que de fois il avait dû se lever et faire quelques tours dans le boudoir, pour ne pas s'endormir à poings fermés !...

Et le sempiternel *grabuge!* Penser qu'alors il se faisait un malin plaisir de relever le comte, au beau milieu de la partie, que celui-ci avait commencée avec sa femme ! Il est vrai qu'il y trouvait prétexte à pousser le pied de la comtesse sous la table.

Au fait, est-ce qu'Aglaé pratiquait le *grabuge ?*

Il le demanda à Anatole.

— Non! répondit celui-ci. Tu l'as vu : nous avons d'autres distractions.

Et, le pauvre Fandansec, sans poursuivre l'enquête, se contemplait piteusement, finissant par craindre d'avoir fait une sottise colossale, d'avoir lâché « la proie pour l'ombre !... »

Une cloche annonça l'heure du déjeuner.

— Nous allons nous revoir, dit Arthur.

— Excuse-moi, répondit son ami. Mais Aglaé n'aime pas la table d'hôte. Nous nous faisons servir chez nous. Le déjeuner particulièrement en est de beaucoup plus agréable, en cela que nous le prenons en déshabillé du matin. C'est plus cher, sans doute ; mais il y a plus de laisser aller, on grignote le dessert, les coudes sur la table, en disant des folies, en se faisant de petites farces, qui paraîtraient de piètre goût en dehors d'une intimité étroite. D'ailleurs, le prix des choses — tu le sais ! — n'est pas pour nous arrêter. En surplus de l'avoir d'Aglaé, le vice-amiral s'est montré libéral, et nous avons ordre de jeter l'or par les fenêtres. Il le veut ; ça lui fait plaisir !... Un drôle d'homme, vraiment !

Ce fut comme un coup de massue pour Arthur. L'achat de la propriété de Genève l'avait réduit à compter désormais, presque à lésiner sur les pourboires aux serviteurs !

Comme Anatole lui tendait la main, pour retourner à sa femme :

— Ah çà, lui dit Arthur, puisque le hasard nous rassemble, nous allons nous fréquenter, je suppose ? Ce sera amusant de faire un grand tour ensemble dans ce beau pays. Dis-moi l'heure à laquelle tu viendras présenter ta femme à madame de Fandansec. Elle la connaît un peu, je crois, et sera, j'en réponds, charmée de la voir.

Anatole parut légèrement embarrassé d'abord.

Puis, voyant la surprise et une nuance de susceptibilité se peindre sur le visage de son ami, il sourit bonnement, et lui tendant de nouveau la main, par un mouvement bien amical :

— Mon cher Arthur, lui dit-il, tu as *trop de monde* pour ne pas comprendre à demi-mot, et je pourrais m'en tenir à des prétextes bienséants. Mais ce ne serait pas la peine d'être de vieux amis comme nous, si l'on ne se parlait à cœur ouvert. Eh bien, mon bon Arthur, tu saisis la difficulté, j'en suis sûr!...

— La difficulté? fit celui-ci, agité par un pressentiment pénible. Quelle difficulté vois-tu?...

— Dame!... la difficulté d'établir des relations entre nos ménages.

— Et où donc cette difficulté?...

— Voyons, Arthur; voyons, mon bon Arthur!... Parlons-nous, ne parlons-nous pas à cœur ouvert?

— Ouvert à deux battants!

— Tu ne te formaliseras pas?

— Je ne me formaliserai pas! Mais, au fait: il y a donc de quoi me formaliser?...

— Toi, non! Parce que toi, tu as *du monde* et des idées larges. Mais un autre, un petit esprit pourrait peut-être...

— Oh! pour l'amour du ciel! s'écria Arthur, parle, je t'en supplie! Quoi! Est-ce que nous ne sommes pas d'assez bonne maison pour que ce soit ta femme qu'on présente à la mienne? Veux-tu un terrain neutre? Explique-toi!...

— Un terrain neutre! Eh! non pas! En dehors de la supériorité de sa condition, l'âge de ta femme suffirait à ce qu'Aglaé lui fût présentée... si des relations étaient possibles entre elles.

— Elles ne le sont donc pas?

— Mon cher ami, mon bon Arthur, tu oublies qu'Aglaé et moi nous sommes, tout simplement, de bons bourgeois...

— Eh bien?...

— Eh bien, tu n'es pas sans savoir combien la bourgeoisie est ridiculement rigide au sujet de *certaines situations*. Ah! si nous appartenions aux hautes classes, aux aristocraties anciennes ou nouvelles, parbleu! ça ne ferait pas un pli. Il y a, là, une morale à part, comme il convient aux grands de la terre, respectueux de la tradition des cours. Mais, dans le petit monde, mon cher, — je ne te l'apprends pas! et tu sais combien je le déplore tout le premier! — ces situations sont bêtement tenues pour équivoques.

— Ah! çà?...

— Laisse-moi achever, Arthur ; mon excellent Arthur; on est ami ou on ne l'est pas, que diable! Donc, je le déplore; mais une jeune bourgeoise comme Aglaé, une « Madame Peignard! » tout vulgairement, ne pourrait avoir dans son salon, à sa table, à sa maison de campagne, — un superbe château, entre parenthèses; tu verras cela!— ne pourrait fréquenter, en un mot, une personne qui s'est fait bravement enlever!...

Ah! certes! ajouta-t-il, sans s'arrêter à la consternation de son ami, je sens plus que personne à quel point ces préjugés sont étranges et injustes. Mais que veux-tu que j'y fasse? Je ne puis, à moi tout seul, réformer l'étroitesse d'esprit du monde auquel j'appartiens. On ferait peut-être mauvaise mine à ta femme, et j'en serais outré. A la rigueur, mon Dieu! si l'on était sûr qu'il ne survînt personne, j'amènerais peut-être Aglaé, petit à petit, par exemple à la longue! — elle est très bonne pour moi, — à vous donner à déjeuner un jour, entre nous, portes closes; mais il me faudrait le temps de la préparer, de poser des jalons, de...

— Ah çà, mais, moi, je rêve; j'arrive donc du Congo! s'écria vivement Arthur. Je tombe des nues, c'est certain. Ah çà, où donc les gens les plus collet monté du monde verraient-ils rien d'équivoque, comme tu dis, ou seulement d'irrégulier, dans la situation de madame de Fandansec? Ah! çà, est-ce qu'elle n'est pas ma femme? Est-ce qu'elle n'est pas mariée? Est-ce que. .?

Il s'arrêta, interdit du rire large et franc auquel Anatole avait cédé.

— Oui! faisait celui-ci. Le divorce?... ton mariage?... Ah! c'est original! Çà, c'est drôle! et il n'y avait que toi pour mener une telle aventure! « Madame Caverlet, » oui, oui! je sais!... Ça, c'est vraiment amusant, ma parole d'honneur!

— « Amusant? » reprit Arthur. Mais non,

mais pas du tout, au contraire; il n'y a rien de moins bouffon, par malheur! Je suis marié, mon cher, archi-marié!... Je vais te chercher mes papiers...

Il y allait, mais Anatole l'arrêta en riant toujours.

— Inutile! je ne doute pas. Mais, Arthur... mon bon ami Arthur, à qui feras-tu admettre, — dans notre bourgeoisie française, du moins! — que madame Inès ait une position régulière avec toi, quand le comte d'Aldaïa n'est pas mort? Ce n'est pas sérieux. Elle est légalement divorcée, je l'admets. Tu l'as épousée légalement, ensuite, c'est entendu. C'est valable, j'y souscris. Mais où ça?... Ici, en Suisse, et non autre part. Où est le prêtre qui a consenti à bénir votre union? Où est la société qui admettra la divorcée du comte d'Aldaïa, sur le pied d'Aglaé, par exemple? Va-t'en avec Inès, en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Suède, aux États-Unis, partout où le divorce est inscrit dans la loi, et essaie de la produire dans le monde. Ici même, dans cette Suisse protestante, où ton mariage a été célébré, essaie! Tu verras de quelles fins de non-recevoir on te paiera. C'est que ce n'est pas tout qu'un texte de loi; il y a les mœurs, avec lesquelles il faut compter, tôt ou tard, et, si « madame de Fandansec » qu'elle soit devenue, elle n'en reste pas moins, je le répète, « une divorcée »; c'est-à-dire une personnalité en dehors de la majorité, un être singulier, une

femme bizarre, et, pour tout dire, encore une fois, « équivoque » !

A plus forte raison, chez nous, en France, ajouta Peignard, dans cette société de bourgeoisie française, où le divorce n'est point admis, où celles qui en réclament le bénéfice paraissent des « *émancipées,* » dont la compagnie est mauvaise en cela qu'elles constituent un exemple fâcheux. Certes! ce n'est pas à un homme dont les aïeux ont eu la gloire de crever de la gale en Palestine, après avoir valeureusement rançonné, violé, volé et massacré les populations qui se trouvaient sur leur passage, — pour la plus grande glorification du Très-Haut, bien entendu ! — qu'il convient de citer là-dessus l'opinion d'un révolutionnaire — nécessairement de sac et de corde ! — tranchons le mot : d'un « buveur de sang » tel que P.-J. Proudhon. Néanmoins, cette opinion, pour nous autres, *gens du commun,* n'est pas sans portée, et nous pensons avec lui, qu'en dehors de l'indissolubilité du mariage, il n'y a guère que voltige érotique, la plus déplorable des dépravations. Avec lui encore — tant le virus de la rébellion nous infecte ! — nous croyons que « le devoir doit tout dominer » et que les dames qui revendiquent « l'amour libre » sont bonnes à fouetter en place publique, pour les guérir du prurit intellectuel inconvenant qui les déshonore et les avilit au suprême degré.

Idéal bourgeois, c'est certain ! continua le jeune homme, entraîné par la conviction ; idéal

vulgaire; je t'en demande bien pardon ! Toutefois idéal sucé avec le lait de nos mères !

Elles non plus, peut-être ! n'étaient pas satisfaites du mari dont le hasard les avait pourvues ; pourtant elles n'en ont pas moins surmonté la déplaisance, par souci d'elles-mêmes et de l'institution ; comptant, pour toute récompense, sur le respect attendri de leurs fils et l'estime de leurs contemporains.

Cet idéal leur coûte assez cher, pour que nous en tenions compte, je crois.

Au surplus, mon bon et excellent Arthur, il y a encore beaucoup à dire là-dessus, quoique de bons esprits en aient empli des volumes, et que d'autres, au risque de les répéter, en fassent journellement le sujet de chroniques intéressantes. Mais comme ce n'est point mon métier d'éclairer mes concitoyens sur les hautes questions de sociologie, tu souffriras que j'en reste là, et, en attendant des lumières nouvelles, que je m'en tienne aux partis pris de ma classe (humble et aveugle assurément! ), en continuant d'honorer la matrone antique ; ce qui m'empêche d'ouvrir mon foyer à des personnes qui, toutes supérieures qu'elles soient d'ailleurs, infligeraient à ma femme — disons platement : mon « épouse ! » — des contacts faits pour la diminuer dans l'opinion de mes pairs.

A en dire si long, l'heure avait marché. De sa fenêtre, Aglaé en avertit son mari par un appel discret.

— Tout refroidit, mon cher ami, fit-elle.

Il lui envoya un baiser, et tendant la main à Arthur :

— Que ma franchise, lui dit-il, te donne la mesure de mon dévouement et de mon affection. Adieu !....

Sans attendre la réponse, il partit, ou plutôt il s'envola, car il semblait avoir des ailes, pour courir au bonheur légitime et sacro-saint qui l'attendait.

Longtemps Arthur resta comme écrasé sous le coup, se débattant en désespéré contre les *prétextes* qu'Anatole lui avait jetés dans les jambes Il refusait de s'y rendre, s'irritant contre une voix intérieure qui lui répétait, comme un refrain :

— « Il a raison !.... mille fois raison !.. »

C'est que, reconnaître la justesse des observations d'Anatole équivalait à s'avouer, à lui-même, qu'il avait fait œuvre niaise, qu'il s'était laissé duper comme un collégien ; qu'il était le « dindon de la farce »; un bonhomme piteux, et pas du tout intéressant. Aveu dur à se faire !

Comme tant d'autres, en telle passe, il préféra se mettre en colère, et s'en prendre à tout ce qui constituait son « non moi » : l'humanité tout entière, et la comtesse en premier lieu.

La belle mine qu'il lui fit en rentrant ! Tout d'elle et en elle fut sujet à querelle d'Allemand. S'était-elle assez *maquillée*, aujourd'hui, bon Dieu de bois ! Et quelle toilette tapageuse ! Elle avait donc juré de se faire prendre pour une

« cocotte ? » Passe autrefois, quand elle n'était que comtesse d'Aldaïa ! Mais elle s'appelait maintenant: « Madame de Fandansec! » et elle lui ferait « le plaisir » de s'habiller de telle sorte, que son mari n'eût pas l'air de... ce qu'il n'était pas, — s'il vous plaît !....

Dans l'après-midi, les deux ménages se rencontrèrent face à face. Les hommes échangèrent un coup de chapeau en cérémonie.

— Ne me trompé-je pas ? demanda Inès. N'est-ce pas votre bon ami Anatole ?

— Effectivement ! répondit Arthur avec sécheresse.

— Et cette personne qu'il a au bras ? Je la reconnais : la nièce du vice-amiral, Aglaé ?

— Effectivement ! répéta le jeune homme en crispant les poings.

— Eh ! oui, cette jeune fille que vous me menaciez d'épouser, méchant ! ajouta l'ex-comtesse, en lui serrant le bras par un mouvement de femme jalouse.

Ah ! les manifestations amoureuses de la femme qu'on n'aime plus !.... qui dira au juste ce qu'elles ont d'agaçant ? Arthur en avait la gorge serrée. Il eût éprouvé du soulagement à crier, à lancer une bordée d'aigreurs à celle dont le bras lui pesait si lourdement à ce moment.

Du coin de l'œil, il observait la femme de son ami, et l'envie — la pâle envie ! — lui rongeait les entrailles. Comme elle avait changé, cette Aglaé ! Ah ! les ineffables ondulations de sa dé-

marche ! Et avec quelle cohésion affectueuse, elle emboîtait le pas de son mari, collée de l'épaule à son épaule, indentifiée, confondue de sa personne en sa personne à lui, ne faisant qu'un ! Et cette simplicité de mise, et ce visage avenant si frais, si velouté, qui certainement n'avait jamais fait connaissance avec la poudre de riz ; ces lignes, *nature*, absolument *nature*, en leur opulence discrète ; cette jeunesse, en un mot, cette admirable et enthousiasmante jeunesse ! qui se dégageait de l'ensemble, avec splendeur et inconscience !....

Quelque effort que fît Arthur, pour s'en distraire, il lui revenait, en mémoire, des détails qui le faisaient frémir, sous l'influence de sentiments divers : la fin de la scène du matin, à la fenêtre, notamment.

— « Gourmand ! » avait dit Aglaé.

Il l'entendait encore, et frissonnait au souvenir de l'inflexion si gaminement tendre de cette voix.

Puis, il se souvenait ensuite des phrases prononcées par Anatole, au sujet de la comtesse.

— « .... En dehors de la supériorité de sa condition, avait dit celui-ci, l'âge de ta femme suffirait à.... etc. »

*L'âge !....* Eh bien, oui ; l'âge, quoi ?

La comtesse avouait trente ans. Vous savez ce que ça veut dire. Et quand même elle les eût eus seulement, c'était encore trois de plus que n'en comptait Arthur.

Il le savait, sans doute. Autrefois, avant la lé-

gitimation de leurs liens, il s'était dit, à cet égard :

— « Qu'est-ce que ça fait?...

Et voilà qu'à présent, son sentiment n'était plus exactement le même à ce propos. A présent que l'officier de l'état civil avait cimenté leurs nœuds, semblant dire :

— « Elle est à vous, mon cher monsieur, et non à un autre; bien et dûment à vous tout seul, pour en répondre comme de droit ; » à présent, dis-je, il lui paraissait que la différence d'âge faisait quelque chose.

« Quelque chose ! » Mais quoi donc ? — Est-ce qu'on sait!... Affaire d'impression. On ne saurait s'expliquer catégoriquement, définir ce que « ça peut faire, » et pourtant, il n'y a pas à dire : « mon bel ami, » *ça fait*, et plus qu'on ne croit.

Bien d'autres, avant le narrateur de ce conte, l'ont dit judicieusement : — « Le cœur humain, partout identique à lui-même, dans tous les temps et dans tous les pays, n'en reste pas moins un problème insoluble. » D'où suit que les observations ont beau s'accumuler — je l'entends au sens physiologique — il est et restera la bouteille à l'encre pour le moraliste et le philosophe. Aussi croit-on prudent de renoncer, ici, à donner les raisons du phénomène qui se produisait dans le for intérieur d'Arthur.

Modestement, on se réduira à constater que cette femme, cette incomparable Inès, pour laquelle il eût mis, jadis, le feu aux quatre coins

de la terre — qui d'ailleurs est ronde et n'a pas de coins — lui devenait peu à peu un objet, non moins incomparable, d'horripilation. Il la portait sur les épaules ; elle lui faisait mal aux nerfs. Pourquoi ? Comment ? Par suite de quelle inconséquence ?

Il suffira, faute de mieux, de constater le fait. Il était, hélas ! indéniable. Quoi qu'elle fît, quoi qu'elle dît, elle n'arrivait qu'à crisper son mari. Tout prétexte lui était légitime pour mettre de la distance entre eux. Mais l'isolement ne procurait aucun bien-être au pauvre diable. Si loin qu'il fût d'Inès, son souvenir le suivait, l'absorbait.

Parfois, assis sur le roc de quelque site solitaire, indifférent au paysage, aux beautés alpestres qu'il ne voyait même pas, il se disait :

— « C'est vraiment une chose étonnante, presque scandaleuse, et qui paraît n'être faite que pour moi, qu'on puisse ravir une femme à son légitime possesseur, sans que celui-ci intervienne. J'ai lu bien des romans sur la matière, car, en ce temps, les romanciers n'ont guère d'autres sujets en tête ; j'ai vu un tas de pièces, où l'auteur s'escrimait sur cette thèse, — les planches s'étant transformées en une chaire, et la comédie en prêche ; — bien plus, j'ai suivi cent procès de cette *espèce* dans la *Gazette des Tribunaux*, et toujours, toujours ! dans la fiction comme dans la réalité, il arrive un moment où le mari intervient, apparait tout au moins, pour disputer l'objet en litige. Tantôt c'est un duel

8.

qui s'en suit, tantôt une condamnation; mais toujours quelque chose se dresse entre les amoureux et les sépare à jamais, ne fût-ce qu'au nom du décorum.

» Et moi, — voilà ma *veine!* — j'en suis à entendre parler de ce comte d'Aldaïa, de ce prétendu Croquemitaine, qui devait tout avaler. Ah ça ! mais, où est-il; à quoi songe-t-il donc ? Comment ne nous a-t-il pas encore découverts? Faudra-t-il que j'en vienne à lui faire connaître notre retraite par une annonce dans les journaux ? C'est inimaginable ! »

Ces réflexions aiguisaient d'autant son désir d'atteindre l'époque du retour à Paris.

— « Je parie, se disait-il, qu'il s'épuise à nous y chercher. Ah ! que j'y revienne enfin ! Et s'il ne me trouve pas, ce sera mauvaise volonté de sa part; car personne au monde ne se dissimulera moins que moi !... »

On pense bien que ce que lui avait dit Anatole l'avait très fort mortifié, dans le premier moment. Mais, à tête reposée, il avait été amené à s'y rendre — sans cesser d'en être vexé, cependant ! — Bien plus, un âcre dépit s'était glissé dans son âme.

A contempler Aglaé, quand il la rencontrait au bras de son mari, il ne pouvait s'empêcher de se dire :

— « Si j'avais voulu, pourtant! Cette jolie petite femme serait mienne; c'est moi qu'elle câlinerait; c'est à moi qu'elle dirait : « Gourmand ! » C'est à mon profit qu'elle chanterait ce

qu'elle sait d'Hérold, de Rossini, d'Halévy, d'Auber... Et voilà ce que j'ai perdu ! Ah ! le niais ! le triple niais que je suis !... »

Lamentations stériles ; mais amères. D'autre part, l'heure approchait où les habitudes d'existence de la comtesse, épuisant les revenus qui lui suffisaient à lui seul, autrefois, il allait falloir entamer le capital, ne fût-ce que pour s'installer à Paris.

Enfin! — jour béni! — la mi-septembre arriva. Le 16, à quatre heures du matin, Arthur et la comtesse entraient en gare au chemin de fer de Lyon.

Grâce à des dépêches envoyées en profusion de Genève, et à des ordres donnés par lettres, l'ancien valet de chambre d'Arthur ouvrit la portière du coupé dans lequel ils avaient voyagé, prit les menus paquets et les conduisit à une voiture de grande remise.

Le jeune homme poussa un soupir triomphant. C'est bon de rentrer à Paris, si peu d'ailleurs qu'on se soit fait parisien. Ces rues, ces maisons, ces trottoirs, ces omnibus, jusqu'aux sergents de ville, c'est joli, c'est réconfortant à voir. On se sent chez soi, et les nerfs se détendent. — « Ouf !... j'y suis ! » se dit-on.

Durant le dernier mois de séjour en Suisse, Arthur avait esquivé le *grabuge*, sous le prétexte de donner le dessin des meubles dont il voulait qu'on garnît son appartement ? Que dis-je : appartement? Son hôtel, s'il vous plaît. C'était bel et bien un hôtel ; un petit hôtel, par

exemple ; chaussée de la Muette, à Passy, dans une espèce de cité, tellement ombragée que les champignons poussaient au pied des arbres.

Il l'avait loué sur photographie ; c'était petit ; mais c'était intime ; un nid !

Quand Inès descendit de voiture et entra là-dedans, elle parut se rembrunir. Dame ! il y avait loin de la spacieuse et superbe villa de la rue Balzac. Et les écuries ? Où donc les écuries ? Pas d'écuries ! Et la salle de bains ? En sous-sol, la salle de bains !... Quoi ! une baignoire en cuivre étamé ? A la villa, la baignoire était de marbre blanc ! Ah ! mon Dieu ! quelle cuisine !.., Eh bien, et l'office ?... Il n'y a même pas d'office !

Et puis, un salon tout sec ; sans boudoir attenant : sans fumoir, sans salle de billard. Un nid, Madame !...

— Un perchoir ! répondit-elle.

Du moins le tout était artistiquement arrangé. Les tapissiers avaient intelligemment compris les dessins d'Arthur. Pas un meuble qui ne fût pastiché d'un style ancien.

— Oui ; mais, fit l'ex-comtesse, du papier aux murs !...

— A trente francs le rouleau chère comtesse !

— C'étaient des tentures, là-bas !

— Possible ! riposta le jeune homme, froissé dans son amour-propre. Mais on en devait la facture aux fournisseurs.

Inès le regarda avec un étonnement nuancé de pitié.

— Qu'est-ce que ça fait ! dit-elle, d'un ton qui coupa la réplique à son mari.

Le fait est que l'important n'était pas là, pour elle. L'acquit des factures ?... Un détail !

En somme, l'impression fut fâcheuse, et les regrets généraux d'Arthur s'en aggravèrent.

Néanmoins, durant les premiers jours, on n'eut pas le temps de se heurter. On était avide de se replonger dans le courant de la vie parisienne, de « la grande vie », avec laquelle on avait un terrible arriéré à régler. Tout au plus déjeunait-on à la maison, et, chaque soir, au théâtre, depuis l'Opéra jusqu'aux Bouffes. C'étaient des satisfactions inouïes, quand, après un dîner au Helder ou chez Durand, on s'en allait revoir Judic, ou Théo et Daubray. Seulement, Inès ne pouvait se faire à l'obligation de rentrer en fiacre. Elle avait *ses chevaux*, là-bas ! Elle se sentait profondément humiliée déjà d'avoir à faire *son tour du lac* dans un coupé au mois, — comme une *espèce !...*

Un soir — après avoir dîné en tête-à-tête à la maison, non sans s'être lancé quelques pointes aigres-douces — Arthur, appréhendant la réapparition du *grabuge*, prétexta une lourdeur de tête et sortit seul.

— Où allez-vous ? demanda Inès.

— Prendre l'air.

Cela dit tout et n'engage guère. De la part d'Arthur, ce n'était pas diplomatie de mari, qui se propose de tirer sur la longe. Il n'avait aucun

projet arrêté. Il désirait se sentir libre, se *reprendre* et se bien posséder un moment.

Il y a de ces besoins-là dans la vie de ménage, et, pour certains hommes, ils sont assez fréquents. C'est comme un congé qu'on se donne, des vacances. Il semble que du premier pas fait dans la rue, un poids énorme soit enlevé. La démarche devient plus vive, on aspire l'air plus largement, l'œil regarde avec plus d'intérêt. J'en sais même qui, cédant à une incitation inexplicable, plantent leur chapeau un tout petit peu sur l'oreille, et se dandinent un tantinet.

C'est ce que fit Arthur. Puis, après s'être bien dandiné, il se souvint que c'était le jour « comme il faut » du Cirque. Une victoria passait, il s'y jeta et s'y fit conduire, avec l'arrière-espérance d'y rencontrer des connaissances. Il y avait si longtemps que le tête-à-tête durait, entre sa femme et lui ! D'ailleurs, dans l'intérêt même d'Inès, il lui parut bon de renouer, et, à l'occasion, mais prudemment, de se créer des relations.

Dès son entrée dans la salle, il reconnut une demi-douzaine de dames, qui le saluèrent d'un sourire aimable et à l'entr'acte, dans les écuries, elles lui demandèrent ce qu'il était devenu.

Un peu surpris qu'elles n'en eussent rien su, il les renseigna très sommairement. Ce n'était pas sur ces personnes qu'il pouvait compter pour entamer des fréquentations régulières; car

c'était surtout la régularité qui leur faisait défaut.

Et quand le spectacle fut terminé, se retrouvant seul, sous les grands arbres de l'avenue Gabriel, il songea à l'étrangeté de la situation qu'il s'était faite. D'une part, les réguliers faisaient difficulté d'accueillir sa femme, et les irréguliers ne pouvaient convenir.

Sur le premier moment, là-bas, au Rigi-Kulm, il n'avait pas entrevu de graves conséquences à ce que lui avait dit Anatole, pour décliner l'honneur de présenter Aglaé à l'ex-comtesse d'Aldaïa. Il en avait pensé :

— « C'est un sot; un garçon à idées étroites. »

Mais depuis son retour, en réponse aux cartes qu'il avait envoyées à des gens *sérieux*, chez qui il avait ses grandes entrées autrefois, il avait reçu des invitations qui n'étaient pas sans l'avoir fait réfléchir.

Les cartes envoyées par lui portaient :

« Monsieur et madame A. de Fandansec. »

Et l'on avait rendu la politesse à « Monsieur Arthur de Fandansec » tout seul.

— « Diable !... » s'était-il dit, à la fin.

Il y repensa, en arpentant mélancoliquement l'avenue, et il compara le présent au passé.

Il était si heureux en son célibat ! Fêté, recherché dans tous les mondes, il n'avait, alors, que l'embarras du choix, pour occuper son temps. Ses vingt mille livres de rentes suffisaient amplement à tous ses luxes, à ses fantaisies, à

ses folies mêmes ! Il en avait fait comme les autres, ne fût-ce qu'au jeu ; une fois, par exemple, au cercle, il se souvenait de...

Au fait ! son cercle ?... En était-il encore ?

Eh ! oui ! En partant, il avait écrit au président pour donner sa démission. Mais, selon l'usage, le président lui avait répondu qu'on refusait de le rayer de la liste, et qu'on le maintenait, comme par congé illimité, dans la catégorie des membres honoraires, jusqu'à ce qu'il lui plût de revenir.

Sauter dans une autre victoria fut pour lui l'affaire d'un élan.

— Quatre, place de l'Opéra, dit-il au cocher, de ce ton de viveur qui le distinguait jadis.

Les roues ne roulaient pas assez vite, au gré de son impatience. Il éprouvait une sorte de joie nerveuse qui le transfigurait. Le cercle ! Ah ! son cercle ! il se sentait sauvé. Quelle satisfaction de se retrouver parmi « tous ces messieurs », tous ces « chers collègues », des amis, en somme, dont il ne savait pas bien le nom, il est vrai; mais avec qui il était, tout de même, très lié. Comment donc ! N'avait-on pas fait mille farces ensemble, improvisé des soupers, frêté des breacks bourrés de champagne, pour aller aux courses ! N'avait-on pas joué des louis les uns contre les autres, se les passant et se les repassant, jusqu'à ce que l'impôt de la *cagnotte* eût finalement tout dévoré. Ah ! « ces messieurs !... » il allait les voir tous réunis. Onze heures et demie, c'est le bon moment !

L'un revient de l'Opéra ou des Italiens; l'autre a mené des femmes dans quelque *bouiboui* du boulevard; celui-ci s'échappe d'un dîner de famille; celui-là descend du train par lequel il s'est sauvé de Trouville, de Dieppe, ou du Tréport. On prend le thé, on raconte les histoires du haut et du bas monde, pendant que les forcenés, en attendant l'heure du baccarat, mettent deux ou trois cents louis en *chouette* à l'écarté. C'est charmant!

Et qu'allaient-ils dire, ces messieurs, en le voyant rentrer? Quels hurrahs!...

— Mais allez donc, cocher! il y aura un fort pourboire!

Ce lui fut une impression ineffable que le passage sous cette haute porte cochère, devant laquelle, tant de fois avant son aventure, il s'était fait applaudir de ses camarades accoudés aux fenêtres, pour la façon dont il descendait de son double-poney, que le groom du cercle reconduisait en main.

Le portier, M. Jean, bon gros père, avenant et serviable, qui avait perdu l'habitude de le voir, fit mine de l'arrêter:

— Qui demande monsieur?

Mais aussitôt, retrouvant la mémoire:

— Monsieur de Fandansec!... ah! pardon; mille fois pardon. C'est monsieur de Fandansec! Monsieur de Fandansec m'excusera: Il y a si longtemps qu'on n'a vu monsieur! Et puis monsieur a un peu changé; oui, maigri... pâli... un peu pâli. Pardon, monsieur de Fandansec!

Et, empressé selon son habitude, il ne permit pas qu'Arthur se donnât la peine de faire jouer la mécanique de l'ascenseur. Lui-même, il le hissa là-haut. Puis revenant à sa femme :

— C'est Fandansec, dit-il. Bigre ! qu'il y a du déchet ! Il a vieilli de dix ans, le malheureux !...

A l'antichambre du cercle Arthur dut décliner son nom et sa qualité : les valets de pied avaient été changés. Mais une fois reconnu, il vit le gérant accourir.

— En l'absence de monsieur, dit celui-ci, on a apporté un paquet et plusieurs lettres. Comme on ignorait la résidence de monsieur, le tout a été serré dans le tiroir où monsieur a ses habits de soirée.

S'il n'y eût eu que des lettres, Arthur eût reculé le moment d'en prendre connaissance. Mais ce « paquet » l'intrigua. Quel paquet ? Qui donc lui avait envoyé un paquet ? Un paquet de quoi ?

— Merci, dit-il. Donnez-moi la clef du tiroir.

Sur le moment même, avant d'aller saluer ses collègues, il se rendit au vestiaire.

C'était un cabinet de toilette assez exigu et étriqué. Deux cuvettes creusées en plein marbre, avec robinet d'eau froide et robinet d'eau chaude, en cuivre argenté. Sur la tablette : savon, peignes, brosses, limes à ongles et fioles d'odeur à boule de caoutchouc, propre à pulvériser les parfums sur la barbe et la chevelure, où ils retombent en rosée.

Tout autour de la pièce, de hauts bahuts de bois blanc, peints en vieux chêne, dont les battants dissimulent des tiroirs numérotés.

Arthur avait le 17. D'un mouvement fébrile, il ouvrit. Trois chemises à plastron-cuirasse, que le temps avait fanées, reposaient contre un habit noir, à revers de satin — une simplicité du meilleur goût, comme on voit ! — un pantalon à liseré de soie et un gilet si échancré en cœur, avec transparent de piqué blanc, qu'à l'égard de la doublure du dos, le drap semblait un large ourlet.

Que de riants souvenirs dans les plis de cette défroque élégante ! Et cette douzaine de mouchoirs à coins brodés ! Et ces bottines en satin de laine, claquées au pouce, de cuir verni étincelant ! Et cette boîte en bois de Spa, où deux paires de gants-paille baignaient dans une poudre d'iris, préparée par Guerlain lui-même !...

Le bon temps que cela rappelait ! . . .

Pourtant, il ne s'y attarda pas. Il saisit vivement les lettres et, avant de les ouvrir, il s'efforça d'en reconnaître l'écriture C'est une manie absurde; mais puisque presque tous nous en faisons autant, il n'y a pas à l'en blâmer. Rien d'important, du reste, dans ces lettres : des invitations à dîner manuscrites et pressantes de ceux-là mêmes qui, maintenant, acceptaient, de lui seul, la politesse qu'il leur avait faite au nom de sa femme et de lui.

Il les froissa avec dédain.

Restait le paquet. Que pouvait-il bien y avoir

sous ces enveloppes de papier cachetées avec soin ?... La première déchirée, il s'en trouva une autre; puis encore; puis du papier de soie. C'était donc quelque chose de précieux ; de délicat, à tout le moins? La curiosité l'emporta. D'un mouvement brusque, il arracha le tout, et découvrit une petite gaîne en cuir de Russie, avec ornementations au fer chaud; une espèce d'écrin. Un ressort d'argent se présentait en saillie ; il le fit jouer et aperçut une photographie coloriée : le portrait d'Inès, sous verre, dans un cadre de velours bleu, surmonté d'une couronne de comte.

Dans un des coins on apercevait deux lignes d'une écriture qui lui sauta aux yeux. Il y avait :

« A ce Gustave, qui connaît si bien

» Son

» INÈS ».

« Gustave ? » —Pourquoi Gustave ? Et encore pourquoi lui envoyer ce portrait à lui, Fandansac, qui s'appelait Arthur ?

Ah ! Une vengeance du comte peut-être !... Vengeance bien plate, et méprisable... Mais non ! mille fois non !!! Le comte s'appelait Antonio. De Gustave à Antonio, il ne pouvait y avoir aucun rapport. Ah ça ! est-ce que ? . . .

On voit, tout de suite, quel vaste champ de suppositions s'ouvrait à sa perpicacité ! Un logogriphe, dont le mot présageait de poignantes amertumes !

Eh bien, le croira-t-on? Après un premier moment de stupeur encolérée, je ne sais quel vague espoir rasséréna ses esprits. Il lui sembla qu'il y avait là une arme, ou, moins tragiquement, une échappatoire, une porte de sortie.

On veut bien avoir enlevé une dame qui, nécessairement, — puisque dame! — a été liée; — mais légitimement! — à un autre homme; on veut bien, par délicatesse, lui rester attaché de fait, quoique l'enthousiasme se soit singulièrement refroidi. On lui a fait perdre son rang, la considération du monde; sa position en un mot; le moins qu'on lui doive est de lui en rendre l'équivalent, selon les moyens dont on dispose. Mais s'il y a un « Gustave » qui broche sur le tout?... Autre affaire!

Je sais bien qu'elle pourra dire :

« — Pardon, cela n'a été ni de votre temps, ni à votre compte; d'où vous vient tant de susceptibilité? »

Et il pourra lui paraître aussi illogique qu'excessif, qu'on pousse jusqu'à un tel point rétrospectif, la substitution à laquelle elle s'est prêtée.

Mais, bah!... Qu'elle pense et dise tout ce qu'elle voudra! Que cette espèce de solidarité maritale se comprenne ou non; qu'on la trouve illogique si bon semble, à votre aise! Il n'en est pas moins ainsi. Et Arthur y découvrait un maître prétexte, sinon à rompre l'union — l'officier de l'état civil y avait passé, malheureusement! — du moins prétexte à atténuer en lui

des scrupules qui le rivaient étroitement à cette personne compatissante.

Cependant, à force de se mordre les doigts de l'obstination aveugle avec laquelle il avait poursuivi, sans vouloir réfléchir, l'enlèvement de la comtesse, il s'était juré de ne jamais plus céder au premier mouvement. Posément, il remit le médaillon dans ses enveloppes et ferma le tiroir à double tour, se promettant de laisser passer la nuit là-dessus, pour n'y songer que le lendemain.

Son parti pris, fermement arrêté, il pénétra dans les salons du cercle.

Ici encore, il éprouva un peu de déception. C'est à peine si l'on fit attention à lui. Il est vrai que le baccarat était commencé et qu'on jouait de grosses sommes.

Or, pour les gens de cercle, il n'y a rien qui compte, en telle occasion. Perdre ou gagner! En dehors de cette préoccupation, rien n'existe : le feu prendrait à la maison qu'ils ne s'y arrêteraient point. Tout au plus deux *pontes* firent-ils:

— Tiens ! Fandansec...

Mais personne ne demanda d'où il venait, ce qu'il avait fait, s'il rentrait définitivement ou ne faisait que passer. A plus forte raison n'y eut-il aucun hurrah.

Un médecin lui dit, à un moment :

— Vous avez été malade ?

— Moi? non docteur. Jamais malade !

—Vous avez dû être malade, ça se voit, mon cher.

— A quoi ?...

— La mine !

— J'ai la mine d'une personne qui a été malade ?

— Oui : maigri, l'œil terne et creux. Vous avez été malade, c'est évident ! ...

— Ah ! mais voilà qui est un peu fort, par exemple.

— Sans vous en douter. Ça arrive souvent. Soignez-vous, mon cher ami !...

— « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! » se dit Arthur.

Toutefois, le brave Jean lui avait dit à peu près la même chose. Il avait donc bien changé ?

Il s'était assis à la table de jeu. Quelqu'un qui le dominait et jouait par-dessus son épaule, le heurta du coude, en avançant sa *mise*.

— Pardon ! fit-il.

— Ce n'est rien, répondit Arthur, en se retournant.

— Comment ! dit l'autre avec surprise ; c'est vous, mon bon ?

— Swenska! fit Arthur, en lui serrant la main.

— Du diable si je vous aurais reconnu ! ajouta le prince.

— Vous ne me voyiez que le dessus de la tête.

— Précisément. Ah ! le cheveu se fait rare, cher ami. Est-ce que vous avez été malade ?

Lui aussi ! ...

Arthur en fut frappé à la fin, et son humeur se rembrunit. Il se dit que s'il rentrait chez lui, les impressions de cette soirée lui trotteraient par l'esprit et l'empêcheraient de reposer. Autant

valait rester là. Le jeu lui serait une distraction. Et il joua.

A quatre heures du matin, comme il avait perdu « pas mal » à la *ponte*, il prit une banque afin de se rattraper.

Mais il était tard ; nombre de joueurs — ceux qui gagnaient — se retiraient de la table.

Pour le prince, il perdait beaucoup et voulait continuer, tandis qu'un de ses amis cherchait à l'en dissuader ; ce qui produisait un petit débat, derrière la chaise d'Arthur.

— Il ne faut pas *s'emballer dans la déveine*, répétait l'ami. D'ailleurs, *tu joues du ventre* depuis un moment. Viens donc te coucher !...

— Tout à l'heure.

— Alors, bonsoir.

— Non, attends-moi. Je fais deux *parolis* et nous partons ; parole d'honneur !...

L'ami de bon conseil ne voulut rien entendre, et, délibérément, quitta le salon.

Un moment après, il rentrait, couvert de son paletot et coiffé de son chapeau.

— Voyons ! cria-t-il de la porte, tu vas te *coller la culotte ;* c'est stupide : viens donc Gustave...

« Gustave ?... »

A ce nom, Arthur eut un tressaillement. Il se souvint subitement que le prince était des familiers de la villa de la rue Balzac. On avait même dit que le comte d'Aldaïa s'en était montré jaloux. Et puis, le prince avait acheté la villa en bloc, immédiatement après la disparition d'Inès !...

Et il s'appelait Gustave ?...

Du coup, troublé au plus profond, Arthur tira un *sept* sur un *cinq*, quoiqu'il eût donné une *bûche* à l'*as* et un *neuf* au *deux;* ce qui lui fit perdre sur les deux tableaux ; soit, trente-neuf mille francs.

C'était ce qu'on appelle « le coup de la banque, » comme le bouquet d'une *passe*, après laquelle le *ponte* intimidé diminue sensiblement son enjeu ; en sorte que, quatre-vingt-quinze fois sur cent, le banquier arrive à la fin des cartes en réalisant un bénéfice.

Arthur devait le gagner, ce *coup* classique. Son point était « de règle : » *cinq*. contre les deux tableaux qui, pour demander *carte*, ne devaient avoir d'*entrée* que *bacca*, un, deux, trois, quatre ou cinq au maximum. Or, Arthur, on le répète, avait donné une *bûche* à l'*as ;* ce qui ne changeait rien au *point* de ce tableau ; un neuf au *deux ;* ce qui diminuait de *un* le point primitif de l'autre; l'indication pour lui, banquier, était donc de ne pas *tirer*, puisqu'en gardant son *cinq*, il risquait, au pis, d'être *en cartes*, avec l'un des deux côtés.

Pourtant il avait *tiré* quand même, se réduisant par là à *deux !* ...

Ces messieurs n'en revenaient pas.

— Il a perdu la tête ! se dirent-ils, à voix basse.

Le fait est qu'il y voyait trouble, et, sans rien comprendre à ce qui se passait, — si gros qu'il lui en coûtât ! — il murmurait :

— « Gustave !. . » en jetant des regards effa-

rés, tantôt sur son argent qui filait, des doigts du croupier, à la *masse* des *pontes*, tantôt sur le visage blafard du prince Swenska, qui, grâce à ce coup, s'était *refait* et semblait le goguenarder.

A neuf heures et demie du matin, M. de Fandansec sortait du cercle, *soulagé* de soixante-seize mille francs.

Il avait le nez long d'une aune, le fond du teint verdâtre, les mains poissées, au contact des jetons graisseux, le linge roux, les habits fripés et imprégnés d'une âcre senteur de pipe refroidie, les cheveux en désordre et, par-dessus tout cela, une de ces atroces migraines qui vous serrent le front comme dans un étau et vous barbouillent le cœur.

Furieux, piteux, ridicule à ses propres yeux, il se jeta dans un coupé, en donnant son adresse à Passy, et s'enfonça dans le capiton maculé du véhicule, tiraillé entre deux impressions qui se succédaient dans sa cervelle endolorie.

L'une se résumait en un seul mot :

— « Gustave... »

L'autre l'amenait à se répéter :

— Et c'est ça « la grande vie ! ... »

Tant qu'à la fin, confondant l'une et l'autre et succombant à son incommensurable déplaisir, il s'endormit à moitié, en murmurant dans un soupir :

— Si j'avais su ! ...

## VI

### LES DEUX MARIS DE MADAME INÈS

Quand on a fait une sottise majeure, bien caractérisée, et qu'à force d'en payer les pots cassés, on est contraint d'en convenir en face de soi-même, en dépit qu'on en ait, il arrive, selon le tempérament, qu'on tient de ses ascendants, soit que pour se tirer sur l'heure du guêpier, — et cela à tous risques, — on envoie toute considération quelconque au diable ; soit — c'est le plus ordinaire. — qu'on s'abandonne lâchement, quitte à rouler au fin fond du fossé, au bord duquel on a commencé de faire la culbute.

Entre les deux, le cœur de notre ami Arthur balança fort longtemps. Si longtemps qu'il n'y eut bientôt plus moyen d'adopter le premier expédient.

Comme tous les coups d'État, ceux de la vie privée ont leur heure. Si l'on manque la mi-

nute précise, tout est compromis, perdu : c'en est fait !

L'occasion, pour Arthur, eût été cette photographie, avec dédicace autographiée à « Gustave. » Un autre n'eût pas hésité. Le jour même, en rentrant, d'un trait, à Passy, il eût planté l'objet sous les yeux de l'ex-comtesse, et eût dit :

— « Qu'est-ce que c'est que ça ?... »

Et si elle eût cherché des biais, il y eût coupé court, en reprenant, d'un ton encore plus impérieux :

— « Pas de sauce sur des cailloux ! Qu'est-ce que c'est que ça, en un mot, clair et net, s'il vous plaît ? »

Le moins qu'il en fût advenu eût été une scène de ménage, agrémentée de pleurs, grincements de dents, suffocations, attaques de nerfs, — vraies ou jouées, — reproches, défis, etc. ; en un mot, de tout ce qui constitue le programme de ces sortes d'affaires, que le poète compare volontiers à un nuage traversant le ciel bleu du bonheur conjugal.

Eh bien ?... Que peut raisonnablement désirer de plus un homme bien déterminé à rompre ? La dame accusée, pour peu qu'elle ait respect de soi, ne saurait manquer de se froisser. L'*observateur*, — cet être supérieur, dont on parle dans tous les romans et qu'on ne voit jamais, — l'observateur, dis-je, a même judicieusement remarqué que la femme la plus coupable est précisément celle qui se froisse le plus de l'ac-

cusation. Circonstance d'autant plus favorable, n'est-il pas vrai ? Or, froissée, elle devient agressive. Elle accuse à son tour, elle injurie, elle invective.

Sur quoi, vous le voyez d'ici, « l'homme bien déterminé à rompre ! » Il se drape dans une dignité qui est l'apanage naturel du *Roi de la Création*, et s'élançant au dehors, avec une nuance d'égarement, — sans pourtant oublier de prendre son chapeau ! — il s'écrie d'une voix étrange :

— « Ah ! fuyons !... Il arriverait un malheur ! ... »

Et puis, cours après ; cherche !

Ça réussit toujours, et, comme on voit, ce n'est pas compliqué.

Pourtant, ce fut de l'autre côté que, pour Arthur, la balance pencha. Ce garçon était méticuleux et pusillanime. Il craignait toujours de ne pas avoir assez raison. Certes ! oui, il y avait eu un « Gustave » ; mais quel Gustave ? Avant que d'en parler, il aurait voulu le connaître, le préciser : tant de gens s'appellent Gustave !

Aussi, quand, las de chercher, il se résolut à mettre la comtesse au pied du mur, il était trop tard pour jouer la scène ci-dessus. Irrité de ses recherches infructueuses, il admit la première explication venue :

— Gustave ? fit Inès, avec une parfaite liberté d'esprit. C'est mon frère, mon pauvre frère, qui, en bas âge, a été témoin impuissant de l'action épouvantable du comte ; mon bon frère Gus-

tave, qui, depuis, reçut les confidences de mon cœur ulcéré ; qui, devenu homme, alors, voulut me venger, et que j'eus toutes les peines du monde à désarmer, en lui démontrant que le mieux, pour l'honneur de la famille, était d'accepter le fait accompli!...

— Et où est-il donc, ce frère, dont, pour la première fois, j'entends parler ? demanda Arthur.

— Probablement en Océanie, répondit la comtesse, à moins qu'il n'hiverne dans quelque crique du pôle nord ; car c'est un grand navigateur, dont l'idéal est de découvrir comme de juste, la mer libre, au delà des zônes glaciales.

Allez donc écrire à pareille adresse, pour faire enquête sur les faits avancés ! Qui sait seulement si le beau-frère Gustave n'était pas gelé entre deux montagnes de glace ?

Le plus commode était de paraître y croire. Arthur s'y attacha durant un certain temps, ne désespérant pas de surprendre quelque indice révélateur de la fourberie de sa femme. Vain espoir ! Tout confirma, au contraire, le dire de celle-ci.

En suivant son idée, Arthur avait ramené le prince Swenska près d'Inès, supposant que, tôt ou tard, l'un des deux se trahirait. L'un ni l'autre ne se trahit, si tant est qu'ils eussent à se trahir.

De son côté, Inès avait retrouvé la baronne d'Iosk, et, comme autrefois, celle-ci venait presque tous les jours visiter sa « chère amie. »

Un soir qu'elle avait dîné à Passy. et pendant qu'elle se composait un gloria, au salon, elle dit à la comtesse :

— A propos, chère, et votre frère Gustave, en avez-vous de bonnes nouvelles ? A-t-il enfin découvert la mer libre ?

Il y avait donc vraiment un Gustave qui était le frère d'Inès !

Tout s'use avec le temps. La question de Gustave tomba finalement dans l'eau.

Il restait bien de l'obscurité sur ce fait que le médaillon, dédié à Gustave, avait été envoyé à Arthur, en son cercle. Mais pour l'ex-comtesse, ce n'était là qu'une vilenie du comte d'Aldaïa, un procédé mesquin de rival éconduit; une vengeance indigne ; manœuvre de sauvage, sans éducation ; de plat-pied, ni plus ni moins !

Comment démêler la vérité dans tout cela? Il s'en dégageait peut-être bien un parfum de duplicité féminine exotique; l'instinct poussait à s'en méfier; mais c'est si fatigant d'avoir toujours l'œil ouvert et l'esprit en éveil ! A la longue, au surplus, on s'acclimate à toutes les températures, comme on prend le pli de toutes les situations, fussent-elles cent fois équivoques!

Arthur finit par trouver qu'il était plus avantageux, pour son repos moral, de prendre tout argent comptant. Sa dignité, du moins, restait sauve en apparence.

Et puis, il avait bien d'autres soucis en tête ! d'autres sujets de se tourner et retourner sur

sa couche brûlante, sans parvenir à s'endormir !

C'est que, si médiocre que le train de maison parût à la belle Inès, les frais dépassaient terriblement le revenu. Tous les mois, Arthur ébréchait le capital, et dame ! il songeait au jour où il ne resterait plus rien de rien.

Longtemps, ce lui fut une torture, féconde en insomnies terrifiées. Puis, la lassitude le prit là-dessus comme sur le reste, et tel qu'un naufragé, que le froid paralyse, et qui se laisse couler par dégoût d'une lutte infructueuse, contre des éléments effroyables, il ferma les yeux et s'abandonna au courant en disant :

— « Tant pis !. . »

Loin, dès lors de serrer le frein, il se lança à toute vapeur. Il ne compta plus avec rien.

— « Eh ! allez donc, la « grande vie ! » Courte et bonne, après tout ; quand il n'y aura plus rien au fond du sac, il faudra bien voir à se retourner.

La pauvreté lui apparaissait presque à l'état de délivrance. Cette femme s'y résignerait-elle ? Ah ! bien oui ! Jamais de la vie, de sa vie à elle ! Alors, quoi ? Elle le planterait là ? Eh ! vive Dieu ! dépêchons-nous donc, en ce cas !

Il l'avait prise en grippe, elle l'agaçait ; il ne pouvait plus la voir en peinture.

Ah ! pourquoi ses soupçons au sujet de « Gustave » n'étaient-ils point fondés ? Pourquoi, mais pourquoi, ne lui fournissait-elle pas un bon prétexte à tirer chacun de son côté ? Que pou-

vait-elle craindre? Sa colère? Ah! non! non! Il s'en fût réjoui à plein cœur, et séance tenante, quitte à vendre sa montre, il eût pris le train, pour retourner dans le pays d'Arles, dans ce château des Bicheterre, où, mille morales essuyées, il eût été admis dans un petit coin bien tranquille.

Ah! Bicheterre! Ah! la chanoinesse! Ah! la paix sous l'égide de tous ces vieux ancêtres! Ah! le paradis perdu!...

Mais cela, c'était comme un rêve; c'était trop, beau, trop bon; ça ne pouvait pas arriver. Non! De par sa sottise, il était condamné à la « grande vie! » Tu en as voulu tâter, mon garçon? Bois la coupe jusqu'à la lie!

La « grande vie! » Quelle dérision! Quoi de grand là-dedans? Où la vie?

Poussé à la philosophie, par l'âcreté de son malheur, il n'apercevait plus que les petitesses et les misères de ce genre d'existence. Le Cercle, le jeu, les toilettes tapageuses, les soupers, le vocabulaire *ad hoc*, les courses et steeple-chases, les villes d'eau, les bains de mer, la *roulette*, Monaco, et l'éternel bordeaux du Café Anglais, il en avait par-dessus les yeux; le cœur lui en levait.

Mais impossible de s'en affranchir. Il lui aurait fallu un effort d'énergie dont il se sentait incapable.

Il aurait fallu affronter les grands airs de l'ex-comtesse d'Aldaïa, subir ses reproches, batailler, disputer. Ah! l'horreur!

Plus aisé lui semblait de courir la bordée et de plonger tête baissée, dans le cloaque vers lequel ses premiers pas l'avaient entraîné.

Un jour d'automne, le baron d'Iosk proposa d'aller à la dernière course de Chantilly.

Le baron avait son breack, de beaux chevaux, qu'il menait en gentleman achevé. La baronne, qui était de bon appétit et n'aimait pas manger sans boire, avait un talent apprécié pour garnir de victuailles distinguées, le coffre d'une voiture de courses. L'invitation était tentante.

— Qu'en dites-vous, Arthur ? demanda la comtesse.

— Ah ! moi !... répondit celui-ci, ne vous inquiétez pas de mes convenances. M'assommer à Chantilly ou autre part, c'est toujours m'assommer. Pensez à vous, plutôt; voyez si vos toilettes vont, et, comme inévitablement il doit vous manquer quelque chose, dépêchez-vous de vous le procurer.

Depuis quelque temps, on ne prenait plus garde aux boutades d'Arthur. Elles revenaient trop fréquemment.

— Il a bien changé, disait-on de temps en temps.

— Bah ! Il ne faut pas y faire attention. C'est dans sa nature. Il n'avait pas l'étoffe d'un viveur; la « grande vie » est au-dessus de ses moyens.

— C'est une chose singulière, faisait observer la baronne, comme il me rappelle le comte ! Il finit par lui ressembler. Ses habits commencent

à flotter sur lui, la joue se creuse, la paupière bistrée se gonfle en dessous et s'alourdit en dessus ; le regard se fait somnolent, et la chevelure s'éclaircit à un point caractéristique. Ah ! chère amie, vous n'avez pas de chance !...

C'est Inès qu'on plaignait !

Quoi qu'il en soit, la partie à Chantilly fut décidée, et la comtesse qui, — comme toutes les femmes, au moment d'aller quelque part, — avait déclaré « n'avoir pas une robe à se mettre », — c'est la formule consacrée, — profita des trois jours qui restaient, jusqu'au dimanche, pour se commander un petit costume, tout simple, bien entendu, qui ne pouvait manquer de provoquer l'attention de toutes les jumelles du *pesage*.

Un endroit très comme il faut, le *pesage!* Rien que *sportsmen* et *sportwomen*, en sus de quoi les uns sont coulissiers, remisiers d'agent de change, maquignons, marchands de lorgnettes, jockeys, entraîneurs, palefreniers ou simplement gentilshommes, tous également imprégnés d'un parfum d'écurie infiniment délicat.

Sous une sorte de champignon-abri, les descendants des plus nobles familles françaises et étrangères, pêle-mêle avec la juiverie parisienne, bordelaise et allemande, d'anciens régisseurs de théâtre, des notaires honoraires, que la tarentule du *pari* a piqués, de vieilles actrices *finies*, que les croupiers du véritable roi de Monaco surveillent, à la roulette, font un

tapage enragé, hurlent des offres et des demandes, en se bousculant sans vergogne.

— Je prends *Frisette !*

— Comment ?

— A cinq.

— Je donne *Frisette* à sept !

— Je prends *Frisette* à quatre !

— Qui veut *Elastique ?*

— Donnez *Elastique*, à égalité.

— Allons donc !

— J'ai *Reine de Souplesse* à deux ; qui veut *Reine de Souplesse* à deux ?

— *Baldaquin* à égalité,

Et dans les groupes voisins, on répète :

— *Frisette* est très demandée !

Plus loin, les bookmakers ressassent, d'un ton de crécelle :

— « Voyez la cote ! Demandez la cote ! *Frisette* à cinq, qui veut *Frisette ?* Voyez la cote. »

Frisette, Elastique, Reine de Souplesse, Baldaquin, sont les noms des chevaux qui vont courir. Il y en a d'autres sur lesquels on parie tout autant, mais qui ne *font pas prime : Fleur de Guimauve, Richard III, Prince d'Edimbourg*, etc., toutes bêtes qui ont des papiers bien plus réguliers que la plupart de ceux des parieurs qui les troquent, et une généalogie autrement sérieuse que celle de nombre de fils de preux, qu'on voit là en pleine promiscuité avec les goujats, contre lesquels ils jouent des louis.

Dans cette cohue étrange, des êtres anglais, en serre-tête à visière, couverts d'une casaque

de soie éraillée, où la sueur a tracé des dessins répugnants, promènent des chevaux énervés et vicieux, en jurant dans leur idiome désagréable et baroque.

Là-bas, des viveurs de pacotille lorgnent les femmes et leur fument des cigares de trois sous dans le nez. Au buffet, on se presse pour avaler un verre de punch ou une flûte de champagne. Les *cocottes* font la dame, pendant que les dames font la *cocotte;* on *flirte* tant qu'on peut; il s'organise des dîners, en *bande*, au Moulin-Rouge et chez Voisin, avec perspective du *petit bacc*, pour finir.

En passant, on entend un terme d'argot, une inconvenance salée, des propos d'ivrogne, des âneries, des rires idiots, et, par-dessus tout, la voix aigre d'une bouquetière qui n'arrête pas de crier :

— « Fleurissez-vous, messieurs et dames; dix sous mes petits bouquets !... »

Un endroit très comme il faut, le *pesage!* Terre promise, où le collégien brûle de se montrer, en compagnie spéciale, dès qu'il aura passé son *bacho;* tremplin de « la grande vie » sur lequel s'exerce la fleur des hautes classes, quitte à rebondir, parfois, jusque sur les bancs de la correctionnelle.

Au plus épais de la bousculade, et dominant ses voisins, de toute la hauteur de sa tête d'albinos, le prince Swenska *donnait* tous chevaux à tous prix. C'était son jeu : il pariait contre tous les chevaux engagés. Le système est connu;

comme tout système de pari, il a ses risques ; mais le prince s'en trouvait bien.

Au son de la cloche annonçant le commencement de la course, les engagements furent clos, et le prince, repassant les notes, écrites sur son carnet, dans la mêlée, gagna lentement les tribunes.

— Une rose, mon prince ? lui dit la bouquetière en l'arrêtant.

— Laisse-moi donc la paix, toi ! répliqua Swenska. Elles me *collent* la migraine, tes roses.

S'il y eût eu des doutes sur ses illustres origines, le tutoiement dont il usait à l'égard des petites gens et l'élégante expression qu'il substituait au verbe *donner* en eussent fait justice sur-le-champ. Ces façons ont un cachet aristocratique suprême... depuis l'Empire du moins !

— Vous l'offrirez à mon ancienne patronne, dit effrontément la marchande de fleurs, en lui insinuant la rose dans la boutonnière de sa veste.

Le prince la regarda.

— Tiens ! dit-il, Fulgence. C'est vrai. Tu n'as pas voulu rester à mon service, quand j'ai pris en bloc la Villa d'Aldaïa. C'était donc pour t'établir ?

— Vous voyez, mon prince.

— Tu y as peut-être perdu.

— Bah ! On a son *quant à soi*, monseigneur. Et puis, vous en teniez si fort pour ma maîtresse que c'était fait pour décourager.

Le prince, qui avait peut-être ses raisons, sourit avec complaisance.

— Je viens de l'apercevoir, ajouta la fleuriste. Elle n'a pas changé. Toujours imposante et royale.

— Qui ça ?

— Eh *ben !* madame.

— La comtesse ?

— M'ame de Fandansec, oui !

— Elle est ici, à Chantilly ; tu es sûre ?

— Je viens de la voir, je vous dis. Elle est devant les tribunes, sur trois chaises, auprès de la baronne, tandis que le mari de celle-ci voltige des bookmakers au buffet et du buffet aux bookmakers.

— Diable ! fit le prince, avec une nuance d'inquiétude.

Puis, quittant brusquement Fulgence, il courut à l'endroit où celle-ci lui disait que les deux femmes étaient assises.

Il les salua, offrit sa rose à Inès et demanda où se trouvait Arthur.

— Quelque part par là, répondit la baronne. Nous l'avons amené dans le breack ; le grand air lui séchait la gorge, et il a tant goûté au champagne que mon mari lui a conseillé l'eau de fleurs d'oranger.

Le prince lui fit un petit signe mystérieux.

— Qu'y a-t-il ? demanda la baronne tout bas.

— Trouvez un prétexte pour nous éloigner de la comtesse, répondit Swenska sur le même ton. J'ai une grave nouvelle à vous apprendre.

— Attendez un moment, fit-elle.

Bientôt, voyant Inès entourée d'un cercle de petits jeunes gens, tous mieux mis les uns que les autres, elle se leva, et prenant le bras du prince :

— Je reviens, dit-elle à la comtesse.

Puis, après quelques pas :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, prince?

— Jugez-en, chère madame. Ce matin, en prenant mon billet à la gare du Nord, j'entend derrière moi des gens qui parlaient bruyamment. L'un d'eux me bouscule. Je me retourne. Il s'excuse et je reconnais... qui? Devinez!

— Comment voulez-vous que je sache ?

— Je vous le donne en mille.

— Dites-le donc tout de suite!

— Le comte !

— Quel comte ? Il y en a ici à marcher dessus.

— Le premier mari d'Inès.

— Aldaïa ?

— Juste !

La baronne en resta suffoquée.

— Où allait-il ? reprit-elle, après un moment de stupeur muette.

— Il venait ici.

— A Chantilly ?

— Il a un cheval engagé.

— Lui ?... Un cheval à lui ?

— Il vient d'acheter l'écurie de ce banquier de Francfort qui a fait banqueroute frauduleuse et qu'on avait pincé à tricher au cercle des *Pieds-Crottés*.

— Oh ! s'écria la baronne, que m'apprenez-vous là, mon cher prince ! Mais continuez, de grâce; qu'on sache à quoi s'en tenir ! Il vous a parlé ?

— Il m'a tendu la main, il me l'a secouée à me la désarticuler, selon la mode américaine, et il n'y a pas eu moyen d'éviter de faire le voyage avec lui.

— Il vous a parlé de sa femme, d'Arthur ?...

— Pas un mot ! Voilà ce qui m'inquiète le plus. Il était accompagné du major Berninii, et tous deux semblaient avoir terriblement déjeuné. Le comte avait retenu un coupé, sur la tablette duquel il y avait des sandwichs, du wisky et des cartes.

— Ah ! mon Dieu !...

— Tout le long du parcours, ils ont bu et joué. Le major était visiblement en *veine:* de ma vie, je n'ai vu pareille chance à l'écarté ! Une *passe* de onze, et il tournait le roi à chaque coup. Je crois même qu'à l'avant-dernier il l'a marqué deux fois, par inadvertance assurément, tant il se sentait la *veine*.

Tout en se faisant *nettoyer* d'une somme énorme, le comte m'a mis au fait de ce qui s'est passé, après la vente qu'il me fit de sa villa de la rue Balzac.

Il paraît qu'il n'a eu qu'à se présenter au placer pour étouffer la révolte fomentée par son lieutenant. Dès l'entrée, se trouvant en face de celui-ci, le comte lui a brûlé la cervelle, en

guise de « bonjour; » sur quoi les autres se sont jetés à ses pieds, en l'acclamant comme un libérateur. Sans même qu'il le demandât, ils ont pris trois autres des leurs, — le caissier, notamment, — et les ont pendus à un arbre ; rien que pour montrer qu'ils n'avaient pas d'arrière-pensée, et on a apporté au comte tout l'or que jusque-là on avait retenu.

Ma foi ! il ne leur a pas tenu rigueur. Mais, afin de fortifier sa situation, il a passé près d'une année à la mine.

Cela paraît lui avoir extrêmement réussi. Vous ne le reconnaîtriez pas, baronne. La taille s'est redressée, le teint a repris un éclat vivace, la physionomie est joviale, pleine de force et de santé. Enfin la chevelure s'est refaite touffue, luxuriante. Une transformation complète et surprenante au plus haut point.

La baronne écoutait, ne sachant que penser, ne trouvant rien à dire, atterrée par ce qu'elle prévoyait de la rencontre inopinée d'un tel homme avec le pauvre Arthur.

D'autant que ce pauvre diable d'Arthur-là avait le champagne rageur. On frémit quand on songe à ce que cette mise en présence pouvait amener entre les deux maris d'Inès.

— A tout prix, fit enfin l'excellente femme, il faut éviter qu'ils ne s'aperçoivent. Venez, prince, nous allons avertir ma malheureuse « chère amie. »

Comme ils se retournaient pour rejoindre la comtesse, ils aperçurent le baron.

En deux mots, sa femme le mit au courant de ce qui survenait, et le jeune homme en pâlit.

On courut à Inès.

— Ma chère, lui dit vivement la baronne, en l'arrachant à l'aimable *flirtation* à laquelle elle se livrait, ne fût-ce que pour montrer qu'elle était du plus grand monde ; ma chère, il faut trouver Arthur, et l'emmener sur l'heure.

— Eh ! pourquoi ? demanda-t-elle en souriant. Il a commis quelque inconvenance ? Bah !.. on y est habitué. Ces provinciaux n'en font pas d'autres !

— Ne riez pas, comtesse.

— Non ! ajouta le prince. Rassemblez plutôt vos énergies.

— Hein ? Il y a un malheur ?

— Il peut en arriver d'irréparables !

— Expliquez-vous.

— Pauvre femme ! quel coup à lui porter !...

— Mais encore ?

— Eh bien, ma chère, le comte est ici, à Chantilly, au *pesage* : à deux pas de nous peut-être.

— Monsieur d'Aldaïa ? fit Inès épouvantée. Antonio ?... Antonio d'Aldaïa !... il est ici ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! si M. de Fandansec se trouve en face de lui ! Vous avez raison ; cherchons Arthur, trouvons-le, et de gré ou de force emmenons-le : ce serait effroyable !...

Durant ce temps, Arthur, les nerfs agités, s'était mis à l'abri du vent, sur une chaise, du côté des écuries.

Personne, là, et il se parlait à lui-même.

— « Ils sont stupides, se disait-il, avec leur eau de fleurs d'oranger! Je ne suis pas malade ; j'ai du chagrin, voilà tout ; du chagrin d'avoir perdu mes illusions... et les deux tiers de ma fortune... »

A travers un massif qui le masquait à demi, il aperçut sa femme au bras du baron. Afin de ne pas attirer l'attention, ses amis marchaient posément, sondant tous les coins du regard, et dissimulant leur anxiété.

— « Pose-t-elle assez ! se dit Arthur. Et cette manière de marcher, et cette façon de regarder de tous côtés afin de se faire remarquer ! Oh ! ce qu'elle m'agace !... on ne le saura jamais.

Les autres semblaient découragés de la stérilité de leurs recherches. Ils passèrent près du massif.

— Où est-il? où peut-il être ? s'exclama la comtesse.

— « Elle me cherche ! pensa Arthur. Pour me tracasser, pour me vieillir et m'achever ! Cherche, va ; cherche !... Trop heureux de m'en délivrer un moment !... »

Et il se rencogna dans l'ombre.

L'émotion avait brisé Inès. Des sièges s'offraient, on était loin de tous les yeux, à l'abri de la curiosité des passants ; elle sentit ses vitalités la trahir, et, tombant sur une chaise :

— Ah ! fit-elle, laissez-moi trembler ; laissez mes larmes se répandre. Bonté du ciel ! est-ce bien vrai que mon premier mari soit sur le *turf!*

est-il bien vrai que le second soit exposé à se heurter à lui !....

Fandansec avait dressé l'oreille. Et les autres confirmant les appréhensions de la malheureuse femme, en donnant des détails à l'appui, il céda à une impression irrésistible, en s'élançant vers le groupe, dont quelques branchages seulement le séparaient.

— Que dites-vous ? s'écria-t-il. Le comte d'Aldaïa serait ici ?

— Hélas !...

Arthur eut un sourire amer.

— Enfin !.,.. fit-il, en inclinant son chapeau de côté. Enfin ! on va donc le voir ce monsieur, cet épouvantail qui, depuis dix-huit mois, n'a pas donné signe de vie. Où est-il, ce brillant matamore ? J'écoute et n'entends point le cliquetis de son armure vengeresse. Aurait-il appris ma présence, et ne se serait-il pas prudemment retiré, par hasard ?...

— Il est ivre ? dit tout bas le prince, d'un air désolé.

— Voyons, voyons, mon cher ami, dit le baron, en intervenant avec l'autorité d'un gentleman ; calmons-nous, s'il vous plaît, et ne faisons pas de bravades dans le vide. La présence du comte d'Aldaïa n'est que trop véritable, et le moins que vous deviez aux convenances, comme à la sûreté de votre Inès, est de lui céder la place.

— Moi ? hurla Arthur. Me dissimuler ? Pour qui me prenez-vous donc ? En vérité, messieurs,

vous me feriez douter de votre noblesse. Est-ce qu'un Fandansec se sauve ? Jamais, entendez cela ! Je suis du pays d'Arles, et vous le verrez bien !.... Allons au-devant de ce « petit monsieur. »

— Du moins, pensa tout haut le baron, ça, c'est crâne !...

— Assurément ! ajouta le prince. Toutefois, mon bon ami, avez-vous mûrement réfléchi?

— A quoi ?

— Aux intentions probables du comte. Tel qu'il est, on ne peut lui supposer qu'un objectif, au sujet de la comtesse.

— Et quel ?

— L'arracher de vos bras, malheureusement !

— Votre parole d'honneur ? demanda Arthur, reprenant peu à peu son sang-froid. Vous croyez, cher ami, qu'en fait d'objectif, il ne puisse en avoir un autre ?

— Dame !... Si les rôles étaient intervertis, quel autre pourriez-vous avoir vous-même ?

Arthur parut embarrassé.

— Oh ! moi, moi ! fit-il avec une étrange réticence. Moi, c'est autre chose ! Mais si réellement M. d'Aldaïa a le projet de me demander quelque compte que ce soit, vous êtes trop gentilshommes pour admettre un moment que je souscrive à me dérober. Non, messieurs, non mille fois ! De race aussi antique que la vôtre, je ne me vois qu'un devoir : l'attendre de pied ferme !

— Ça, c'est crâne ! répéta le baron.

Mais Arthur ne fut pas sensible à l'éloge.

— Il n'y a là, de ma part, aucune crânerie, dit-il avec simplicité. On sait ce qu'on se doit. D'ailleurs, de quoi s'agit-il ? D'un coup d'épée, sans plus. Belle affaire !

— Vous savez tirer ? demanda le prince ?

— Si je sais tirer ? riposta le descendant des Bicheterre et Fandansec réunis. De naissance, mon cher. Les gens de ma caste, de naissance, soyez-en sûr !...

— Pourtant...

— Pourtant quoi ?...

Et faisant une espèce de moulinet avec sa canne:

— On fait comme ça n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

— « On fait comme ça !.. On fait « comme ça ! » quand on ne sait pas ; oui !...

— Mais alors, remarqua le baron, c'est de l'héroïsme; car visiblement, il ne s'en doute pas, le malheureux !

— Bah ! riposta Fandansec, avec infiniment de dignité, qu'est-ce que le duel, en somme ! La tradition le dit : « Le jugement de Dieu ! » Eh bien ! « en mon bon droit j'ai confiance ! » D'ailleurs les plus maladroits sont les plus dangereux ; c'est bien connu. Qu'il se montre, cet enfonceur de portes ouvertes. Je l'attends et.... vous allez voir ce que c'est qu'un Fandansec, et comment dans ma maison on mène une affaire d'honneur.

Si le baron restait en admiration, quoique le

prince fît la grimace, Inès trouvait Arthur d'une bêtise amère. Il s'agissait bien de « bon droit » vraiment, ou de « jugement de Dieu ! » Elle connaissait le talent du comte à l'escrime et, pour elle, son second mari ne pouvait manquer de se faire embrocher comme un poulet.

Aussi voulut-elle insister dans le sens du départ. Mais son mari ne l'écouta même pas, répétant :

— Que veut monsieur d'Aldaïa ? Vous arracher de mes bras, n'est-il pas vrai ? Eh bien, qu'il y vienne; qu'il y vienne donc! C'est tout ce que je demande au fond, et ce n'est pas d'aujourd'hui.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de le dissuader, la baronne dit tout bas à Inès, qu'il convenait, à tout le moins, que le comte ne la trouvât pas près d'Arthur; leur réunion pouvant exaspérer la fureur d'un premier mouvement chez son ancien époux.

Le baron et le prince, consultés, en furent d'avis.

— Oui, oui, emmenez-la. C'est la moindre prudence, dirent-ils. Pour nous, nous veillons sur Fandansec; nous ne le quitterons pas, prêts à intervenir au besoin et décidés à l'assister, si les choses tournent à *une affaire*. Allez ! soyez sans crainte là-dessus ! Au cas où le malheureux et valeureux garçon aurait à se faire planter un coup d'épée à travers la peau, rapportez-vous-en à notre expérience et à notre honneur,

baronne ; ce sera le plus proprement du monde !

Sur ces assurances, celle-ci entraîna Inès. Puis ces deux messieurs flanquèrent Arthur, chacun d'un côté, comme eussent fait deux agents de police, et l'on rentra dans le fort de la foule.

Durant ce temps, la course avait été courue. *Frisette* et les autres favoris, indignement battus par *Moule-à-Singe*, un affreux *rossard*, qu'habituellement on ne mettait pas à la cote, faisaient perdre des sommes considérables aux plus éminents *turfistes* du *betting*, tandis que les boock-makers empochaient et empochaient sans fin. Le trouble était grand. On discutait de tous côtés. On accusait certains jockeys de connivence et l'on échangeait des répliques très vives, pendant que la cloche annonçait le début de la course suivante.

Et, sous le champignon-abri, les mêmes parieurs s'engageaient de nouveau, criant, se bousculant et prenant leurs notes. Et les agences recommençaient leur refrain ;

— « Voyez la cote ; voyez la cote ! »

Et Fulgence parcourait l'enceinte du *pesage* en reprenant :

— « Fleurissez-vous, messieurs et dames; dix sous mes petits bouquets ! »

Au moment où l'entrée des chevaux sur la piste entraînait tout le monde vers les tribunes, Arthur et ses amis débouchèrent du côté du buffet, et d'un même mouvement s'arrêtèrent ; le comte d'Aldaïa était à dix pas devant eux.

Rose, frais, réjoui, tout gaillard et habillé de vêtements *jeunes*, il était attablé avec le major Berninii, devant une bouteille de *pale-ale*, dont il ne restait rien. Ils causaient en riant.

La fleuriste, les ayant vus, s'approcha, présentant une rose au comte.

Lui aussi, il la reconnut.

— Comment ! c'est toi, ma fille ! dit-il. Ah ! quels yeux étonnés ! Tu ne me reconnais pas ?

— Monsieur le comte a joliment *renforci*, répondit Fulgence.

— Effet des bonnes mœurs, mignonne ! ajouta celui-ci, en lui prenant le menton.

— Quel mauvais genre ! se dit Arthur.

— Donne la rose, reprit le comte, en lui jetant un louis. Et, puisque tu es établie, je t'offre ma pratique. Tu m'apporteras un bouquet le matin, Fulgence... au même prix !

— Pardon, monsieur le comte, mais je ne livre pas en ville moi-même.

— Tu as tort, la belle. Et dire, ajouta l'ancien trappeur, que je ne faisais pas attention à tes grâces autrefois !

— Cet homme ne peut avoir qu'une excuse, se dit Arthur : le chagrin !...

Tout en se défendant contre les taquineries du comte, Fulgence s'appliquait à placer la fleur vendue à la boutonnière de son ancien maître, quand en levant les yeux, elle aperçut Arthur. Une impression d'épouvante lui fit jeter un petit cri.

— Que te prend-il ? demanda celui-ci.

— Rien. Une épine qui m'a piquée.

Mais le comte, suivant la direction du regard effaré qu'elle avait jeté du côté des trois jeunes gens, s'arrêta à les contempler.

— Ah ! mon Dieu ! se dit Fulgence, que va-t-il se passer ?

De son côté, le baron eut un tressaillement.

— J'en ai froid dans le dos, se dit-il, en voyant le comte se lever et se diriger vers eux.

L'anxiété de chacun était au comble, et le sang battait précipitamment dans leurs artères.

Lorsque le comte d'Aldaïa ne fut plus qu'à deux pas du groupe, il mit la main à son chapeau.

— Je ne pense pas me tromper, dit-il. N'êtes-vous pas monsieur Arthur de Fandansec ?...

Puis, le reconnaissant tout à fait et devançant la réponse ;

— Eh ! si fait ! fit-il en lui tendant la main. C'est Arthur, ce cher Arthur de Fandansec ! Ah ! il y a de quoi hésiter, vous avez terriblement changé, mon cher ami. Est-ce que vous avez été malade ?

Arthur, le baron et le prince ne savaient plus où ils en étaient. D'abord ils avaient cru à du sarcasme, à une provocation railleuse. Mais non. Le comte était visiblement sincère. Que signifiait cela ?

— Ah ça ? reprit celui-ci, est-ce que je vous désoblige en vous abordant ainsi, mon cher ?

Vous me faites bien froid accueil. Auriez-vous quelque chose à me reprocher ?

— Moi ? fit Arthur, absolument dérouté, ahuri. Moi, non. Mais je croyais, au contraire, que vous aviez des raisons de...

— Quoi ?

— Dame ! N'avez-vous pas sujet de?...

— De vous en vouloir, cher ami ? Pourquoi ça ? Ah ! oui ! j'y suis : à cause de la comtesse? Quelle idée ! Pas du tout, mon cher Arthur !

— Pas du tout ? répéta le jeune homme, croyant avoir mal entendu.

— Évidemment, reprit le comte, en autre circonstance, il y aurait, sans doute, lieu de... oui. Mais le cas est exceptionnel ici. Spécialement exceptionnel. Vous ne pouvez pas savoir ! Aussi bien, aujourd'hui, n'y a-t-il aucun inconvénient à vous mettre au courant. Je puis donc vous l'avouer : loin de vous en vouloir, il se trouve que je vous ai obligation de ce qui est arrivé. Sans vous en douter, il est vrai, vous m'avez rendu service, en me soulageant d'un scrupule qui me pesait sur la conscience.

Vous savez, mon cher, continua-t-il, je ne suis plus tout jeune, et la vie que me faisait mener la comtesse me fatiguait beaucoup ; car elle est très mondaine !

D'autre part, le luxe auquel elle a droit, avait fort ébréché ma fortune. Je me voyais obligé, soit de me ruiner à plate couture, soit de restreindre ses plaisirs. Cela me déchirait le cœur !

J'en étais venu à ce point que, dans mes

nuits sans sommeil, je me disais avec douleur :

— « Pauvre Inès !... Peut-être vaudrait-il mieux pour elle, — *pour elle*, entendez-moi bien, mon cher Arthur ! — peut-être vaudrait-il mieux une séparation... »

Vous me comprenez, cher ami : c'est la délicatesse qui me poussait à penser ainsi. Seulement, cette même délicatesse m'empêchait de rompre le premier. Il y aurait fallu une raison, et je n'en voyais pas.

Toutefois, ajouta le comte, avec un sourire de franche belle humeur, je crus en tenir une un jour, ou plutôt un soir : ce même soir où vous êtes partis tous deux. Vous vous souvenez : quand vous étiez dans le canapé !

— Le canapé ? demanda le baron. Quel canapé ?

— Comment ! Arthur ne vous a pas conté cela ? C'est très amusant ! Il était près de la comtesse, quand, sur le bruit de mes pas, elle le fit cacher dans lecanapé. Alors, il y a eu la scène la plus burlesque du monde ; scène où Inès me roula comme un Géronte de comédie... Pas vrai, Arthur ? Il entendait tout. Et comme vous avez dû rire, mon cher ! Mais attendez !... attendez ; car il y en a pour tout le monde !...

Moi aussi, je finis par rire. C'est qu'à un moment, j'aperçus le chapeau de notre ami, ce qui me donna la clef de la charade que nous jouions en petit comité.

— « Ils ne peuvent rester là-dessus, pensai-je. Arthur est un homme délicat et susceptible ;

trop fier, en tout cas, pour se prêter à un compromis, à la médiocre situation de l'amant du ménage à trois. Il va l'enlever, c'est certain... Eh bien, laissons-le faire !

— Ah ! fit Arthur ébahi, vous vous êtes dit : « Laissons-le faire !... »

— Dame ! mettez-vous à ma place.

— « Hélas ! pensa le jeune homme, je ne m'y suis mis que trop, jusqu'ici !... »

— Par là, continua M. d'Aldaïa, ma délicatesse était sauvegardée ; je pouvais, sans scrupule, modifier mon train d'existence et vaquer aux soins de ma fortune, qu'il importait de relever promptement. Par là, encore, j'évitais ces récriminations, ces débats, ces larmes, qu'une séparation entraîne forcément. Tout s'arrangeait, comme par grâce d'En Haut. Comprenez-vous, mon cher Arthur ?...

— Ah ! moi !... moi !... répliqua celui-ci avec une animation soudaine, j'avoue que je ne comprends plus rien du tout ; là, en conscience ! Suis-je bien éveillé ? Est-ce un cauchemar ? Je ne m'en doute pas. Si, tant est que tout cela ne soit pas le fait d'une hallucination déplaisante et maladive, s'il est bien vrai que j'existe et que je sois là, près de vous, qui me dites ces choses tout naturellement, il faut que je sois d'une nature à part, ou bien que j'aie totalement *perdu le Nord !...*

— Eh ! pourquoi ? fit le comte. Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire en tout ceci, mon cher Arthur ?

— Comment, ce qu'il y a d'extraordinaire? Voyons : je ne l'ai pas rêvé, vous ne l'ignorez pas, puisque vous me le rappeliez à l'instant : je vous ai bien enlevé votre femme, n'est-ce pas ?

— J'y étais !

— Vous y étiez ?

— Je vous ai vu filer avec elle. J'avais fait semblant de partir et je vous suivais de l'œil.

— Eh bien, cela étant, vous trouvez *ordinaire* de venir me tendre la main et presque de me dire : « merci !... » Car j'ai bien entendu, n'est-ce pas ? Vous déclarez m'avoir quelque obligation ?

— Sans doute !...

— Eh bien, c'est cela qui me passe. J'en réponds, on n'a jamais vu pareille chose nulle part ! Mais vous avez donc des sentiments d'Iroquois ou de Lapons dans votre Amérique? Je n'en reviens pas, parole d'honneur ! Bravement il nous raconte, en détail et gaiement, l'enlèvement de sa femme, comme si c'était une bonne farce ; comme s'il s'agissait de sa maîtresse, en un mot ; et encore : d'une maîtresse de hasard. N'oubliez donc pas qu'elle était votre légitime épouse ; votre femme enfin !... votre femme ! Faut-il vous le corner aux oreilles durant des heures ?

Le comte souriait.

— Oh ! fit-il ; « ma femme !... ma femme !... » Vous allez loin !

— Pardon, reprit Arthur. Vous l'avez bel et bien épousée devant un pieux cénobite, je pense?...

— Ça, c'est la pure vérité!

— Or, en votre pays, il n'y a pas d'autre procédé légal.

— Pas d'autre!

— Eh bien! alors?...

— Je vais vous dire, fit le comte : il est survenu des événements imprévus. Ce brave cénobite n'exerce plus cette religion-là. Ayant voulu convertir une tribu d'Indiens qui campaient dans le voisinage, ceux-ci, incommodés par ses prêches perpétuels, l'ont forcé de partir, en brûlant l'ermitage et tous les papiers qu'il contenait; le registre des mariages y compris. Sur quoi, le pauvre diable, las de s'exterminer à convertir des gens qui s'acharnaient dans le péché, a frêté un navire de cochons salés, et ils ont fait naufrage tous ensemble.

— Possible! riposta Fandansec. Mais il y avait des témoins à ce mariage. Vos deux lieutenants, si j'ai bonne mémoire.

— C'est exact!

— On peut donc les retrouver, leur faire porter témoignage...

— Difficilement!

— Pourquoi donc?

— Ils n'ont pas eu de chance! Il y en a un qui a été pendu, pour avoir assassiné l'autre.

Arthur fut forcé de s'asseoir.

— En sorte, ajouta le comte, que vous pouvez

bannir tous scrupules, cher ami, puisqu'en fait, ce mariage, entre nous!... Vous savez : peuh!

— Voilà qui arrange tout! s'écria le prince, soulagé de toute appréhension de combat.

Mais Arthur se leva vivement, le sang aux yeux, les lèvres crispées et frémissantes.

— Que dites-vous, que « tout s'arrange? » s'écria-t-il en serrant les dents. Mais non! Ah! pardon! Pas du tout; c'est précisément le contraire!

— Comment donc?

— Mais, s'il en est ainsi, je suis joué moi!...

— Joué?

— Dame! voyons : Moi, sincère et convaincu, je me donne la peine de séduire une femme du monde, une honnête femme, une femme *mariée*, enfin! C'est tout dire, n'est-ce pas? A ce titre, je crois lui devoir de l'enlever, avec tous les égards dus à sa qualité. Je me refugie en Suisse, je remplis les formalités nécessaires à sa naturalisation; je la fais divorcer, et je termine en l'épousant — et pour de bon, s'il vous plaît! Le notaire, l'officier de l'état civil et un pasteur, parfaitement autorisé, y ont passé, encore que j'aie failli me faire protestant! Je m'en suis tenu à ça!... — Et cette femme mariée n'était pas, dans l'espèce, plus mariée que ça? — Mais alors...

— Alors, quoi?...

— Quoi, alors?...

— Alors, on m'a trompé! vulgairement *enfoncé!* On s'est fait un jeu de ma crédulité —

sentiment honorable, entre tous ! Il y a abus de confiance, indignité, injure grave.

— Mais qu'est-ce qu'il a donc ; qu'est-ce qu'il a donc ? fit le comte, perdant tout enjouement.

— Ce que j'ai? riposta Fandansec. J'ai que je suis votre dupe, et que je ne suis pas content.

— Un moment, monsieur ! reprit Aldaïa, voilà un mot malsonnant !...

— Prenez-le comme vous voudrez ; et surtout, quittez ces grands airs. Les mots que je dis, je les maintiens ; c'est mon habitude, sachez-le bien, « mon cher ! » Vous n'êtes pas pour m'intimider, vous, ni personne, dans les deux mondes. D'autant que nous ne sommes pas, ici, dans les Pampas, Dieu merci ! Il n'y a pas de forêt vierge à brûler, — et même je ne crois pas un traître mot de vos exploits d'outre-Océan, à cet égard. — Ce qu'il y a, ici, c'est des gendarmes, de bons gendarmes, qui ne laisseraient pas, comme ça, incendier la forêt du bon duc d'Aumale. Et quand même, monsieur « mon bon ami », les gendarmes ne se mêleraient pas de l'affaire, je suffirais, croyez-le, à vous mettre au pas, si vous trouviez mauvais que je vous disse qu'en tout ceci vous avez un rôle de la plus caractéristique indélicatesse.

— Répétez, pour voir, s'écria l'ancien forban, en devenant blême.

— De la plus pure indélicatesse, fit Fandansec, en se dressant sur les pointes.

— Tout beau, « mon cher ! »

— « Tout beau ? » fit Arthur en haussant les épaules. Il me fait rire, cet *Avale-tout-cru* exotique !.... Avec ça que je *coupe dans le pont* des forêts vierges !

Le comte avança d'un pas.

— Vous allez retirer le mot ? demanda-t-il d'une voix profonde.

— Et si je ne le retire pas ? répondit Arthur en s'approchant de même.

— J'aurai la douleur de vous tirer les oreilles, mon petit ami.

Il n'avait pas articulé la dernière syllabe que la main d'Arthur lui cinglait le visage.

— *Toc !* fit-celui-ci en se mettant sur la défensive.

Le major, le baron et le prince se jetèrent entre eux.

— Messieurs ! disait l'un.

— Fandansec ! disait l'autre.

— De la tenue, pour l'amour du ciel, de la tenue ! s'écriait le baron, en s'adressant à tour de rôle aux deux adversaires.

— Mon cher ami, vous avez tort, dit le prince en entraînant Arthur.

— Tort ? répondit celui-ci. Vous ne comprenez donc pas la situation, prince ? Si le mariage devant le pieux cénobite est supprimé, qu'est cet homme à l'égard de madame de Fandansec ? Son amant, ni plus ni moins.

— Permettez !....

— Rien du tout. Puisque je suis le mari légitime et véridique, moi, si le comte n'a pas été

réellement marié avec elle, ce n'est pas moi qui l'ai trompé ; c'est lui qui... m'inflige la flétrissure et le ridicule. Il est l'amant de ma femme ; il n'y a pas d'autre mot, et l'amant, *avant!* Les rôles sont intervertis. Tandis qu'il me laissait croire que je le trompais, c'est lui qui...

— Arthur!

— Mais c'est assez d'explications, reprit celui-ci. Je l'ai frappé au visage; partons de là, et portez-lui ma carte. Le reste va de soi, entre gentilshommes!...

Il fut fait selon son désir. Les cartes furent échangées, et rendez-vous, pour la première entrevue des témoins, fut pris, au lendemain matin, à l'hôtel de Passy, chez Arthur.

A ce moment, la dernière course finissait ; un jockey désarçonné s'était brisé l'épine dorsale ; ce qui améliorait, comme de raison, la race chevaline, et six mille personnes, qui se souciaient des haras nationaux comme de Colin-Tampon, s'engouffraient, en se bousculant, dans les trains de retour de la Compagnie du chemin de fer du Nord.

C'était ce qu'on appelle une belle journée!.....

## VII

### LA REVANCHE D'ARTHUR

Le lendemain matin, Arthur, en manches de chemise, prenait une leçon d'escrime dans la salle à manger de l'hôtel de Passy.

Ses témoins, le prince et le baron, l'avaient exigé, et eux-mêmes étaient allés quérir un maître d'armes qu'ils connaissaient.

Arthur faisait de son mieux, accomplissant en conscience les commandements du professeur.

— Une, deux, faisait celui-ci ; coup droit, parez...

Et, se fendant à fond, il *boutonnait* Arthur.

— Bien ! Parfait ! ajoutait-il, d'un ton satisfait.

Puis, se tournant vers les amis de son élève, en leur faisant remarquer sa pose :

— Voyez-vous la jambe gauche ? leur disait-il. Remarquez la jambe gauche, je vous prie.

Après quoi il se remettait en garde et commandait de nouveau :

— Une, deux, coup droit, parez....

Et Arthur recevait un solide coup de bouton en pleine poitrine, tandis que le maître d'armes reprenait :

— Bien!... très bien ! Parfait !

Le baron s'en émut à la fin.

— Pardon ! fit-il. Il y a quelque chose en tout cela, que je ne comprends pas très bien.

— Quoi donc, monsieur le baron ?

— Vous dites : « Bien! très bien ! Parfait ! » Mais vous le *boutonnez* toujours.

— Sans doute.

— Comment, sans doute ?

— Tout le temps ! mon cher monsieur.

— Et je le sens ! dit Arthur, en se frottant les côtes.

— Bon ! reprit le baron. Mais, en somme il ne pare jamais !

Le maître d'armes eut un sourire superbe.

— Mon coup droit? fit-il avec un peu de suffisance. Parer mon coup droit?.... Ah! *ben* alors !....

— Cependant, dit Swenska, en intervenant, il me semble...

Le maître d'armes l'interrompit.

— On ne pare pas mon coup droit, messieurs ! dit-il. Voulez-vous essayer, mon prince !

— Il ne s'agit pas du prince, riposta le baron d'Iosk, du prince ni de vous, mais bien et uniquement de notre ami, M. de Fandansec !

— Grandes dispositions ! répondit le maitre d'armes, et je réponds qu'en six mois...

— Six mois ! fit le prince. Mais M. de Fandansec se bat demain.

— Demain matin, au plus tard ! ajouta Arthur. Vous ne remarquez pas assez : demain matin, mon cher maître !...

— J'ignorais, répliqua le maître d'armes. Mais ça ne fait rien ; ne vous inquiétez pas. Il y a un moyen...

— Un moyen ?

— Parbleu ! Je connais ça !

— Quel moyen ?

— Prenez le pistolet !

Arthur et ses témoins parurent consternés.

— Le pistolet ! fit le baron. C'est que nous n'avons pas le choix des armes.

— Ah ! diable ! s'écria l'autre, avec une grimace significative.

Puis, après réflexion :

— Et contre qui vous battez-vous, sans indiscrétion ?

— Contre le comte d'Aldaïa.

Le visage du professeur se détendit. Un sourire de pitié se répandit sur ses traits.

— Oui ! oui !.... fit-il dédaigneusement. Cette espèce d'Américain du sud, de Brésilien, d'ancien trappeur, n'est-ce pas ?

— Cela même !

— Vous connaissez ?

— Si je connais !... Il venait autrefois faire assaut à ma salle. A mourir de rire ! Ce n'est

pas tirer. Une méchante feinte de dégagement. Et puis, en dessous : vlan !.... La pointe sort dans le dos...

— Ah ! fit Arthur, la pointe sort ?...

— Dans le dos ; parfaitement ! Seulement, ce n'est pas tirer ; ce n'est pas propre ; ça ne compte pas ; vous m'entendez bien ?...

— Cependant ! objecta le baron, si « la pointe sort dans le dos. » — Vous êtes bon, vous !...

— Voyons, voyons ! reprit le prince. Vous voyez de même le jeu de M. de Fandansec. Eh bien ! là, franchement : votre avis ?

— Mon avis ?...

— Oui ! Et bien franchement, s'il vous plaît.

Le maître d'armes se recueillit.

— Pour lors, mon avis, fit-il, avec quelque gravité... mon avis est qu'à tout prix il faut faire adopter le pistolet.

— C'est que, reprit Arthur en prenant un carton sur le poêle de la salle, c'est que, en prévision du choix de cette arme, je suis allé, avec ces messieurs, m'essayer chez Castine-Reinette, et.... Voilà le résultat, sur cent cinquante balles !

A peine, au bord extrême du carton, apercevait-on une écorchure. Encore était-ce le hasard d'un ricochet en retour.

La grimace du maître d'armes s'accentua d'une lippe inquiétante. Puis d'un ton déterminé :

— Vous voulez mon avis ? demanda-t-il.

— Oui, oui !

— Franchement ?

— Tout à fait franchement !

— En ce cas, voilà : Si l'on peut arranger l'affaire, n'hésitez pas !.... Le voilà, mon avis !

— Jamais !... s'écria Arthur, avec un très beau mouvement.

Le maître d'armes en fut saisi.

— Jamais ? répéta-t-il interrogativement.

— Jamais! sachez-le bien. Une affaire avec un Fandansec ne s'arrange pas.

— Alors, reprit le professeur, c'est donc une affaire sérieuse ?

— Une affaire sérieuse !

— D'honneur ?

— Une affaire d'honneur !

— C'est autre chose, et je ne laisserai pas un gentleman dans l'embarras. Ah ! c'est une affaire d'honneur !... Eh bien, venez dans un coin, tous deux, tous seuls : je vais vous enseigner une *ficelle.*

Tout le monde parut rassuré. Du moment qu'il y avait une *ficelle*, plus de raison, pensèrent-ils, de s'inquiéter de rien. Une *ficelle*, autant dire une botte secrète : un talisman !

Arthur avait déjà quitté la salle à manger, en emportant masques et fleurets.

Ce que voyant, le maître d'armes s'approcha des amis de celui-ci, et tout bas, en clignant de l'œil, il leur répéta :

— Si l'on peut arranger l'affaire...

— Hein ?

— N'hésitez pas! ajouta-t-il, sur le pas de la porte.

Resté seul avec Swenska, le baron fit la moue à son tour.

—Arranger l'affaire ! dit-il. Il est magnifique. Pour moi, je ne saurais tremper dans une comédie. Quand un baron d'Iosk va sur le terrain, il faut... que quelqu'un y reste !

Durant ce temps, Inès était anxieuse au premier étage. Le visage collé à la vitre, elle sondait du regard les massifs de la cité, et, pensant à Arthur et à ses amis, elle se disait tout bas :

— « Ah ! Dieu !.... ils ne partiront donc pas !.... »

Puis, avec plus encore d'appréhension :

— « Pourvu que l'autre ait bien compris ! Pourvu qu'il ne se fasse pas voir au moment de leur départ ! »

Quelles étranges pensées l'agitaient ainsi ?

Bien qu'elle eût quitté le *pesage* de Chantilly avec la baronne, la veille, elle avait su ce qui s'était passé entre ses deux maris.

Une autre en eût désespéré. Étant donné une voie de fait caractérisée — un soufflet, cinglé publiquement par Arthur sur la joue d'un homme tel que le comte, c'est-à-dire un aventurier qui n'avait jamais reculé devant rien, — elle en savait quelque chose ! — qui eût pu songer un instant à éviter une rencontre meurtrière ?

Pourtant elle conçut un vague espoir, ou du moins, elle se résolut à tout tenter pour éviter un malheur.

C'est que, si combat il y avait, l'issue ne pouvait faire doute, à son sentiment. Arthur, quoi qu'il fît, ne devait pas manquer de mordre la poussière. C'était inévitable, fatal, écrit !

En suite de quoi elle se voyait veuve, et, qui pis est, veuve sans position, ruinée, déconsidérée peut-être !

Si encore Arthur avait pris ce qu'on appelle des « dispositions dernières » par lesquelles il l'eût avantagée, au cas où la loi permette de disposer des héritages à recueillir ! Mais non ! Il n'avait fait aucun testament. Et d'ailleurs, étrangère, elle ignorait si, en sa qualité de veuve, elle pourrait bénéficier de ce que laisseraient un jour ou l'autre le vieux de Bicheterre et la chanoinesse.

Donc, à tout prix, il fallait qu'Arthur vécût.

Arthur, c'était la fortune plus tard; Arthur, c'était la considération extérieure, aux yeux du monde.

Comment le préserver d'un trépas qui équivalait à une banqueroute à son détriment, à elle ?

Elle ne le savait au juste. Mais elle s'en fiait à son imagination, à l'improvisation du moment, s'il lui était donné de se retrouver face à face, et à huis clos, avec cet Antonio d'Aldaïa dont, par expérience, elle connaissait le cœur et le caractère, les côtés vulnérables et l'orgueil inné.

Donc, avant même de quitter Chantilly, elle était entrée dans un café, près de la gare, et,

demandant plume et papier, elle avait écrit à celui-ci.

Il lui fut très aisé de mettre la baronne dans ses intérêts. La bonne dame adorait se mêler des affaires des autres, intriguer, faire l'importante, afin de pouvoir, après, tout raconter, sous le sceau du secret, à tous ceux qui lui tombaient sous la main, en se donnant — comme de juste — un rôle héroïque dans le gâchis quelconque où elle avait trempé.

Ce mot, écrit par la comtesse, madame d'Iosk s'était chargée de le faire tenir au comte. Et elle n'y avait pas manqué.

Dès l'arrivée du train à Paris, elle avait pris un commissionnaire et, lui glissant cent sous dans la main, lui avait fait jurer que, quitte à passer la nuit à l'hôtel du Louvre, où d'Aldaïa s'était installé provisoirement, il lui remettrait le pli à lui-même.

Dans ce mot, Inès disait à son ex-mari :

« Il faut que je vous parle. Il faut — ce second *il faut* était souligné trois fois, d'une main nerveuse — il faut que j'aie avec vous un entretien secret.

» Si vous avez ombre de délicatesse et d'honneur, vous sentirez que vous ne pouvez le refuser à la personne que vous avez failli perdre de réputation dans nos pampas.

» Je n'insiste pas : souvenez-vous, Antonio !

» Donc, demain dans l'après-midi, soyez quelque part autour de mon hôtel, convenable-

ment dissimulé dans l'ombre des peupliers, et regardez attentivement la seconde fenêtre, à gauche, du premier étage de la façade.

» Quand vous y apercevrez un foulard rouge légèrement agité, par une main que vous n'avez pas oubliée, présentez-vous. Ce sera que, seule chez moi, je pourrai vous recevoir, sans risque pour personne.

» Au domestique qui vous ouvrira, vous donnerez un nom de fantaisie; un nom français, italien, allemand, polonais ou russe, de façon à ce que, répété à mon mari, il n'éveille point sa méfiance. D'ailleurs, n'êtes-vous pas la seule personne, dans tout l'univers, qu'il ne puisse soupçonner de s'être présentée chez lui, en telle circonstance, après ce qui s'est passé entre vous et lui au *betting* d'hier ?

» Venez; il le faut, je le veux, et vous le devez à

» Votre

» INÈS »

Dans l'impossibilité de recevoir une réponse, la comtesse avait passé la matinée dans une mortelle inquiétude.

— A-t-il reçu mon mot ? se demandait-elle. Et s'il l'a reçu, qu'en a-t-il pensé ? Que résoudra-t-il ? Ne va-t-il pas se défier ? Viendra-t-il enfin ?...

Vers deux heures, elle crut apercevoir une ombre se faufiler sous les massifs de l'avenue. Son cœur ne s'y trompa pas, c'était Antonio ;

l'Antonio d'autrefois, vif, alerte, bronzé, et redevenu superbe de vitalité agile et audacieuse.

Ah ! que les autres partissent, maintenant !

Fébrile et agitée, elle se jeta à genoux sur sa descente de lit et le demanda pieusement à la Vierge, faisant vœu de lui brûler six cierges à un franc cinquante, si son intervention lui procurait la grâce d'empêcher le comte de s'impatienter.

Catholique orthodoxe, à la façon des colons espagnols, elle ne doutait pas un moment que ces six cierges à un franc cinquante, ne tentassent la Mère de Dieu de l'obliger en cette belle affaire.

De fait, elle en aurait pu faire l'économie. Mais, par modestie, sans doute, elle ne supposait pas que les dispositions de son premier mari pussent lui être, à ce point, favorables qu'elle n'eût eu besoin de l'intercession de personne, de ce monde-ci ou de l'autre, pour que son souhait fût réalisé.

En effet, à la réception de la lettre d'Inès, le comte avait ressenti une impression tout à fait singulière, qui, sur le premier moment, l'avait interdit.

Puis, son visage s'était éclairé d'un rayon de malice.

— Eh bien, franchement ! s'était-il dit, ça... c'est original ; ça, c'est drôle ! Venir en catimini chez son ancienne épouse légitime ; de Bartholo se changer en Almaviva, c'est piquant au suprême degré, il n'y a pas à dire.

Et quand on pense, ajouta-t-il, en manière d'aperçu philosophique, qu'il y a des gens qui s'opposent, en ce pays, au rétablissement du divorce ! Mais voilà un cas très intéressant à leur signaler. Voilà qui est pour donner du *montant* à la chose ; à cette chose, déjà si monotone en elle-même, qu'on appelle le mariage. Quand donc leur indissolubilité pourrait-elle fournir une situation si attrayante ? Comment les partisans du divorce ne l'ont-ils pas mise en évidence dans leurs plaidoyers, cette situation de haut goût ? Il y avait de quoi affrioler leurs adversaires. Quel argument ! quel ferment de propagande !... A faire rêver les plus entêtés et les plus rébarbatifs !...

En tout cas, reprit-il, en revenant à lui-même et à ce qui le touchait, dans l'espèce, c'est là une aventure pleine de sel.

Comment, si « je le lui dois ?... » fit-il en relisant les dernières lignes de la missive ; mais je me le dois plus encore à moi-même ! Ces choses-là sont assez inusitées dans la vie d'un homme, pour qu'il n'en fasse pas fi ?

Et penser que tous ces jeunes gens du boulevard, qui, pour conduire des *cocottes* au Bois, pour entraîner des *cocodettes* dans un cabinet de Brébant, s'imaginent mener « la grande vie !... » Ça fait pitié, ma parole !

Eh ! non ! « La grande vie, » la voilà ; car, enfin, si ce qui m'arrive ici n'est pas encore la grande existence, qu'est-ce que ça serait donc que la grande existence ?...

C'est dans ces sentiments qu'à heure dite, et plutôt en avance, il se rendit à l'endroit désigné. Inès n'avait que faire de craindre qu'il s'impatientât; il eût attendu là jusqu'au jugement dernier, tant le piment de l'affaire le chatouillait à l'amour-propre.

Au surplus, l'épreuve ne dura pas trop longtemps.

Rompu, brisé, abruti par les exercices auxquels le maître d'armes le soumettait, Arthur déclara bientôt qu'il n'en pouvait littéralement plus.

— Eh bien ? lui demanda le prince, quand il revint à ses témoins.

— Eh bien! répondit le jeune homme, j'ai une courbature atroce.

— Oui ; mais, la *ficelle ?*

— Ah ! la *ficelle !...* Entre nous, vous savez : c'est une toute petite *ficelle !...*

Et voyant le visage de ses amis s'allonger :

— Mais ça ne fait rien, ajouta Arthur. J'en reste là-dessus : que les plus habiles à la salle d'armes font autre figure sur le terrain, alors qu'au lieu d'avoir, sous le nez, un fleuret bien moucheté, ils se voient menacés par un fer pointu, manié à tort et à travers par un homme déterminé à pousser de l'avant. D'ailleurs, il n'est plus temps de réfléchir. Et puisque l'heure de la conférence avec les témoins du comte approche, partons. Je vous attendrai en bas, dans une voiture, afin d'être informé aussitôt du résultat. J'ai des dispositions à prendre...

— Mon ami, mon cher ami, dit le baron, croyant qu'il pensait à rédiger son testament, tout n'est pas encore désespéré, que diable !...

— Vous ne m'entendez pas, répliqua Arthur, en relevant la tête. Ce n'est pas de ces dispositions-là que je parle.

— Que voulez-vous dire, en ce cas ?

— Mon cher, reprit le jeune homme, on est ou l'on n'est pas un viveur, un homme des hautes classes, un de ces types sur lesquels les petites gens ont les yeux fixés. Or, si l'on est de ces êtres supérieurs, on doit, en toute occasion, donner l'exemple au populaire et à la mesquine bourgeoisie. N'est-ce pas votre avis ?

— Sans doute !

— N'oublions jamais, continua Arthur, que le souffle de la Révolution désagrège au fur et à mesure, société, institutions séculaires, famille, religion, etc. Tout se confond aujourd'hui, se nivelle au nom de principes subversifs qui tendent à nier la hiérarchie, à tout mêler dans le gouffre de la promiscuité écœurante des classes. Eh bien ! c'est à nous de protester, d'opposer, par la grandeur de nos actes, une digue au flot de la vulgarité, de prouver que nous sommes d'une essence choisie ! N'est-il pas vrai ?

— Assurément ! Mais encore ?...

— Un bourgeois, poursuivit Arthur, quelque fils d'enrichi, se trouvant où j'en suis, se claquemurerait lamentablement dans son cabinet, spécifierait sur un papier l'emploi qu'il désire qu'on fasse de ses *quatre sous*. Pouah !...

Moi, messieurs, j'entends me promener autour du lac tantôt; j'entends passer la soirée aux *Bouffes*, car ce n'est malheureusement pas jour d'opéra; j'entends enfin, au lieu de consigner mes volontés dernières, — d'ailleurs, il ne me reste plus rien; j'ai tout croqué, au prix de mon enterrement près — j'entends, dis-je, réunir ensuite tous nos amis au Café Anglais, et y souper jusqu'au petit jour, jusqu'au moment d'aller sur le terrain.

Voilà! fit-il en se dressant sur ses ergots, voilà la tenue qu'il faut prendre, quand on a souci de montrer qui l'on est, quand on a conscience de ses obligations envers ses pairs, quand on a à cœur de protester contre l'anarchie qui règne dans les mœurs d'une société.

Le prince et le baron en furent enthousiasmés. Cela aussi, cela, c'était « la grande vie !... »

— Allons trouver les témoins du comte, répéta Arthur.

En cherchant sa canne dans l'embrasure d'une fenêtre; il en dérangea légèrement le rideau, et malgré lui, un petit cri de surprise lui échappa.

— Qu'y a-t-il ? fit le prince.

— Rien ! rien ! répondit vivement Fandansec. Partez, messieurs; il vaut mieux que vous arriviez seuls. Je vous suivrai à distance, et ma voiture ne stationnera au rendez-vous qu'une heure après votre arrivée.

On l'a deviné, Arthur avait entrevu, ou cru entrevoir, le comte d'Aldaïa, et il improvisait

un prétexte pour avoir la liberté de s'assurer du fait.

Dès la sortie de ses amis, il ouvrit un tiroir et en tira une jumelle de courses, qu'il braqua sur le point obscur où l'apparition s'était, pensait-il, produite.

A ce moment, il n'y avait trace de personne. Les massifs empêchaient de rien distinguer.

Il attendit, en tremblant de colère, grinçant des dents, étourdi, furibond.

Peu après, la vision reparut, vague d'abord, puis distincte, foudroyante !

C'était bien le comte. Pas à en douter. Et le comte gai, tout gaillard ; un vainqueur impatient, mais certain de son fait.

— Que fait-il là ? se demanda le jeune homme. Que peut-il épier ?.... On dirait qu'il fait des signes.... A qui ?... Ah ! mon Dieu ! A qui donc ?...

En se rencognant à l'extrémité de la croisée, Arthur pouvait l'envisager en plein, de face.

Les signes lui parurent dès lors évidents. Antonio, par sa physionomie, semblait interroger, comme s'il eût dit :

— « Eh bien ?... »

Mais encore une fois, à qui adressait-il sa question ?

Est-ce que, dans un intérêt à découvrir, il aurait soudoyé quelque domestique ?

Tout à coup, Arthur entendit au-dessus, le bruit d'une fenêtre qu'on ouvre.

Le visage du comte se montra tout à fait, avec une expression encore plus interrogative.

Puis il tourna la tête, tendant l'oreille, en faisant pavillon acoustique, avec l'une de ses mains.

— « On lui parle donc ? » se dit Arthur.

Il écouta lui aussi, et il lui sembla entendre murmurer :

— « Pas encore !... »

Sur quoi, le Roméo exotique fit signe qu'il avait compris.

— « Bien ! bien ! » semblait-il dire.

Et il se dissimula de nouveau.

Arthur, si peu qu'il en eût appris, en savait suffisamment.

La fenêtre qu'on avait ouverte était celle d'Inès. Il avait reconnu la voix qui avait murmuré :

— « Pas encore !... »

C'était assez. Son plan fut fait en un instant.

Ostensiblement, d'un air parfaitement tranquille, il quitta le salon, et appelant un domestique dans l'antichambre :

— Si l'on vient me demander, dit-il, on me trouvera jusqu'à quatre heures au cercle. Passé quatre heures, je serai au Bois, autour du lac, côté gauche. Je pense rentrer dîner à sept heures. Cependant, si j'étais empêché, je passerais la soirée aux *Bouffes*, fauteuil 45. Prenez note; car il se peut que certaines personnes aient à me parler sur l'heure.

Lui-même, il rectifia un chiffre que le valet de chambre avait mal formé, puis il partit, en sifflotant un air de chasse.

Du premier étage, Inès le suivit du regard, d'un air anxieux. Elle le vit longer l'avenue, appeler un cocher, monter dans le fiacre, et disparaître.

— « Enfin ! fit-elle. A l'autre maintenant ! »

Alors elle prit un foulard rouge et, passant son beau bras, modelé par Phidias, à travers les battants de sa fenêtre entr'ouverte, elle fit le signal convenu.

Un baiser lui fut envoyé en guise de réponse.

Elle rentra et passa au salon.

A peine y était-elle installée, sur la chaise-longue, dans une attitude étudiée à loisir, que le timbre extérieur retentit.

— « Le voilà ! » se dit-elle.

Un léger temps passa.

Puis la camériste parut, disant :

— Un monsieur demande à présenter ses respects à madame.

— Son nom, ma fille ?

— Monsieur de Wall'el Réas. Un compatriote de madame de passage à Paris.

— Oui ! parfaitement ! s'écria la comtesse, comme se parlant à elle-même. Un vieil ami de ma famille ; le filleul de ma tendre mère. Faites entrer, Justine ; faites entrer.

Justine y fut prise et, se hâtant, fit pénétrer le visiteur,

Quand le comte et Inès furent en présence, ils échangèrent un regard scrutateur, qui les disposa le mieux du monde à l'égard l'un de l'autre.

Sans en arriver à dire, comme avait fait Ful-

gence, la veille : — « Il est bien *renforci,* » la comtesse ne put contester que son ex-mari eût changé à son avantage.

De son côté, celui-ci, fut saisi des grâces de son ancienne épouse.

— « Le diable m'emporte ! se dit-il, elle a pris des ampleurs de plus en plus magnifiques. Cet animal d'Arthur est un heureux coquin, Dieu me damne ! »

A distance, les personnes qu'on a connues bénéficient de l'oubli qui s'est produit sur leurs côtés déplaisants ; on n'est plus sensible qu'à leurs séductions.

Inès avait tout l'éclat du début de la maturité. Elle aussi, elle avait *renforci*, et ses élégances naturelles en étaient au suprême de leur plénitude.

Le comte ne se souvenait plus de certaines choses qui l'avaient plus ou moins agacé autrefois ; n'y eût-il que ce satané *grabuge*, dont il avait failli devenir idiot. Il s'en tenait à l'extérieur, et sans en rien rabattre, il contemplait.

N'eût-il pas eu l'arrière-pensée d'une sorte de revanche à prendre contre M. de Fandansec, que l'aspect d'Inès eût suffi à le transporter.

Cependant, pour qu'elle le fît appeler, il pensa qu'il fallait qu'elle eût quelque chose à obtenir de lui.

— « Quoi ?... »

Il se le demanda, se faisant circonspect, — afin d'avoir barre sur elle, au bon moment — et il s'approcha, en cérémonie, disant :

— Vous m'avez fait l'honneur, madame, de me demander une entrevue. Me voici à vos ordres. Que puis-je, qui vous soit agréable ?

D'un geste courtois, Inès lui indiqua un tabouret, au pied de la chaise longue où elle était étendue, émergeant d'un amoncellement de dentelles, de guipures et de festons brodés, où la gaze, la mousseline et la soie s'amalgamaient de la façon la plus coquette du monde.

— Là, fit-elle, asseyez-vous. Et puis, bonjour.

Le dernier mot fut dit en lui tendant une main de reine ; mouvement qui laissa voir un bras de lignes opulentes, dont le satin velouté avait de quoi faire frissonner un apôtre.

— « Elle est adorable ! » se dit le comte en lui serrant le bout des doigts. « Coquin d'Arthur !... Oh ! la canaille !... »

Puis, troublé au plus profond, l'ancien forban baissa les yeux.

— Pour mon salut éternel ! fit-il d'un accent où il y avait de la prière, ne me regardez pas ainsi, madame !... Ayez la charité de penser que je sais ce que j'ai perdu !

Il était vraiment impossible de rendre à une femme, un hommage plus délicat et plus complet.

Mais la comtesse ne s'y arrêta que pour constater son ascendant sur cet homme, et prendre confiance dans la réussite du projet secret formé par elle.

— Savez-vous, lui dit-elle, que vous êtes joiment transformé ?

— Bien honnête ! répondit modestement le comte.

— Non ! sans flatterie, vous avez extraordinairement repris. Et puis, que me dit-on ? Vous avez rétabli votre fortune ?...

— A peu près !

— Tout à fait, si j'en crois ce qu'on m'a rapporté. Il paraît que vous n'avez eu qu'à paraître au placer pour ramener chacun à sa place.

— Ils sont devenus raisonnables, en effet.

— Et l'or afflue maintenant ?

— Vous avez trouvé le mot propre : il afflue, tout simplement.

— Vous m'en voyez ravie, mon cher.

— Je n'en saurais douter, madame !

— En sorte que vous êtes heureux ?

— Absolument ! C'est-à-dire cent fois plus que je ne le mérite.

Un petit silence suivit.

— Je croyais, reprit alors Inès, je croyais que vous étiez de ceux que le bonheur rend gégéreux.

— Qui pourrait vous donner une idée moins favorable de moi ?

— Dame !... N'ai-je pas appris que vous devez me tuer mon mari ?

— Si l'on vous a renseignée exactement, chère madame, vous avez pu voir que ce n'est pas ma faute. Je ne l'ai pas voulu. Je n'ai pas cherché une affaire. C'est lui, au contraire, qui m'a provoqué. A-t-on eu la loyauté de vous en

instruire? Faut-il vous rapporter les choses en détail?...

— Inutile!...

— En ce cas?...

— Je ne m'attache pas aux causes, répliqua Inès. Je ne puis tenir compte que des conséquences.

— Eh bien?

— Eh bien! mon cher Antonio, vous ne tuerez pas mon mari.

— Pardonnez-moi, chère madame!

— Vous le tuerez?...

— Comme un petit lapin!

— Allons!...

— A l'épée, au sabre, au pistolet, à la carabine, au chassepot, à l'américaine, à pied ou à cheval, il a le choix; mais demain, à la première heure, aussi vrai que nous voilà, je jure qu'il aura grossi le nombre des bienheureux, appelés à voir ce qu'il retourne de ce qu'on nous raconte « du monde meilleur. » Vous pouvez tabler là-dessus, pour peu que vous me fassiez la grâce de vous souvenir du cadet que je suis.

— Bah!... fit Inès.

— Il n'y a pas de « bah! » chère madame. Faites-en votre deuil, dès maintenant.

L'ex-comtesse, qui l'avait reçu en souriant, ne cessa pas de sourire, durant tout le temps qu'elle prit pour répondre:

— Mon cher ami, dit-elle enfin, si je sais le « cadet que vous êtes, » vous n'avez pu oublier la force d'âme et la lucidité dont le ciel m'a

pourvue. Or, j'ai mon idée moi aussi, et elle va précisément à ne pas être veuve, à ne pas perdre le rang que j'ai acquis — péniblement ! — dans la société française. Je vous abandonne monsieur de Fandansec. Il m'a bien déçue ! Mais, tel qu'il est, je le veux garder en vie, et en vie je le garderai.

— Hélas ! jusqu'au petit jour !

— Que non !

— Voulez-vous parier ?

Inès haussa les épaules.

— Savez-vous ce qui va arriver, avant que vous n'accomplissiez votre nouvelle prouesse ?

— Eh ! chère madame, que diable voulez-vous qu'il arrive ?

— Il va arriver... mon mari.

— Fandansec ?...

— Fandansec !

— Qu'il vienne !

— Pas tout seul, mon cher Antonio, pas tout seul. Mais avec deux bons agents de police et un monsieur le commissaire, qui n'entend pas la plaisanterie.

— Pour quoi faire ? demanda le comte, vaguement intimidé.

— Constater le flagrant délit, donc !...

— Hein ?

— Le flagrant délit : code pénal ; article numéro...

— Ah ! ça, voyons ! fit le comte. Si c'est pour rire, rions-en ; car, ça aussi, c'est original !...

— Original ! tout à fait ! répondit Inès. Deux ans de prison. Dites-moi, comte, savez-vous un peu tresser les chaussons de lisières ?...

Le comte ne riait plus. Il avait bien pu allumer des forêts vierges, exterminer des tribus d'Indiens, affronter *la mer en courroux*, comme on dit dans les romances, et brûler la cervelle à ses contradicteurs, le tout sans pâlir ; mais la perspective de vingt-quatre mois de Poissy l'intimidait visiblement.

Cependant, était-ce sérieux ? Était-il possible qu'on mît en telle passe un homme de sa sorte, « la Terreur de la Prairie, » le « Foudre des Pampas ? »

Il voulait en douter encore.

Néanmoins certains souvenirs lui revenaient au sujet de cette femme, la scène du canapé, notamment.

Elle s'était montrée là d'une belle force, et s'il n'eût dû au hasard d'apercevoir le chapeau d'Arthur, oublié bêtement par celui-ci sur un meuble, il y eût été pris.

— Diable !...

Mais non ! En admettant qu'Inès, avide de se venger des procédés cavaliers, et sommaires avec lesquels il l'avait épousée de force, eût conçu cette machination vulgaire de le faire surprendre par l'autorité en situation ressortissant de la correctionnelle, Arthur pouvait-il avoir assez décliné pour y prêter la main ?...

Voyons ! Un Fandansec ? Un descendant de

plusieurs illustres familles, tremper dans un guet-apens ?

Ç'eût été raide, en effet. Toutefois, si étranger qu'il fût, l'ancien trappeur avait assez pratiqué la vie parisienne pour en avoir vu bien d'autres, de la part de gentilshommes de naissance encore plus relevée.

Combien, qui portaient un nom historique, s'étaient fait *pincer*, l'un à tricher au jeu, l'autre à abuser de sa qualité d'administrateur de quelque compagnie louche, pour se faire graisser la patte, par des escrocs de la finance, cet autre à badiner, plus que de raison, dans les coins sombres des promenades publiques, etc.

Pourquoi M. Arthur de Fandansec eût-il été plus susceptible et dégoûté ? Il ne faut pas oublier, non plus, que le second mari d'Inès avait été élevé au séminaire !...

Le comte, en y réfléchissant, ne se sentait plus rassuré du tout ; il ne lui paraissait pas impossible qu'Arthur eût trempé dans le complot du traquenard où, finalement, le naïf d'Aldaïa se trouvait cerné.

Au fait, c'était à tout le moins logique. Quel autre moyen d'éviter un duel où, en raisonnant, Arthur ne pouvait douter qu'il ne restât sur le carreau ?

Le comte en venait à n'avoir plus de doutes.

— C'est égal, se dit-il, en voilà un « joli monsieur ! »

Pourtant, comme il était beau joueur, il fit bonne contenance.

— Allons ! dit-il, c'est bien joué, ma chère, et je m'exécute. Vos conditions ?

Instinctivement, il tirait de sa poche un livre de chèques, supposant qu'il ne s'en sortirait pas sans payer rançon.

— Une seule, répondit Inès, une seule condition.

— Dites.

— Le duel aura lieu au pistolet; l'on échangera deux balles chacun et « l'honneur sera satisfait. »

— Et puis ?

— Voilà tout.

— Comprends pas ! fit le comte.

— Vous manquez de perspicacité, mon cher. Je ne tiens qu'à une chose : rester la femme, et non la veuve, de M. de Fandansec.

— Mais il est au bout de son rouleau ! Il n'a plus un sou vaillant !

— Tant mieux !

— Vous m'étonnez.

— La gêne et les privations lient les cœurs, répondit Inès. Or, nous avons une famille riche, au pays d'Arles ..

— Compris !

— Allons donc! fit-elle. Sommes-nous d'accord ?

— Pour vous obliger, chère amie.

— En ce cas, écrivez les clauses du traité et signons,

— Signer quoi ?... que?...

— Le duel n'aura pas d'issue fatale pour M. de Fandansec.

— Bon ; mais quelle sanction voyez-vous?

— Un dédit,

— Combien ?

— Fixez vous-même, mon cher comte.

Celui-ci, tout à fait rassuré, trouva de plus en plus l'aventure originale. Sans discuter davantage, il s'approcha de la table et prit un papier, afin d'établir l'étrange convention intervenue entre eux.

Il voulut que la rédaction fût à la hauteur de l'objet, et il chercha ses mots.

Comme il en était à la première phrase de la formule, content du tour qu'il avait trouvé, Inès se releva d'un bond de panthère blessée.

— Écoutez ! s'écria-t-elle d'une voix sourde.

— Quoi donc ?

— Chut !... N'entendez-vous pas ?... On vient.

— Qui ?

— Lui !...

— Arthur ?

— Eh ! oui, Arthur !

Le comte parut dérouté, et croyant toujours à la complicité de son successeur :

— Trop tôt ! fit il en s'animant. Il revient trop tôt !... Il n'y a qu'à le lui dire...

— « A moins, pensa-t-il, qu'il ne lui faille ma montre !... »

Mais, sans l'écouter, Inès était allée pousser le verrou ; puis revenant à Aldaïa :

— Vous avez donc cru au complot de flagrant délit ? lui demanda-t-elle, avec une pitié superbe.

— Comment ? C'était faux ; c'était... ?

— Vous n'êtes pas *fort*, mon cher. Imaginer, qu'un Fandansec se tirerait ainsi d'une affaire d'honneur ? Vous êtes encore de votre pays, par exemple !

Le comte vit bien qu'il avait été dupe, et il s'en sentit mortifié. Décidément, il avait méconnu cette femme. Influence du *grabuge* peut-être. Mais, à présent, il fallait lui rendre justice ; c'est elle qui était vraiment *forte*.

Cependant le péril était imminent. Comment en sortir ? Il ne voyait aucun moyen, et déjà on frappait violemment à la porte.

— Ouvrez, Inès ; ouvrez ! criait Arthur.

Aucune autre voix n'accompagnait la sienne. La sommation n'était pas faite « au nom de la loi. » Il était impossible de croire plus longtemps à une entente entre Fandansec et sa femme.

Pendant que le comte s'en convainquait, Inès avait été ouvrir un placard, puis, se tournant vers l'ancien forban :

— Là, et vivement ! fit-elle.

— Mais... mais, dit le comte, il m'y découvrira, et dans quelle posture ?...

— Vous manquez de mémoire, Antonio. Je vous certifie qu'il ne vous découvrira pas.

— Cependant...

— Rappelez-vous !...

— Quoi ?

— Le canapé !

Du dehors, Arthur pratiquait des pesées sur

la porte, dont les gonds commençaient à se gauchir, et il jurait comme un templier.

Ma foi! à demi subjugué, à demi étourdi, le comte, faute de mieux se glissa dans le placard. Mais, *se souvenant*, comme Inès l'y invitait, au moment de refermer la porte :

— Mon chapeau, dit-il.

La jeune femme le lui passa, et donnant un tour à la serrure, elle mit la clef dans son corsage.

Il était temps ! Le bois du chambranle se fendillait.

Inès courut à la porte, tira le verrou, après avoir ôté quelques épingles de la pyramide de sa coiffure, afin qu'à un moment donné, si besoin était, ses cheveux pussent se répandre sur ses épaules; puis, tombant à genoux, sur l'irruption de son mari, elle cria :

— Grâce !...

Et elle joignit les mains, et elle se tordit les bras, en baissant la tête tout en répétant :

— Grâce !... Je ne suis pas coupable !

— Qui a mis ce verrou? demanda Arthur d'une voix terrible.

— Lui! Je vous dirai tout !

— Lui ? Le comte, n'est-ce pas ?

— Je vous dirai tout, répéta Inès, avec des suffocations. Il guettait votre sortie. Il a pénétré malgré moi. Ah ! Arthur ! Arthur !...

— Où est-il ? hurla le jeune homme furibond.

— Parti !...

— Mensonge !

— Parti, je vous le jure !

— Mensonge ! encore une fois. Je l'aurais aperçu.

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! Seigneur ! Bonne Vierge, ne m'abandonnez pas ! s'exclama la comtesse, avec un redoublement de trouble désespéré.

Et, par un petit mouvement sec, elle renversa l'édifice de son chignon, qui se déroula autour d'elle, de façon à lui donner un faux air de la Magdeleine repentante.

— Où est-il ? reprit plus effroyablement Arthur, sans s'arrêter à ce détail de mise en scène. Oh ! je saurai le trouver !...

Mais Inès s'accrocha à sa jaquette.

— Arthur ! s'écria-t-elle, j'aime mieux tout vous dire. Oui, je vous dirai tout ; oui, Arthur, il est ici... Mais grâce !

— Ici ? Où çà ?... Parlez, ou bien....

Il avait fait un geste menaçant, sur lequel elle ne crut pas devoir retarder le moment de jeter un grand cri.

Puis haletante, à demi morte, elle tendit le doigt vers une porte latérale.

— Là..., fit-elle avec des hoquets de douleur. Là... dans ma chambre... Ah ! grâce ! grâce pour lui !

— Grâce pour lui ! répliqua Fandansec, avec un rire satanique. On va voir !

Et il fit deux pas pour s'élancer.

A ce moment, Inès se relevant, en écartant

ses cheveux, montra le museau le plus railleur qui se puisse imaginer d'un suppôt de l'enfer, et se laissant tomber dans un fauteuil, elle partit d'un éclat de rire presque maladif.

Tout comme elle avait fait à la villa de la rue Balzac, pendant qu'Arthur étouffait dans le canapé, elle se roulait, se tenant les côtes et répétant :

— C'est qu'il y croit !... non, il est impayable !.... Ah ! ça fait mal de rire ainsi. J'en serai malade. Dieu de bon Dieu ! qu'il est donc farce !...

Sur le moment, Arthur s'arrêta à la contempler, avec une nuance d'hésitation et d'inquiétude.

Puis ses traits se détendirent, et le prenant du haut d'une supériorité qui a conscience d'elle-même :

— Oui, oui !... fit-il en argot de viveur, seulement, moi, je la connais ! On me l'a déjà faite, mon ange !...

Sur quoi, se retournant vers la porte :

— A nous deux, comte ! dit-il avec éclat.

— Arthur ! cria Inès en courant à lui, avec l'accent affolé d une personne prise à son propre piège, Arthur !... au nom du ciel, pitié !...

Mais Arthur, inflexible, la repoussa, et passant vivement la porte, il en ramena le battant, qu'il ferma à double tour.

Inès y donna tranquillement deux ou trois coups de poing, faisant semblant de s'y cram-

ponner; puis elle renversa une chaise, pour simuler la chute de son beau corps sur le tapis.

Cela fait, très tranquillement, elle ouvrit le placard, en disant au comte:

— Voilà !...

— Compliments ! répondit celui-ci émerveillé.

— Quant au duel, j'ai votre parole Antonio?...

— D'honneur ! fit le comte, en lui baisant la main. Je ne me pardonnerais de la vie de contrecarrer une personne de votre intelligence.

Il partit là-dessus.

Quand Arthur revint au salon, penaud, déconfit au possible, il trouva sa femme qui remettait ses cheveux en ordre, en se regardant à la glace.

— Eh bien ? fit-elle avec sa grâce habituelle.

— Eh bien ! répondit Fandansec toujours dans l'idiome du cercle, ça arrive tous les jours : on croit qu'on la connaît...

— Et puis ?...

— Et puis... on ne la connaît pas !

— Alors, vous, mon cher ?...

— Moi... je ne la connaissais pas ; voilà tout !....

## VIII

### OU ARTHUR DE FANDANSEC S'EN VA EN GUERRE

Ce jour-là, il y avait eu des régates à Chatou.

Les régates, aussi, sont du programme de « la grande vie ». Et la fleur du *sporting*, tous ces messieurs du *Yole's-Club*, notamment, avaient fait merveille à *tirer de l'aviron*, avec un ensemble et une précision de manœuvres à humilier ceux qui, jadis — au bon temps !... — pour un méchant lapin pris au collet dans leur propre champ, étaient, comme de juste, condamnés à ramer sur les galères du roi.

Oui, le bon temps ! on le répète.

D'abord, il y avait un roi, ce qui est assez dire. Un roi qui, marqué au front, comme chacun sait, par le doigt de Dieu lui-même, prenait sous son bonnet de faire marcher le pays à sa guise — avec l'aide du Saint-Esprit, bien entendu — sans s'arrêter à la criaillerie des ma-

nants, qu'ils crevassent plus ou moins de misère d'ailleurs.

Ensuite, il y avait une noblesse, en ce bon temps.

Des gens d'un limon supérieur, d'un sang tout à fait pur — bien que Saint-Simon, et d'autres, qui ne sont pas précisément des révolutionnaires, nous aient conté sur les nobles dames de leur époque, des anecdotes dont la gaillardise pourrait jeter du doute sur ce point délicat.

Quoi qu'il en soit, cette superbe et valeureuse noblesse, l'élite de la nation, avait du moins, alors, l'emploi de ses facultés naturelles et natives, qu'elle appliquait uniquement — l'histoire est là, qui en témoigne — à la grandeur de l'État.

Elle « donnait sa mesure à Rosbach, » dit Prévost-Paradol, qui l'a scrupuleusement étudiée [1] ; « ... Cette bataille où Soubise perdit, par sa faute, trois mille hommes tués, sept mille prisonniers, son artillerie et ce camp *qui fut trouvé rempli de cuisiniers et de perroquets*. »

Voilà qui la distingue, cette vaillante noblesse ; voilà qui a du ton !

Allez donc comparer, je vous prie, ce Soubise, et ses émules : de Mortagne, de Maillebois, Conflans même, à ces généraux roturiers qu'on appelle Kléber, Hoche, Marceau ! Où donc

1. *Essai sur l'histoire universelle.* — Hachette, éditeur.

étaient-ils les cuisiniers de ces derniers ?... Pas même un pauvre perroquet !

Il est vrai qu'au lieu de f...iler le camp, comme des lièvres à la moindre alerte, ces gens sans naissance rossaient les Allemands, sans s'inquiéter de se trouver un contre dix.

Mais les butors !...

Dites-moi s'il en est un seulement, qui ait songé à faire venir des violons pour monter à l'assaut ?

Jamais !

Loin d'user de ces procédés galants et nobles, ils laissaient leurs soldats hurler la *Marseillaise*, « Vive la République, » affichant cyniquement, avec eux, la séditieuse intention de soustraire les peuples, — ce ramas de vils croquants ! — à l'autorité parfaitement divine, — voyez le *Syllabus !* — des augustes personnes à qui le ciel a dévolu le droit de tondre à ras l'humanité, pour constituer des rentes à des madame de Pompadour.

Des perroquets à ces gens-là ? Vous badinez !

Ils n'avaient pas même de souliers ! En guenilles, les pieds meurtris, le ventre creux, cette plèbe s'en allait à travers l'Europe, le fusil pendu à l'épaule par un bout de ficelle, culbutant les vieilles milices qui menaçaient la patrie.

Ils traversaient capitales, villes et villages; en proclamant la liberté, affranchissant jusqu'aux vaincus, sans même voler le morceau de pain noir qui leur manquait depuis longtemps.

Pouah ! les impertinents !...

Ils se permettaient de gagner des batailles sur les armées des monarques de droit divin ; ils avaient l'insolence d'entrer à Berlin, bannières déployées. Ils osaient pénétrer dans Rome et mettre au pas notre très saint-père le pape ; ils poussaient le libertinage jusqu'à renverser la Sainte-Inquisition, dans la péninsule ibérique !...

Et tout cela — il faut bien se le rappeler — sans cuisiniers, sans un malheureux perroquet!

C'est une pitié !

Mais voilà le comble ! L'habitude s'est prise de ces façons d'agir, à la guerre. En dépit du second empire, qui, louablement, s'est efforcé de nous rendre des généraux de la capacité des Soubise, Mortagne et Maillebois, et de restituer aux « bagages » leur importance aristocratique, le perroquet est bien démodé, aujourd'hui !...

Alors, quoi ?

Que voulez-vous que deviennent les descendants des preux de Forbach ? Les voyez-vous pas *travailler !* Les voyez-vous réduits à servir un pays, dont le gouvernement a pour formule *Liberté, Egalité, Fraternité !*

Ah ! non, par exemple ! On sait ce qu'on se doit, ce qu'on doit à la lignée. Et tandis que les grands parents, surmontant la répugnance, nouent des intrigues et conspirent avec les *décavés* de l'impérialisme, pour obtenir que les Prussiens mâtent ce peuple de rebelles et res-

taurent, encore une fois, le pouvoir des capucins et des roys, les fils font noblement *la noce*.

A eux, les avant-scènes des *Bouffes* et des *Folies-Bergère*, où ils paradent en compagnie des filles de portiers qu'ils s'imaginent avoir débauchées ; à eux les cabarets nocturnes, succursales des maisons de joie où ils ripaillent les fenêtres ouvertes ; à eux les places réservées du Cirque, de Mabille et des Casinos de la Manche ; à eux enfin les triomphes du *Turf*, du *Skating* et du canotage d'eau douce !

Aussi, les mignons de Henri III et les maris des favorites du Roi-Soleil, du Régent et de Louis XV, dit le bien-aimé, en frémissent-ils dans leur suaire, en se disant les uns aux autres :

— « Comme ces gaillards-là gardent la tradition !... »

C'est pourquoi le soir de ce jour-là, Arthur de Fandansec, qui avait retenu le « Grand-Seize » du Café Anglais et y attendait ses invités, était fort incommodé par le tintamarre que faisait, dans le cabinet voisin, l'équipe de « La Fleur-de-Lys » — yole à quatre avirons de pointe — qui avait remporté la médaille d'or aux dites régates de Chatou.

De fait, elle faisait une belle vie, à côté, l'équipe de « La Fleur-de-Lys ! » Il y avait des voix de dames — de *dames*, vous m'entendez bien ! — qui chantaient des romances à faire rougir l'abbé de Grécourt, qui, pourtant, n'y allait pas de main morte ; — toujours dans *le bon temps !*

Et Arthur, qui n'était pas en humeur de rire, se répétait de cinq en cinq minutes :

— Pour embêtants, là, vrai ! ils sont cordialement embêtants !...

Tant qu'à la fin, n'y pouvant plus tenir, il sonna.

— Faites moi monter Ernest, dit-il d'un ton fâché.

Puis, en attendant l'arrivée d'Ernest, le maître d'hôtel du service nocturne, il se prit à réfléchir.

— « Il y a des moments, se dit-il, où tout cela ne me paraît pas naturel. Je sais bien que dans les romans d'Arsène Houssaye, ce qui m'arrive passe comme lettre à la poste et est plutôt fréquent. Mais quelque fidélité de peinture des mœurs du grand monde qu'il y ait dans les ouvrages de ce maître, les romans sont les romans. Et, par instants. je me crois le jouet de quelque chose de fantastique, d'abracadabrant, de vertigineux, qui me trouble, me confond, et me fait douter de me mouvoir dans la vie réelle. C'est une oppression du cerveau, un cauchemar tout éveillé, proche parent de la folie ; à me pincer pour me donner la certitude de n'être pas en état de somnambulisme.

Ernest entra à ce moment.

Empressé avec discrétion, plus impassible qu'un âne qu'on étrille, le maître d'hôtel se glissa sans bruit par la porte, qu'il referma avec précaution, et surgit près d'Arthur, sans que celui-ci l'eût entendu.

— Monsieur ? demanda-t-il.

— Ah ! Ernest ! Voyons, Ernest ; qu'est-ce qu'ils ont donc à côté ? Les entendez-vous ?

— Parfaitement, monsieur.

— C'est une vie de Polichinelle. Qui est-ce donc que ces gens-là ?

— Des personnes du meilleur monde !

— Il y paraît !

— Pardonnez : la fine fleur des grandes familles ! Seulement, ils en ont par-dessus les yeux.

— Quand on en est là, on va se coucher, que diable !

— Ils y allaient. Mais d'autres messieurs, du cabinet voisin, les ont interpellés à travers la cloison. On s'est dit des injures d'abord. Puis, on a envoyé des délégués, en vue d'obtenir des satisfactions réciproques, et comme les seconds en avaient, eux aussi, par-dessus les oreilles, il y en a un qui a pleuré ; ce que voyant, un autre qui venait d'être bien malade, l'a embrassé, et l'affaire n'a pas eu de suites. A présent, ils se tutoient tous. Ils ont fusionné, les dames avec.

— Alors, ils vont chanter ces horreurs toute la nuit ?

— Ah ! non, monsieur, ne soyez pas inquiet. Voyez-vous, j'ai l'expérience. Quand on commence par des gravelures, on finit nécessairement dans le doux ; la poésie, les « petites fleur des bois » ; c'est forcé !... Et tenez, monsieur, ajouta Ernest, en tendant l'oreille, nous

arrivons au demi-attendrissement, écoutez...

Arthur fit silence, et entendit une voix un peu embarrassée, peut-être, qui, sur un ton mélancolique et convaincu, chantait :

C'est pour ta mère, aimable créature,
Qu' tu t' fais modèl', malgré ton embarras ;
Voilà vingt sous, mais reste chaste et pure ;
D'la pauvreté l'artist' n' abuse pas !
Va, mon enfant, que le ciel t'accompagne
Et te préserve des destins !...
Moi je voudrais être le roi d'Espagne ;
Moi, j' te coll'rais cent sous tous les matins ;
Oui, je voudrais être le roi d'Espagne ;
Moi, j'te coll'rais cent sous tous les matins !...

— Dans dix minutes, reprit Ernest, ils en seront à *Aï Chiquita*, vous savez :

On dit que tu te maries ;
Tu sais que j'en vais mourir !...

Et, à considérer ce qu'ils ont absorbé de chartreuse verte, je serais bien étonné, monsieur, s'ils ne poussaient pas jusqu'au cantique :

Heureux le cœur fidèle
Où règne la ferveur !

Tout ça se tient, et dans l'espèce, le cantique est tout ce qu'il y a de plus indiqué.

— Je ne dis pas non, fit Arthur. Mais ce n'en est pas moins gênant. J'étais venu en avance, pour rédiger un petit bout de... dernières volontés.

— Monsieur !... fit Ernest, en trahissant de l'émotion.

— Ah !... s'écria Arthur, avec une certaine désinvolture digne d'un philosophe, il ne faut pas s'épouvanter des mots. Et quand on est... au seuil de l'éternité... (car... tout simplement : au seuil de l'éternité, Ernest !) ; il est sage de régler quelques détails... J'étais même en train — je vous dis ça, par occasion ! — de consigner le désir qu'on vous remît un petit bibelot en souvenir de...

— Monsieur ! reprit Ernest, vraiment impressionné. Monsieur de Fandansec !...

Le trouble est communicatif. A voir ce garçon de restaurant qui s'efforçait de se surmonter, Arthur fut touché, flatté aussi.

Il se sentait si seul, si isolé, en une passe où il ferait bon d'être entouré, et même soutenu ; car les plus vaillants sont assiégés, durant la nuit qui précède un duel, de réflexions décourageantes, difficiles à éloigner.

Et puis, il y a je ne sais quel besoin d'occuper les autres de soi, de parler à quelqu'un de ce qui, malgré tout, tracasse.

Faute de mieux, on écrit ; c'est pourquoi Arthur, qui s'était pourtant montré bien dédaigneux envers ces *minces bourgeois* taciturnes qui font leur testament, en était venu précisément à les imiter par la rédaction de ce qu'il appelait « un bout de dernières volontés. »

Sa déconvenue, au logis, où il avait cru surprendre le comte, l'avait empêché de se montrer

autour du lac, et quand, ayant retrouvé ses témoins, il apprit d'eux, que l'arme choisie était le pistolet, il renonça même à dîner. Un bouillon lui suffit.

Il alla aux Bouffes, par exemple ! Là, pensait-il, il rencontrerait peut-être des gens au courant de son *affaire*, et ce lui serait une satisfaction de se faire voir, comme en partie de plaisir ; une crânerie, en telle circonstance.

D'ailleurs, le spectacle parviendrait, sinon à le distraire, à l'absorber, du moins à lui faire gagner les heures, qui le séparaient encore de ce souper sardanapalesque, sur lequel il comptait pour se secouer, se monter la tête.

Il fallut en rabattre !

A l'orchestre des Bouffes, il aperçut bien des jeunes gens du cercle; mais aucun ne fit mine de savoir qu'il dût se battre le lendemain. Aucun ne lui en souffla mot. Ils devaient l'ignorer encore.

Quant au spectacle, jamais de la vie Théo ne lui parut plus enrhumée que ce jour-là. Daubray l'agaçait, et madame Peschard, si bien travestie qu'elle fût, ne lui faisait pas illusion.

Seule, la petite Luce, avec sa gaucherie de *jeunette*, son fin minois naïf et gamin, parvenait à le satisfaire.

Mais que la pièce l'assommait tout à coup ! Il l'avait pourtant vue vingt fois, sans en être choqué, au contraire. Les invraisemblances voulues, les turlupinades et les absurdités l'avaient ravi jusque-là, frappé, au point qu'à

la *bouillotte*, il divertissait « ces messieurs » par l'imitation des principaux interprètes en leurs saillies grotesques.

Et cette musique! Ces *flons-flons* qui se battaient les flancs pour affecter de l'entrain! Était-ce assez plat; assez commun! Faute d'en sentir l'attrait, il cherchait à s'y intéresser en les critiquant; histoire de s'oublier, de chasser le point noir, qui dominait dans sa cervelle tourmentée.

Ce n'est pas qu'il eût peur. Non. Assez bravement même, il prenait son parti de ce qui l'attendait; car, pour lui, l'issue du combat ne laissait pas de doute,

— « Au pistolet, s'était-il dit, mon compte est réglé! Je suis dans la nasse et n'en sortirai pas. Ce flibustier a le coup d'œil trop sûr et la main trop ferme pour que j'en réchappe. Non, ça y est!... »

Et il acceptait l'affaire; pas gai, par exemple; mais déterminé. Seulement, dame! c'est toujours un diable de moment à passer, et il est bien permis d'être, sinon intimidé, du moins préoccupé, quand on croit n'avoir plus que quelques heures à vivre.

Tout ce qu'il avait pu concéder à la faiblesse humaine, s'était borné à reconnaître qu'il avait agi avec vraiment un peu de vivacité, la veille, en gifflant le comte; une maladresse aussi puisque, par là, il avait mis son adversaire en droit de choisir à quelle sauce il le dévorerait.

Mais, à ce regret près, même en face de lui, il

faisait bonne contenance. Il avait mal aux nerfs, voilà tout. Mettez-vous à sa place, pour voir !

Après le deuxième acte, il s'était sauvé du théâtre, horripilé outre mesure des gaudrioles de ces farceurs à froid et de la jubilation de ce public bonasse, qui jurait si fort avec ses dispositions intérieures.

Le grand air le calma un moment. Après avoir regardé sa montre cinq ou six fois de suite sans y voir l'heure, une préoccupation constante s'interposant entre chacune de ses intentions, il alluma un cigare, qu'il laissa éteindre entre ses dents, et suivit le trottoir jusqu'au boulevard.

Se violentant au point de prendre des airs indifférents, il regarda les boutiques restées ouvertes.

Le plus souvent, il n'y voyait rien du tout, et il posa un long moment devant une vitrine, où il n'y avait que des bouteilles à cirage.

Une pharmacie le retint longtemps de même. On eût dit qu'il prenait un intérêt extrême à dénombrer toutes ces découvertes précieuses, qui témoignaient si hautement du génie humain et de l'humanité des hommes de science.

Là, c'était la pâte Regnault, ici la douce revalescière, le fer dyalisé, et puis de petits objets de toutes sortes, dont l'utilité lui échappait assez souvent.

L'huile de foie de morue le provoqua à la réflexion, à l'admiration !

Penser que, pour soulager leurs semblables, des pêcheurs s'en vont à travers l'Océan — et même sur un *frêle esquif!* — à travers la tempête, à travers les frimas, à travers tout ce qu'il y a de plus désagréable ici-bas, pour ravir aux profondeurs, aux gouffres de l'élément amer, ces animaux gluants, dont le viscère recèle la liqueur bienfaisante !

Au retour, l'homme de l'art s'en empare, le triture, le fricote, exposant, lui aussi, ses jours, à respirer l'atmosphère viciée des laboratoires, à affronter l'éclat des cornues.

Et le bon droguiste en gros qui accumule dans ses magasins empestés l'huile régénératrice !

Et l'excellent pharmacien qui veille nuit et jour, pour la débiter à un prix six fois plus élevé que celui auquel il l'a acquise... Tout ça pour prolonger la vie des contemporains !...

C'est beau, l'humanité! Mais c'est tout de même bien mauvais, l'huile de foie de morue ! C'est pourquoi son médecin lui ayant conseillé d'en prendre, pour combattre le commencement d'anémie que chacun remarquait en lui, Arthur avait toujours reculé.

— « J'ai tort! se dit-il, à ce moment. Il faut en passer par là! Qu'est-ce que c'est que ces délicatesses de petite maîtresse! J'en prendrai, je me le jure !... »

Mais le sentiment de la situation lui revenant tout à coup, un frisson le parcourut.

En prendre? Pourquoi faire? Quand demain matin.... brouh !...

Il se railla de sa distraction et poursuivit sa promenade en sifflotant, entre ses dents, l'air qu'il venait d'entendre chanter par la petite Luce.

Aux autres boutiques il se heurta à des impressions analogues. Il y a un tas de choses que, tous, nous avons projeté d'acheter un jour ou l'autre, quand nous y penserons...., ou quand nous aurons de l'argent mignon ! A chaque étalage, il en trouvait de ce genre et, lui aussi, il se disait :

— « Il faudra que j'achète cela. »

Puis, même réaction :

— « Acheter !... quand ?... »

Ce lui devint insupportable, et, dans l'espoir invraisemblable d'y rencontrer un de ses invités en avance, il monta au Café Anglais.

On l'a vu, il s'y était trouvé seul.

Alors, par lassitude de lutter contre la pensée qui le poursuivait, il cessa de se contraindre ; il alla au-devant d'elle et s'y jeta à corps perdu.

— « Eh bien, oui ; là, c'est vrai ! Demain dans quelques heures, je vais me faire tuer ; j'aurai fini de vivre. Eh ! tant mieux, après tout !

» Une belle perte que celle de l'existence quand on l'a gâchée, encombrée de sujétions déplaisantes !...

» Ah ! le sot animal que je suis ! avait-il ajouté, avec une raillerie encolérée. En ai-je fait des sottises ! Ai-je assez jeté aux quatre vents tout ce que le destin avait accumulé d'éléments

favorables à un avenir gracieux, bon en soi, utile aux autres et à moi-même !

» Fortune, considération, affection, j'ai tout dilapidé. Et pourquoi ? Pour une femme qui...

» Eh ! non. Cette femme n'est pas responsable de ma stupidité. Ce n'est pas une cause; ç'a été un moyen inconscient, une péripétie, un accident, sans plus.

» La cause première, c'est mon absence de bon sens; c'est ces lectures, dont je me suis farci l'imagination, et dont le plaisir provenait surtout du mystère qui y présidait : le fruit défendu !

» Cela seul en faisait le charme, le pouvoir. Car enfin, ce pauvre M. Arsène Houssaye en est bien innocent lui-même. Il écrit tout cela sans méchanceté. Il n'a pas la prétention qu'on y croie. C'est des contes à la façon de ma Mère l'Oie, et ça ne va pas plus loin !

» J'ai eu tort de le maudire, ce modeste écrivain; tort d'attribuer ma perte à l'irrésistible attrait de ces babioles. J'ai essayé de les relire depuis; je n'ai pas pu achever. Pour un peu, à ce moment solennel, je lui ferais ma confession et lui adresserais des excuses. »

A faire ainsi son examen de conscience, Arthur se sentait meilleur, et c'est dans ces dispositions qu'il demanda plume et encre, pour formuler *un bout de dernières volontés*, comme il a été dit; une occasion de se rappeler au souvenir de quelques-uns par l'envoi d'un petit

cadeau; procédé courtois d'un homme sensible, une sorte de carte P. P. C.

Chose étrange! Il avait beau chercher autour de lui, il ne trouvait personne qui, après examen, lui parût mériter cette marque de sympathie *in extremis*.

La comtesse ?... Ah! mais non! C'était assez qu'il lui laissât ce qu'il ne pouvait lui reprendre : l'immeuble du canton de Genève, notamment.

— « Une boulette carabinée !... entre parenthèses... »

Son ami Anatole? Oui, Anatole valait bien qu'on le distinguât.

Il avait été un peu sévère au Rigi-Kulm, sans doute; il avait dit des choses mortifiantes à son ami d'enfance, mais par probité d'affection, évidemment. Un noble cœur, Anatole !...

Et pourtant, Arthur ne lui dédia rien.

Il y a, là, une nuance qu'on comprendra. Anatole était un bon ami, je le veux bien; mais un roturier de la plus parfaite roture. Or, malgré cela, il était devenu riche par son mariage avec une jeune personne *très bien*, à tous les points de vue, sans exception; une jeune fille quasi-noble, d'une carnation superbe, d'un visage charmant, d'une jeunesse luxuriante, d'une élégance réelle et d'un amour exemplaire; toutes choses qui avaient absolument fait défaut à lui, Arthur, un patricien, un être né riche, etc. Lui laisser quelque chose à ce roturier, avec un mot d'amitié, n'eût-ce pas été le mettre sur

le pied de l'égalité, rapprocher d'un peu trop les distances, descendre de son rang ?

Arthur le craignit, et il biffa le nom du mari d'Aglaé, de cette adorable Aglaé qu'il n'avait dépendu que de lui de posséder à titre d'époux, et de *premier* époux; une autre nuance, sur laquelle il ne pouvait passer avec indifférence, en raison de ce qui lui était advenu.

Biffé, Anatole!

Mais alors, qui restait ?

Le baron ?... Vous plaisantez, sans doute ! Un joli *cocodès*, ce baron-là! Une espèce de poseur, marié à une vieille commère, qui jamais n'avait pu dépouiller le fumet de l'estaminet militaire de ses bons parents; un baron, un gentleman à pouffer de rire, qui avait consenti à faire battre son client au pistolet, sans ignorer ce qu'il ne pouvait manquer d'en résulter ?... Allons donc ! Rien au baron !

Quant au prince Swenska, pas à y songer. L'affaire de la photographie dédiée à *Gustave*, si étouffée qu'elle eût été, n'en subsistait pas moins à l'état de soupçon indéfini. Et, au cas où ce soupçon eût été légitime, voyez-vous le mari faisant un cadeau à celui, qu'à tort ou à raison, on pouvait suspecter de braconnage sur les chasses réservées du mariage ?

Par prudence, Arthur ne commença même pas d'écrire le nom de son second témoin. En aucun cas, il ne voulait prêter à sourire.

Mais, dès lors, sapristi! à qui donc laisser quelque chose ? Les parents de là-bas étaient

écartés en principe, pour des raisons de convenance qu'il serait superflu de rapporter.

Alors?...

Quoi! personne?

— « Au fait... Ernest! » s'était-il dit.

Oui, Ernest! Ernest s'était toujours empressé à lui octroyer de ces petits passe-droits auxquels les habitués d'un cabaret sont sensibles. Ernest, vingt fois, lui avait réservé le meilleur cabinet, lui avait mis à part une caisse de cigares de choix, un bordeaux à lui; et, un jour que, s'étant fait *ratisser* jusqu'à son dernier sou, Arthur lui avait conté son embarras, le maître d'hôtel, repoussant la montre que le jeune homme voulait lui confier en nantissement, lui avait apporté l'addition du souper acquittée.

Acquittée, parfaitement, et de sa poche, à lui, Ernest.

Ces choses-là ne s'oublient pas, vous en conviendrez.

Aussi n'était-ce pas faute de mieux qu'Arthur lui laissait un souvenir; c'était par marque d'estime!

Et voilà qu'en l'apprenant, Ernest avait succombé à l'émotion! Voilà qu'Ernest avait laissé voir que son cœur était gonflé!

Le jeune homme, heureux de rencontrer — enfin!...— une âme humaine, qui ne fût pas de la dernière indifférence à son cas, oublia jusqu'au *pourboire* dont il avait gratifié le maître d'hôtel, ne vit plus en lui qu'un *ami*, et par un mouvement irréfléchi, dont d'ailleurs il se re-

pentit aussitôt, comme on pense, il lui tendit la main.

Si ses ancêtres l'avaient vu!.... Après tout, bah ! Les ancêtres en avaient vu bien d'autres, depuis le jour fatal où, faussant compagnie à la tradition de famille, qu'eux-mêmes avaient constituée à travers les siècles, leur dernier descendant s'était sauvé du château de Bicheterre et du pays d'Arles, comme un malfaiteur qui aurait la gendarmerie à ses trousses.

Ernest en balbutia, n'osant accepter le legs d'abord, et ne cédant à l'insistance qu'en s'inclinant avec une véritable confusion.

— Allez ! allez ! mon cher Ernest, dit Arthur, avec une rondeur tout à fait libérale, dont la dignité ne ressortait que mieux, qu'on ait ou non passé par les croisades, nous sommes tous enfants du premier groupe, si l'on ne nous a pas trompés au catéchisme.

Du reste, en ce temps-ci, les vraies supériorités, entre les hommes, sont là !...

Et il se frappa le cœur.

Au fond, il n'en pensait pas un traître mot ; mais, sauf Ernest, qui diable au monde eût-il pu occuper de lui ?

Au surplus. il ne craignait pas que l'autre abusât de sa familiarité, puisque, encore une fois, dans quelques heures !....

— Mon cher Ernest, reprit Arthur, vous savez ce qui se prépare pour moi...

— Hélas ! monsieur !...

— On vous l'a dit ? C'est au pistolet...

— Je le savais avant même que ce ne fût officiel. Nous sommes toujours au courant de ce qui concerne nos habitués.

— En ce cas, mon cher Ernest, vous comprendrez que je n'aie guère la tête à composer le menu du souper. Voudrez-vous bien m'obliger de vous en charger?...

— Monsieur plaisante! répliqua vivement le maître d'hôtel. Monsieur n'a pas douté de moi?

— Pas un moment, Ernest!

— Voilà ma récompense! répliqua celui-ci. Combien monsieur pense-t-il qu'il y ait de couverts?

— Dix-huit, le mien compris.

Ernest tira crayon et papier de sa poche, et, le visage décomposé, il fit mine de se recueillir. Puis, d'une voix altérée, et coupant sa phrase par un irrésistible sanglot — le sanglot d'un homme tout affectionné! — il dit, après avoir tracé quelques lignes:

— Voici, je crois, ce qui convient le mieux dans ces terribles circonstances....

— Remettez-vous, Ernest, et voyons cela posément.

De plus en plus touché, Arthur ajouta mentalement:

— « Il se conduit très bien, Ernest. Il m'agace un peu, il est vrai, avec son désespoir prématuré, qui me confirme trop la catastrophe à laquelle je me résigne; mais c'est par excès de cœur, et vraiment il se conduit très bien, Ernest!....

— Voilà!... fit celui-ci avec cinq bémols à la clef. Dix-huit douzaines.... Ostende; exclusivement d'Ostende!...

— Pourquoi exclusivement? L'armoricaine a son mérite.

— Assurément, monsieur; mais sa nuance verdâtre, plutôt gaie, jurerait avec les terribles...

— Ah! vous croyez, Ernest, que la nuance verdâtre?...

— Tandis que l'ostende continua le maître d'hôtel, l'ostende grise, modeste, réfléchie....

— Bon! fit Arthur pour couper court. Va pour l'ostende. Après?...

— Après? Hélas! monsieur: barbue... fines herbes, tout simplement!...

— Oui.

— Comme entrée, en suite des hors d'œuvre, canneton aux olives.... olives du midi; plus foncée, l'olive du midi!...

— Oui. Et puis?

— Et puis?... Faisan! articula Ernest d'un ton navré. Un humble faisan! Entouré, — à cause des dames, rien qu'à cause des dames! — entouré de quelques cailles.

Il poussa un soupir lamentable.

— Alors, reprit-il avec la mort dans l'âme, asperges en branche; parfait vanille et café; dessert: chasselas en cep, figues de Majorque, ananas de la Pointre-à-Pître, amandes de Cuba...

— Très bien! très bien! interrompit Arthur

qui commençait à s'impatienter malgré lui des lamentations de son *ami*. Et comme vins ?

— Château-Laffitte, retour de Saïgon... Sérieux, le laffitte, retour de Saïgon...

— Très bien ! laffitte, et... champagne. Ça y est.

— Champagne ? fit Ernest scandalisé. Non. monsieur, non !

— Non ? A cause ?

— Les circonstances !

— Ah ! oui, les... Mais alors, quoi, en place ?

Ernest fit une grimace atroce pour dévorer ses larmes, et d'une voix qui trahissait les combats de sa sensibilité, il parvint à répondre :

— On donnera du grave, monsieur !.... du grave !!!

Arthur le comprit, et lui tendant de nouveau la main :

— Merci, Ernest ! lui dit-il, ennuyé, mais néanmoins reconnaissant.

— Monsieur ne doutait pas de moi ? répliqua le maître d'hôtel, de plus en plus honoré.

— Jamais, Ernest. Et certes ! sans vous flatter, si mes témoins avaient été à votre hauteur de dévouement, si...

— Chut ! fit celui-ci, en prenant une mine sévère. Vos témoins, monsieur de Fandansec ! Je ne me permets d'en rien dire, mais....

— N'est-ce pas ?

— Ah ! monsieur ! ...

— Allez ! allez ! ça ne sortira pas d'ici.

— Ah ! monsieur, ils sont bien coupables !....

— A qui le dites-vous, mon doux Seigneur! Je n'en veux rien dire non plus; mais en acceptant le pistolet... Quoi! Ils m'envoient à la boucherie. Voyons, Ernest ?

— C'est clair!

— Vous le croyez, pas vrai?

— Ça ne fera pas un pli! Cependant...

— Cependant? reprit vivement Arthur, Cependant quoi?... ça ne sortira pas d'ici; dites toute votre pensée, mon cher ami.

— Cependant, n'en soyez pas inquiet!

— Comment l'entendez-vous ?

— J'entends, fit Ernest, que ça ne sera pas fini comme ça, pour eux.

— Vous croyez ?

— Si je le crois?... Ah! je vous parie bien cent sous qu'ils auront de la prison!...

— Ah mais! s'écria Arthur en s'oubliant, j'y compte bien!...

Ils ne purent poursuivre. Des voix demandaient le *Grand-Seize*, dans le corridor.

C'étaient les premiers invités d'Arthur qui arrivaient, conduits par le baron et sa femme.

Les autres, amenés par le prince Swenska, ne tardèrent pas à les rejoindre, et bientôt on fut au complet.

Arthur parut enchanté de leur présence, de leur entrain, car ils montraient un enjouement au moins extraordinaire, en raison de ce qu'Ernest appelait les *circonstances*.

A table, on avalait sans y regarder ; on sablait le laffitte retour de Saïgon comme si c'eût été

du petit lait, et, en dépit du menu inscrit sur des cartes, en coulée de dame de comptoir, on demandait un tas de choses qui n'y figuraient pas, avec du moët tout le temps.

Arthur en avait pris son parti ; au diable la mélancolie ! Il buvait comme un trou en sable, il contait des histoires à mots découverts, et se tenait à quatre de chanter la *Mère Gaudichon*.

Les femmes en raffolaient, quittant leur place pour lui parler tout bas, se disputant à qui serait plus près de lui, s'insinuant sur ses genoux.

Et les heures passaient, et le pauvre diable oubliait tout : son duel, et l'issue appréhendée, et sa femme, et le comte, et ses témoins ; jusqu'à Ernest !

Tout à coup, une main se posa sur son épaule Il tourna la tête et vit le baron boutonné si hermétiquement qu'il avait l'air d'un surnuméraire qui dissimule l'absence de toute lingerie.

— Il est temps, mon cher Arthur, lui dit celui-ci à mi-voix.

— Temps de quoi ?

— D'aller là-bas.

— Où ça ?

Le baron fit un front sévère.

— Avez-vous donc oublié que l'honneur vous réclame, mon cher ? demanda-t-il.

Un seau d'eau sur la tête d'un homme en train de batifoler, n'eût pas fait plus d'effet que ce mot : honneur ! sur les idées d'Arthur.

— C'est juste! fit-il en se gourmant. Partons.

Il se leva d'un mouvement rapide, après s'être boutonné encore plus étroitement que son témoin.

Mais, une fois debout, il lui passa trente-six chandelles devant les yeux, et s'il ne se fût accroché à la table, il serait allé donner de la tête en plein dans le mur.

— La chaleur! dit-il aussitôt, en se raidissant contre l'étourdissement. Il fait bien chaud ici. Allons! le grand air me remettra.

Une fois dehors, il ne sut pas comment il était parvenu à quitter le *Grand-Seize* et à descendre les escaliers.

Avait-il payé l'addition seulement? Il n'eut pas même la présence d'esprit de le demander.

Quand il reprit quelque possession de lui-même, il se découvrit enfoui dans le coin d'un fiacre, en face deux êtres noirs et lugubrement silencieux.

Par la portière, dont la vitre était baissée, il lui arrivait en plein nez, une colonne d'air humide et froid qui le cinglait, et la torpeur dans laquelle il se complaisait, l'empêchait de s'en préserver, bien qu'il eût dans l'esprit cette intuition des suites:

— « Je vais m'enrhumer du cerveau. »

S'enrhumer? Eh bien! qu'importe? A chaque tour de roue, n'allait-il pas au-devant d'un bien autre danger!

Les maisons, les becs de gaz, les rares citadins déjà levés qu'il apercevait le long de la route,

lui faisaient l'effet de fantômes. Tout cela filait avec une rapidité vertigineuse. Il se demandait si le cheval ne s'était pas *emballé*.

On passa la barrière, puis les faubourgs; puis on se trouva sur une route, avec des arbres de chaque côté; tantôt grands et faisant de l'ombre, tantôt rabougris et décharnés, pareils à des manches à balai, plantés là pour la forme.

Au loin, des tons vaguement lumineux dessinaient des lignes courbes, qui festonnaient l'horizon. Dans la plaine, du brouillard, des moissons sur pied, quelques vignes maigres, un bourbier, une masure abandonnée, avec des tas de fumier autour, qui envoyaient, sous le vent, des bouffées de senteurs âcres et malsaines de végétaux en décomposition.

Pas un bruit.

Parfois, d'une habitation champêtre, un chien surgissait brusqument, courait aux roues du fiacre et jappait de colère. Un chat de gouttière traversait la chaussée, effrayant des moineaux endormis.

Où était-on ?

Il l'ignorait. A la longueur du chemin, il aurait pu se croire en Normandie, dans des pays inexplorés.

Peu à peu cependant, le jour se levant, il distingua là-bas, loin encore, un bois.

Ce devait être là !

Il fit un effort pour se ressaisir et se résumer, soucieux, en tout état de cause, de faire grande

figure, comme il convenait à un Fandansec, au dernier représentant d'une lignée qui allait disparaître,

Mais le laffitte retour de Saïgon y créait des difficultés; la pensée allait par soubresauts et zigzags, dont la volonté n'avait pas raison; cent idées confuses dansaient une singulière sarabande sous son crâne endolori, et c'est cela qui surtout dominait: le sentiment d'une migraine à son début; ce qu'en langage familier on appelle « un casque!... »

Quand la voiture pénétra sous la haute futaie, il sembla au jeune homme qu'il entrait dans un gigantesque tombeau, et l'impression fut telle que définitivement tout se brouilla en lui.

Il ne chercha même plus à lutter, à voir, à comprendre. Il se tendit les nerfs, afin de rester ferme et imperturbable, mais pour le surplus, il se laissa aller à sa déplorable fortune.

— « Au diable!... » se dit-il.

Et, de fait, il n'eut plus qu'une aspiration : en finir!

Le fiacre s'arrêta en plein bois. On descendit. Puis ses témoins le conduisirent à un sentier tortueux, qu'on suivit à la file.

Arthur tenait le milieu, marchant derrière le baron, qui avait une boîte à la main.

On arriva bientôt à une clairière, bornée d'un côté par un petit mur, à l'un des coins duquel s'élevait une sorte de kiosque en treillage, que la vigne vierge ombrageait par places.

Dans ce mur, une petite porte, au-dessus de laquelle on lisait:

AU RENDEZ-VOUS DES BONS AMIS

---

**Gibelotte, Œufs frais et Fritures**

VINS NATURELS

---

*Entrée par la route.*

L'enseigne de ce traiteur de campagne ajouta encore au trouble d'Arthur, tant il faut peu de chose, en certaines occasions, pour frapper l'esprit de l'homme.

Cette invention aussi! Je vous demande un peu, s'il y a du bon sens à planter sous les yeux de gens qui vont s'entr'égorger une telle enseigne: *Au rendez-vous des bons amis?*

Il fallait que ses témoins fussent positivement bien maladroits. Et il lui fut agréable de se rappeler ce qu'Ernest lui avait dit à leur égard :

— « Je vous parie cent sous qu'ils auront de la prison. »

En tournant les yeux d'un autre côté, il crut distinguer derrière un massif, quelque chose de blanc, près de quoi deux formes humaines s'agitaient. Ces deux formes, elles aussi, avaient quelque chose de blanc sur elles.

Sans affectation, Arthur, fort intrigué de ce voisinage, fit quelques pas de ce côté, et, entre les branches, il crut apercevoir un tableau

qui le cloua sur place, en lui faisant courir un frisson des pieds à la tête.

Cependant, n'était-ce pas hallucination d'optique, jeu de lumière, influence du satané laffitte retour de Saïgon? Était-il bien possible qu'il y eût, là, ce qu'il entrevoyait: une table couverte d'une serviette, sur laquelle tout un attirail chirurgical; scies, pinces, scalpels, trocarts, etc., avec des bandes et un monceau de charpie à s'en faire un édredon?

Et manipulant tout cela, préparant, disposant, arrangeant, éprouvant le fil des instruments, deux hommes: le chirurgien et son aide, sans doute, les manches retroussées jusqu'au coude, et *parés* de ce grand tablier de clinique, dont la vaste poche est bourrée d'un tas d'on ne sait quoi stupéfiants?

Voyons! Est-ce que, vraiment, ces précautions sont d'usage, dans les rencontres? Arthur n'en avait lu la mention nulle part; personne ne lui en avait parlé.

Il se demandait s'il ne s'illusionnait pas, si, malgré ses efforts pour se posséder, la berlue ne l'envahissait pas à mesure d'avantage.

Comme il restait là, tout pantois, abruti, assommé littéralement, l'appel de son nom le fit retourner.

Par la petite porte du cabaret, son adversaire venait d'apparaître, accompagné de deux pince-sans-rire qui ne semblaient pas en humeur de s'attarder aux bagatelles!

Un salut froid, correct, fut échangé. Puis les

quatre témoins se réunirent à l'écart et causèrent à voix basse, discutant de choses qui revenaient à savoir si le pauvre Arthur serait occis de face ou de profil, fendu en long ou en large.

Telle est du moins l'impression que celui-ci ressentait à suivre le conciliabule du coin de l'œil.

Il en arrivait à ce point d'impatience qu'on éprouve dans les cas désespérés, quand on s'est décidé à subir toute la cruauté de son sort; ou, dans un autre ordre d'idées, quand on s'est résigné à se faire arracher une dent. Les préparatifs exaspèrent : « Pour Dieu ! dépêchons-nous !... »

Enfin, les quatre *amis* parurent d'accord. Deux s'occupèrent de charger les armes, pendant que les deux autres mesuraient les pas.

Puis, on plaça les combattants. Plus qu'un moment !

Quand Arthur se sentit à la main un gros machin, pesant le triple des pistolets avec lesquels il s'était essayé la veille, l'abomination de la situation se dévoila complétement à ses yeux. Aussi, ses témoins lui ayant fait les dernières recommandations sur la tenue à observer, pour que les choses fussent conformes à un code dit *d'honneur*, dont personne au monde n'a jamais lu les articles, il se dit, en manière d'acte de contrition :

— « Bon Dieu de bois ! faut-il être bête !... Que sur des lectures de romans un peu fades, entre nous, j'aie dédaigné le bonheur tranquille qui

m'était préparé, ce n'est rien. Que par je ne sais quelle idiote gloriole, j'aie préféré une fieffée coquette, cent fois plus retorse qu'un jésuite de robe courte; passe encore. Mais que, sous prétexte *d'honneur*, je consente à venir me planter comme une poupée de tir, devant un animal, à qui certainement, on ne prêterait pas dix louis sans de légitimes appréhensions, une sorte d'aventurier qui a fait tous les métiers, qui n'a ni probité reconnue, ni répondants, moitié *grec*, moitié escroc, variété de spadassin et de coupeur de bourses, sinon sur les grands chemins, du moins dans les pampas, et que, en cérémonie, assisté de deux *gommeux* plats et sots, je m'offre, — pas pour moi, pas pour *l'honneur*, rien que pour la galerie : des gens de Tortoni et de la maison d'Or! — je m'offre, dis-je, au pistolet d'un cadet qui en joue aussi sûrement qu'il fait sauter la coupe, alors que cet ustensile, qui me pèse au bout du bras, est aussi inoffensif en mes mains qu'un cure-dents, c'est vraiment le comble de l'absurdité!

« Car enfin, dans un petit moment, cet être louche va me tuer, et je n'y puis ni chaud ni froid, et il passera pour gentleman, et j'ai l'ânerie de m'y prêter, de le souffrir, sachant bien que les clairvoyants, loin de me plaindre, hausseront les épaules et se feront des gorges chaudes de ma sottise, et je reste là, piteux, sous le masque de dignité que j'affecte, au lieu de... »

Il n'eut pas le loisir de poursuivre.

Un éclair l'éblouit, une détonation ébranla

les ondes sonores, un brouillard obscurcit ses yeux.

Alors, durant la dix-millionnième partie de la seconde qui suivit, une vision lui passa dans le cerveau.

C'était comme une fantasmagorie infernale :

Au-dessus du mur, des têtes apparaissaient, groupées, dans le kiosque treillagé ; la tête d'Inès d'abord, puis celle d'Anatole tout contre le visage d'Aglaé, les deux Hongrois de la pension de famille des rives du Léman, qui paraissaient en bonne intelligence avec la femme du baron ; voire même Fulgence, la bouquetière; tous ceux qui l'avaient approché depuis son arrivée à Paris ; tous ceux dont la fréquentation avait constitué pour lui «la grande vie!...

Mais ces visages n'étaient point naturels. Il y avait dans l'expression de leur physionomie un cachet endiablé, et se le montrant du doigt, ils riaient à se tordre, à se désarticuler la mâchoire. Et au-dessus, comme un Jupiter dominant l'Olympe, un homme, jeune encore, aux cheveux bouclés, à la barbe blonde et fournie, avec des mains effilées à doigts presque frisés.

Était-il en vie celui-ci ? On en eût pu douter. Il semblait plutôt portraituré en taille douce, tiré a l'encre rose.

On ne le voyait qu'à mi-corps. Un cadre d'arabesques formait un carré à l'entour. Il y avait comme un papier de soie qui flottait de côté, et, au dessous de l'imprimé, deux mots formant un nom.

Arthur cligna les yeux et lut :

« Arsène Houssaye. »

C'était trop !

Il étendit les bras, plia sous lui, sentit, à ce moment, une commotion douloureuse à la tête et poussa un grand cri !...

X

CONCLUSION

Pour peu que vous ne soyez pas une de ces créatures abominables qui, dans leur orgueil, vraiment infâme, se permettent de ne pas croire tout ce qu'assure M. le curé, vous savez comme moi, — et comme moi vous en êtes bien certain ! — qu'après la mort, nous conservons la plénitude de notre « moi » immatériel.

Arthur, en tant qu'honnête homme, en était de même persuadé. Aussi ne trouva-t-il pas extraordinaire que, se tenant pour trépassé, certaines sensations lui demeurassent, la migraine notamment.

Sans doute il ne se l'expliquait pas fort bien ; mais il la sentait ferme, et ce lui suffisait pour le moment.

A cela près, un sentiment de curiosité légitime l'incitait à se demander où il était. En enfer ? au purgatoire ? au paradis ?

15

Dans les limbes plutôt ; ou à tout le moins, dans une sorte d'antichambre d'un des trois endroits ci-dessus.

La clarté y était vague, on eût dit qu'un insuffisant lumignon luttait contre les premières teintes du jour ; le contour des objets restait baigné dans ce que les peintres appellent « le flou », les plans se confondaient avec incertitude, ce dont l'âme de notre héros se contrariait, car, par une autre curiosité non moins compréhensible, *elle* eût désiré savoir ce qu'était devenue sa dépouille charnelle, sa « guenille » si vous voulez, et, en bonne âme qu'elle était, elle cherchait son cadavre.

Souci qui pourra paraître mesquin. Mais que voulez-vous ! quand on a passé des épreuves ensemble, quand depuis le premier jour d'éclosion on a pris l'habitude d'un objet, au moment de s'en séparer, il y a bien un petit regret. D'ailleurs, puisqu'on doit se retrouver au jugement dernier — ce qui n'est pas peut-être pour arriver demain matin — un petit examen n'est pas de trop, en vue de reconnaître à ce moment son ancien compagnon d'existence, ne fût-ce que pour éviter des contestations avec ceux qui s'y tromperaient.

Après un instant, les yeux de l'âme d'Arthur s'habituant au clair-obscur de l'endroit, aperçurent la chose en question ; c'est-à-dire son corps, son ex-moitié de lui-même.

Il était étendu par terre de tout son long, sauf le haut des épaules et la tête, qui reposaient

sur quelque chose de ferme et mol — je dis mol et non pas mou; on saisira la nuance — de mol donc, et ferme, tout à la fois; quelque chose de tiède aussi, et en qui se produisait un léger mouvement régulier de va-et-vient à peine sensible, avec un petit bruit sourd, une sorte de toc-toc cadencé qui se répétait environ quatre-vingts fois à la minute.

Quand on tombe tout à coup dans quelque lieu aussi inconnu que ce qui appartient au domaine d'outre-tombe, il serait oiseux de s'étonner dès le premier instant; on aurait trop à faire, et l'on s'attend à en trouver bien d'autres!

Néanmoins, Arthur ne tarda pas à comprendre que ce quelque chose, ferme et mol, était positivement animé. Le toc-toc provenait d'un cœur en parfait état, et appartenait à un être qui avait force analogies avec l'espèce humaine, car en somme, c'était sur le genou de cet être que les épaules du cadavre d'Arthur posaient et contre sa poitrine que s'appuyait sa tête.

Bien plus, cet être de l'autre monde avait des bras et des mains; à preuve qu'il tenait dans l'une d'elles une espèce de coupe en je ne sais quoi, contenant un liquide fumant sur lequel il soufflait avec précaution, y goûtant de temps à autre, laissant soupçonner l'intention d'insinuer le tout entre les lèvres de ce qui avait été Arthur.

— « Ce doit être mon ange gardien! se dit l'âme de celui-ci. En effet tout est blanc en lui, avec de longs plis de tous côtés. Il n'y a que les ailes; je ne vois pas les ailes...

« Mais pourquoi me faire avaler ce breuvage mystérieux ? »

Tout cela, on doit le faire remarquer, est cent fois plus long à écrire — surtout quand, doutant du véritable sens d'un mot, on a recours au dictionnaire, pour voir ce que l'Académie en décide — plus long, disons-nous, à écrire, qu'à se produire dans la réalité.

Et de fait, entre le cri poussé par Arthur et sa dernière question, au sujet du breuvage mystérieux, il ne s'était pas écoulé trois minutes.

Encore ne put-il se répondre, car, tout à coup, un bruit formidable le terrifia. C'était comme une avalanche, pis encore, une dégringolade de souliers d'Auvergnats à travers un escalier. Et des lamentations, et des appels, à croire que l'enfer déchaîné venait prendre possession de sa proie.

— « C'est juste ! pensa cette proie, c'est-à-dire l'âme d'Arthur, j'ai complètement oublié l'extrême-onction. Me voilà joli garçon, par exemple ; j'en ai à cuire jusqu'à la consommation des siècles !... »

Alors une clarté aveuglante envahit l'espace, et le malheureux n'y vit plus que du feu.

Puis un silence glacial où se percevaient des chuchotements, comme un bruit d'ailes de chauves-souris.

Toute communication avec ses anciens organes n'était probablement pas encore tout à fait rompue : il lui sembla éprouver comme une

chaleur bienfaisante à l'estomac, et à sa bouche le contact d'un corps étranger.

Sur quoi il distingua mieux ce qui l'entourait. Il vit des personnages étranges, coiffés d'étoffes singulières, affublés de houppelandes chamarrées, qui, tous, tenaient à la main une sorte de petite torche allumée que, n'eût été le lieu, on eût juré être un bougeoir.

Il les contempla, anxieux, et une voix qui n'avait rien de strident, rien, mais rien du tout de l'éclat du tonnerre, prononça ces mots magiques :

— Eh bien, mon cousin, vous sentez-vous un peu mieux ?

Magiques, en effet, ces simples mots, car à peine furent-ils prononcés que tout le fantastique, dans lequel l'esprit d'Arthur se débattait, s'évanouit du coup.

Ce prétendu ange gardien, c'était sa cousine Charlotte.

Ces fantômes si bizarrement accoutrés, c'étaient le vidame de Bicheterre, la chanoinesse Stéphanie, les parents, les amis de la famille.

Tous émus, accourus en robe de chambre et en bonnet de nuit, au fameux cri poussé par le jeune homme, se tenaient là, bienveillants et attendris, approuvant les soins que lui prodiguait intelligemment sa fiancée, depuis le moment où, roulant du canapé, il avait donné de la tête contre le pied du guéridon.

Mais, au fait, sa fiancée? Comment! sa fiancée ?...

Eh bien !... et Inès, et le comte d'Aldaïa, le baron, le prince, Genève, le Rigi-Külm, les Hongrois, Ernest, le bon Ernest ! le betting, le duel, enfin, le duel ?...

Tout cela, un pénible rêve, suites d'un excès de table tout à fait naturelles pour un garçon d'habitudes sobres.

Ah ! quel soupir de soulagement !

Pourtant, il en doutait encore. Était-il vrai qu'il retrouvât intact tout ce qu'il croyait avoir perdu, gâché : la tendresse empressée et discrète de cette belle petite Charlotte — qui lui rappelait l'Aglaé de son cauchemar, — cette vie si aisée, si facile dans ce vieux château plein de souvenirs, était-ce bien vrai ?

La certitude lui en fut fournie dans le moment même.

Les manants et vavasseurs qui, la veille, étaient partis en titubant, revenaient, avec le soleil, frais rasés et endimanchés, des bouquets et rubans de noces à l'habit, et d'une voix claire, comme d'un cœur sincère, ils chantaient en marchant en cadence :

Proclamons, que superbe et fière,
La famille de Bicheterre,
En ce beau jour, s'allie avec
Le descendant des Fandansec !...
D'un bout à l'autre de la terre,
Echos ! jetez à l'horizon
Que Fandansec et Bicheterre
Ne font qu'une seule maison.

Là-devant, le jeune homme oublia les fâcheuses impressions qui l'avaient si cruellement agité. Les soins de la belle petite Charlotte avaient fait si bon effet, qu'il ne sentait plus le coup qu'il s'était donné en roulant par terre, et, les embrassant tous, en commençant par elle, il les pressa de s'habiller pour la cérémonie nuptiale.

A dix heures, M. le maire prononçait la formule ; à midi, le curé bénissait l'union.

C'en était fait !

Après tant d'émotions, Arthur, qui se voyait de nouveau un gargantuesque dîner à subir, fut un peu inquiet de retomber dans la surexcitation qui lui avait fait vivre une existence factice et déplaisante.

Mais, instruit par l'expérience, il se tint sur ses gardes, trempa seulement les lèvres au bord des verres qu'on lui versait, et quand, le lendemain, on lui demanda de ses nouvelles, il répondit en toute sincérité :

— La nuit a été bien meilleure !...

Asnières, 14 septembre 1878.

---

# LA

# PRÉFÉRÉE

---

A EDMOND PLAUCHUT

Nohant, juillet 1876.

Quand on suit la route du Châtelier aux Pins — au cœur de ce Berri qu'a tant aimé celle que nous appelions « la grande Madame[1] » — on aperçoit, à travers la haie vive et les longues ramures de deux cèdres, une large maison dont le toit disproportionné semble avoir été surélevé après coup.

La vigne grimpe sur les murs jaunâtres, entre les volets gris, suppléant par le pittoresque à l'absence de style de cette habitation.

Le petit parc qui l'entoure est comme abandonné. Tout y pousse à son caprice; le bois mort n'est pas même enlevé, les graminées balancent au vent leurs épis cendrés, au-dessus des cor-

1. George Sand.

beilles de géraniums, et la haute pervenche des bois envoie ses rejets jusque dans les allées.

Une petite futaie, qui joue la forêt vierge, s'étend sur l'un des côtés. Silencieuse et sombre, cette oasis est le refuge de tout ce qui vole, court et rampe aux alentours. La pie, le rossignol, le hérisson, l'écureuil et jusqu'à la vipère, tous trouvent là sécurité parfaite. On dirait qu'on ait scrupule de les déranger.

Du côté du bourg — composé de quelques masures couvertes de chaume — une série de petits bâtiments circulaires, destinés au logement des domestiques, aux écuries et à la buanderie, forment cour d'entrée, cour d'honneur. A droite, une ferme qui fait partie du domaine. C'est tout.

Et si vous demandez le nom de cette propriété le premier paysan venu vous répondra (peut-être ! s'il ne se méfie pas) :

— C'est le château de Val-d'Est.

A l'époque où commence ce récit, M. Thibaud vivait là, en compagnie de ses deux filles.

C'était un homme d'environ cinquante-cinq ans. Petit, avec une tête volumineuse, le poil dru et gros, jadis fort noir, aujourd'hui grisonnant, il n'avait d'agréable, en son extérieur, que des yeux dont le regard profond et souriant promettait une intelligence supérieure et bienveillante, en premier lieu.

Comme ceux qui vivent constamment en pleine campagne, il s'habillait sans recherche d'aucune sorte, et ses pieds, qu'il avait beaux,

étaient enfouis dans de grosses bottines à clous, qu'il chaussait au saut du lit.

M. Thibaud était un ancien consul. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup retenu, et comme il avait lu bien plus encore, il se trouvait savoir quantité de choses qui, faute d'avoir été classées au fur et à mesure, d'avoir été apprises méthodiquement, faisaient un peu fouillis dans son cerveau.

Il voyait juste et vite les objets isolés et ne commençait à s'embrouiller que sur l'appréciation de leurs rapports.

C'était un analyste. Il remontait aisément à la cause; mais dès qu'il s'agissait de tirer des conséquences, il imaginait plus qu'il ne déduisait, et arrivait souvent aux conclusions les plus fausses. Cela d'ailleurs à son insu, et de la meilleure foi du monde.

Seulement, il était le plus entêté des hommes. L'expérience avait beau renverser ses calculs, ruiner ses prévisions; pour rien au monde il il n'en eût démordu.

Il faut dire aussi qu'il s'en apercevait à peine.

Rêveur par instinct et par goût, esclave volontaire de son imagination, qui était sans cesse en activité, il aimait mieux apercevoir choses et gens tels qu'il lui plaisait mieux qu'ils fussent, que de les envisager sous leur véritable aspect. Il admettait bien la vérité; mais à la condition qu'elle fût conforme à ses sentiments.

Au demeurant, un bon voisin, infiniment dé-

licat, prévenant et courtois, et n'était qu'au beau milieu d'une conversation, il avait l'air tout à coup de tomber de la lune, faute d'avoir entendu ce qu'on lui répondait, il était d'un très agréable commerce.

Resté veuf depuis longtemps, il quitta l'administration dès que ses filles eurent achevé leurs études, rentra en France, retira ses enfants de pension et vint se fixer avec elles dans ce château de Val-d'Est, qu'il tenait de sa femme, et dont le revenu ne dépassait pas dix mille francs, tout compris et toutes charges acquittées.

Depuis la naissance de la cadette, son rêve avait été de gagner, par lui-même, de quoi lui constituer un revenu égal.

De cette façon, le « château » fût resté dans la famille, en devenant intégralement la dot de l'aînée.

Mais, encore et toujours, ce n'avait été qu'un rêve, un projet, caressé constamment il est vrai, mais constamment remis à « demain », quant à l'exécution.

En sorte qu'après dix-huit ans, il se trouvait au même point, n'ayant encore rien fait pour réaliser son désir, comptant vaguement, pour cela, sur quelque coup de hasard, sur une de ces idées lumineuses qui enrichissent leur homme, comme par enchantement.

Faute de mieux, par exemple, il avait rapporté en Berri la plus curieuse collection qui se pût réunir de papillons exotiques. Et des échantillons merveilleux de géologie ! Et encore

la flore de tous les pays, qu'il avait parcourus et habités !...

Sans doute, le tout était connu; mais chaque objet portait un souvenir en soi. Voilà ce qui en faisait le prix.

Sans doute encore, tout cela avait coûté gros en excédant de bagages, sans compter que le tangage et le roulis, les transbordements et la trépidation des chemins de fer avaient terriblement froissé, heurté, pulvérisé herbes sèches, insectes délicats et pierres friables; mais sa collection de géodes était restée intacte. Mieux qu'une compensation : un bonheur !

C'est que la géode, c'était son faible!

Et quand, une loupe à l'œil, il se prenait à en examiner une, le feu à la maison, la visite du Pape, les menaces du diable, rien au monde ne l'eût tiré de là.

A force d'y regarder, il finissait par y voir toutes sortes de choses ravissantes : des forêts, des cratères, des villes détruites, avec des êtres innommés : un Eden, un paradis perdu; tout ce qu'on peut imaginer. Aussi, pour qu'il s'en arrachât, fallait-il que la migraine frisât le coup de sang.

A vrai dire, c'est là tout ce que son inoffensive passion lui avait encore procuré de plus clair et de plus certain.

Sans pousser les choses à cette extrémité, sa fille aînée, « la belle Solange », comme on l'appelait dans le pays, y regardait de même, avec un intérêt constant et soutenu.

Parfois, le soir, au salon, pendant qu'il collait et étiquetait des fleurettes, sur des feuilles de papier gris, et que sa seconde fille, Estelle, qu'entre eux ils avaient surnommée Javotte, s'occupait à broder, ou à leur couper les pages d'un livre qu'elle seule, assurément, ne devait jamais lire, parfois, dis-je, Solange entreprenait de réformer une opinion de son père, sur le détail d'une géode précédemment explorée par lui.

— Tu t'es mépris, lui disait-elle, avec conviction. Ce que tu prends pour un cratère éteint, n'a jamais été un cratère éteint, c'est le lit d'un lac cristallisé.

Et lui repassant la géode et la loupe :

— Vois, ajoutait-elle; là, à gauche, une sorte de galerie. C'est par là que l'eau s'est écoulée, formant mille petites cascades, jusqu'au fond de cette vallée transversale, où tu apercevras, en regardant bien, les vestiges d'une forêt.

Le père, loin d'y faire des façons, s'écarquillait de nouveau les yeux, reconnaissant son erreur, ou discutant consciencieusement le point en litige, comme s'il se fût agi du bonheur de l'humanité.

Et quand, à bout d'arguments, de part et d'autre, ils ne parvenaient pas à se mettre d'accord, ils en appelaient quelquefois à Estelle.

— Voyons, toi, disait le père, dis un peu s'il n'est pas évident que ce soit un cratère éteint.

Estelle prenait la loupe et la géode, regardait un moment, puis, pressée par les parties de

rendre son arrêt, elle relevait la tête et leur disait :

— C'est très joli !

Elle y mettait bien un peu de malice; mais une malice si tendre, si bon enfant, que les autres se prenaient à rire, avec elle, de leur propre désappointement.

— Tu sais bien qu'elle n'y voit que du feu! disait Solange.

— Quelle petite dinde! ajoutait le père, en manière de conclusion plaisante.

Cette épithète, au surplus, résumait exactement toute son opinion sur sa fille cadette.

Il l'aimait sans doute, mais il ne lui accordait pas l'ombre de considération à certains points de vue. Jamais elle n'avait mordu à la botanique. L'entomologie la laissait froide à un degré étonnant. Et l'on vient de voir jusqu'à quel point il était navrant de la consulter sur une question de *géodogie*.

Quant à la philosophie, c'était bien pis encore! Le sens lui en faisait absolument défaut.

Une enfant, moins que cela :

— Un galopin ! répétait son père, avec un petit haussement d'épaules affectueux.

Peut-être était-ce se montrer trop sévère. Estelle n'était, à tout prendre, qu'une aimable jeune fille, bien « jeune fille », qui avait les goûts et les grâces naïves de son âge : dix-huit ans.

Gaie, câline, frivole par instants, loin de prendre part à ce qu'ils appelaient « leurs travaux », elle les plaisantait plutôt sur leur

acharnement à casser des cailloux, à encombrer les tables de plantes sèches, ce qui empêchait d'en essuyer la poussière, et principalement, sur leur cruauté à faire souffrir d'innocents papillons « qui ne leur avaient rien fait!... »

— C'est sa mère! disait encore Thibaud.

Et il réservait toute son estime pour sa fille aînée, sa « préférée », la sérieuse Solange :

— A qui l'on peut parler!... ajoutait-il en homme supérieur, qui s'y connaît à fond.

Plus qu'un autre, d'ailleurs, il pouvait être fixé là-dessus et s'en donner tout à son envie, car, à l'habitude, les réponses de sa fille aînée étaient rares. Elle écoutait surtout. Et quand on avait cessé de dire, il semblait qu'elle *ruminât* ce qu'elle venait d'entendre.

Ses grands beaux yeux, noirs et doux, se voilaient, suspendant leur action extérieure. Le point lumineux s'élargissait, devenait vague.

— Chut! faisait sa sœur. « Elle est dans le cristal!... »

Et si, parfois, obligée de la tirer de ses réflexions, pour quelque détail de ménage, Estelle n'obtenait pas de réponse à une première demande, elle lui donnait deux ou trois petits coups de doigts sur l'épaule, en lui criant plaisamment :

— A la boutique!...

Sujette à ces recueillements, qui lui composaient une vie intérieure « en dedans », où elle se complaisait trop, à vrai dire, Solange ne se formalisait jamais des gamineries de sa sœur, sentant

bien qu'elles n'étaient aucunement taquines.

Du reste, elle l'aimait tendrement; mais avec cette nuance de protection maternelle, un peu hautaine, que s'attribuent arbitrairement les esprits enclins à la méditation.

Bien qu'elle n'eût pas tout à fait deux ans de plus que sa sœur, elle la traitait en enfant, dont les idées et les propos n'ont que peu de conséquence.

Celle-ci, du reste, ne s'en sentait point humiliée. Tout au plus, de temps à autre, se permettait-elle une innocente raillerie à cet égard; raillerie qui consistait à exagérer gaiement la soumission apparente.

Au total, ces trois êtres vivaient ensemble dans une harmonie touchante, dont la cause était une habitude d'affection instinctive, qu'aucune aspiration étroitement personnelle ne venait contrarier.

Dans cette partie du Berri, où les prairies dominent, où des landes nombreuses occupent de grandes superficies, les distances sont longues, les villages disséminés, et les habitations bourgeoises fort éloignées les unes des autres. Il suit de là que les relations sont, jusqu'à un certain point, difficiles, partant rares.

Le caractère mélancolique de ces campagnes, où le silence est plus profond qu'autre part, réagit sur les habitants. On y est lent sur toutes choses. Sortir de chez soi est plus ou moins une affaire; mais jamais un caprice qu'on satisfasse en prenant son chapeau.

Comme les grands bœufs roux, qui parcourent les chemins à pas comptés, ou qui ruminent accroupis derrière la haie fleurie, le Berrichon est long à se résoudre. Planté en quelque endroit, il y reste comme en contemplation. La proposition de se remuer l'étonne plutôt. Pourquoi aller ailleurs, si aucun soin courant ne l'y appelle ! On sait où l'on est. Sait-on où l'on sera ?

En d'autres pays, la vie se passe à tourner dans le même cercle Le Berrichon n'y tourne même pas ; il est au centre et s'y maintient.

C'est pour cela sans doute que les Thibaud voyaient fort peu de monde. En dehors des visites de bon voisinage, visites courtes et cérémonieuses, presque jamais on ne venait frapper à leur porte.

Cependant, depuis environ quatre mois, il s'était produit, à ce sujet, un grand changement dans les habitudes de la maison.

Le fils d'un voisin, M. de la Brande, dont le château était à près de trois lieues du Val-d'Est, en était venu à se présenter jusqu'à cinq fois par semaine.

Il faut dire aussi que Marcel, — c'était le nom de ce jeune homme, — avait beaucoup altéré sa qualité de Berrichon. Les paysans semblaient le renier en l'appelant « le Parisien ».

C'était à l'extérieur un bon diable de garçon, à physionomie ouverte, dont les façons d'une certaine distinction native, se ressentaient légèrement du laisser aller de Paris.

Fils unique, enfant gâté d'une mère qui lui

gardait une belle fortune, Marcel, comme tant d'autres beaux fils de province, avait été envoyé à Paris pour y faire son droit.

Le père, ancien avocat du barreau de Châteauroux, homme érudit et se piquant de philosophie avancée, de sociologie, s'était assez mêlé des événements politiques qui agitèrent le Berri, lors du coup d'État, pour que son nom fût porté sur les listes de proscription du second empire.

Il n'échappa qu'en se réfugiant en Suisse, où, par la plume, il continua de combattre le nouvel ordre de choses, dont il détestait les origines, la politique et les mœurs, de toutes les forces de son cœur, de sa raison et de sa droiture.

La persécution avait encore ajouté à son importance réelle et légitime dans le parti démocratique du canton, et il rêvait que son fils devînt d'abord son collaborateur, puis le continuateur de son œuvre; œuvre idéale, peut-être, mais assurément, de sa part, généreuse et désintéressée.

Malheureusement pour ses projets, la génération à laquelle appartenait son fils, — Marcel avait vingt-sept ans, — n'a pas eu le temps de s'infuser la haine du système impérial. Les jeunes gens qui la composent ne connaissent le coup d'État que par « entendre dire ». Au moment où leurs idées se sont ouvertes, l'empire tournait au libéralisme. A Morny, à Billault, même à Rouher, succédait le sinistre Émile Ollivier, et l'on parlait de ce fameux

« couronnement de l'édifice » qui promettait une somme quelconque de libertés. Or la jeunesse libérale du temps, sans cependant s'affectionner pour la dynastie, manquait de sujets cuisants d'aversion, de stimulants irrésistibles d'agression. Tant et si bien que M. de la Brande trouvait son fils bien froid et bien accommodant.

Mais, prompt à l'excuser — car il l'adorait — il se donnait patience, sur ce que Marcel était « encore si jeune! »

D'ailleurs, l'ancien proscrit était surtout un être de raison.

A l'encontre de ces pères qui voudraient que leurs fils fussent, en leur jeunesse, ce qu'eux-mêmes sont devenus en leur maturité, à coups d'expérience et de méditation, M. de la Brande souhaitait seulement que Marcel fût, en ses idées, en ses sentiments et en ses aspirations, ce qu'il avait été lui-même, *à son âge!*

Il n'en fut déçu que sur quelques points.

Certes l'effondrement de l'empire ne fut pas indifférent à Marcel; mais l'enthousiasme guerrier relégua au second plan, dans son âme, l'indignation du fait de Sedan et de Metz. Au lieu de réfléchir, il agit.

Le 6 septembre 1870, il s'enrôla dans un régiment de ligne et fut laissé pour mort, dans un engagement à Rueil.

Ramassé par les ambulances allemandes, soigné tant bien que mal, envoyé en captivité en Saxe, il subit toutes les misères, toutes les hu-

miliations, toutes les souffrances physiques, en homme qui a souci de sa dignité.

Cependant l'épreuve, si virilement et fièrement subie que ce fût, ne modifia pas, ensuite, son caractère, dans le sens désiré par M. de la Brande.

Marcel resta jeune homme et parisien; c'est-à-dire relativement indifférent aux objectifs politiques de clocher.

Lancé dans le monde de loisirs, il en subit l'influence, dans une certaine mesure, en cela qu'il apprécia les grandes questions sociales à un point de vue sinon plus haut, du moins plus vaste, plus étendu, plus général.

Non encore affligé d'ambition, il se borna à des constatations, à des vœux, de fait assez vagues; ne cherchant point à s'armer d'arguments pour un combat où la victoire n'eût donné aucun résultat immédiat.

En somme, il causait, plus ou moins bien et avec plus ou moins de chaleur, sur les choses de ce domaine; mais, tout en s'efforçant de faire prévaloir ses opinions, il ne poursuivait point un but, qu'il laissait à d'autres le soin et la gloire d'atteindre.

Pour tout dire, — et qui pourrait en blâmer sévèrement un garçon à peine majeur, — il s'occupait surtout à vivre.

Pourvu d'argent, répandu dans nombre de sociétés variées, il jouissait légèrement d'une existence, à tout prendre facile et douce.

On disait, en Berri, qu'il avait fait quelques

sottises. C'est bien possible. Mais à distance tout se grossit, et il est à croire que cela n'allait pas au delà d'une certaine mesure, car, au premier désir de sa mère de le voir revenir, il arriva, l'esprit libre et le visage enjoué.

Si on le rappelait, c'est qu'on croyait le moment venu de s'entendre, avec lui, sur les projets de l'avenir.

Que voulait-il faire? Quelque chose ou rien? Et, si quelque chose, quoi?

On était prêt à approuver son choix et à l'aider par tous les moyens dont on disposerait.

Et encore, songeait-il à la nécessité de se marier? Quelles étaient ses intentions là-dessus?

Il convenait, pensait-on, d'examiner d'un peu près tout cela.

Il en convint sans difficulté. Mais c'était chose bien nouvelle pour lui, et il demanda d'abord à souffler, afin de se familiariser avec de si grosses questions; permission de se recueillir, presque de se chercher, de se comprendre, « sans quoi, disait-il, on l'exposait à faire inconsciemment tout le contraire de ce qu'il fallait ».

Réfléchir était précisément ce qu'on lui demandait de faire. On le laissa tranquille, libre même de retourner à Paris. Il préféra rester en Berri, pour se livrer plus paisiblement à son examen de conscience.

« Être d'un pays » a cet avantage que, si maussade qu'il puisse paraître aux étrangers,

ce pays, on le *sait*, on y est fait, et on y trouve un charme spécial.

La vie, au château de la Brande, eût été bien écrasante à un autre, habitué, comme l'était Marcel, au mouvement parisien. Cette impression ne l'atteignit pas, à cause, d'abord, de ses parents qu'il aimait, et puis, parce qu'il savait en quoi consistaient les ressources de la localité.

Il s'organisa sans efforts, n'ayant, après tout, qu'à reprendre d'anciennes habitudes, qui lui avaient suffi autrefois.

Un jour qu'il était à la chasse, dans la lande, un gros orage s'amoncela.

Aucun refuge; pas même un arbre.

S'il ne se fût agi que d'essuyer une averse, il en eût fait bon marché. Durant son temps de troupier, et ensuite, quand il avait été prisonnier de guerre, il en avait supporté bien d'autres! Mais, par surcroît, il mourait de faim ce jour-là.

Un malentendu, ou l'entraînement à poursuivre je ne sais quelle pièce de gibier, lui avait fait manquer le rendez-vous, où un domestique avait dû lui apporter une sorte de déjeuner.

Celui-ci, pensant que son maître était allé dans quelque auberge, rentra au château avec les provisions. Or la voiture ne devait venir chercher Marcel, à la lande, qu'à la tombée du jour.

Que faire?

Il se le demandait, en recevant les premières gouttes d'une pluie large et tiède, quand il

aperçut, à un kilomètre, le toit démesuré et les deux grands cèdres du château de Val-d'Est.

Rentré en Berri depuis une dizaine de jours seulement, il n'avait pas encore fait sa visite aux Thibaud. Mais les deux familles, sans être intimes, étaient en relations cordiales depuis longtemps. Madame Thibaud avait bien un peu fait sauter Marcel sur ses genoux. Et, il lui restait, dans ses souvenirs d'enfant, plus d'un débat, plus d'un coup de griffes de la petite Solange, quand il la contrariait, dans leurs jeux.

Il n'hésita pas à se diriger vers le château. Sa venue s'expliquerait d'un mot :

— « Il pleut... »

Il n'en fallut pas plus, en effet. Séché, restauré, choyé, il resta jusqu'au moment où l'on vint le chercher, et, durant le souper au château de la Brande, il ne fut question que des demoiselles Thibaud, qu'il ne s'attendait guère à retrouver telles qu'il venait de les voir.

Le surlendemain, à trois heures battant, son phaéton, attelé en cérémonie, entrait dans la cour d'honneur du Val-d'Est.

Le domestique, en grande livrée de high life, se cassait les reins à la banquette de derrière, et Marcel, en tenue de *gommeux* irréprochable, menait le tout, comme en pleins Champs-Élysées.

Il venait rendre sa visite réglementaire et officielle.

On l'accueillit par un grand éclat de rire. Les

demoiselles Thibaud trouvaient infiniment drôle qu'après s'être présenté crotté comme un barbet, trempé au point qu'on avait dû le renvoyer avec une culotte de leur père, il se crût obligé de faire des façons.

— Mais elle est déjà faite, votre visite, lui répétaient-elles. Et vous étiez bien mieux à notre goût avant-hier.

Estelle voulait qu'il attendît qu'elle passât une robe de bal.

Loin de le troubler, les railleries des jeunes filles lui plurent tout à fait. Il s'excusa gaiement de les avoir crues affligées des préjugés mesquins de la province; et, quittant le salon avec elles, il resta à bavarder dans le parc, fumant cigare sur cigare, jusqu'à la fin du jour.

Depuis il venait là, sans s'occuper de son costume, demander familièrement qu'on lui donnât à dîner. Souvent il arrivait à la nuit close. Il savait que, chaque soir, le père et les filles se réunissaient au salon jusqu'à minuit. Il ne partait qu'un peu avant. Et de part et d'autre l'habitude se prenait. Quand il restait deux jours entiers sans paraître, on lui demandait s'il avait été malade, ou on lui faisait des reproches plaisants.

Ne manquant pas d'esprit, il sentait l'allusion que l'on faisait ainsi, cordialement, à la fréquence de ses visites.

— Mon Dieu! disait-il pour y répondre, c'est votre faute si je viens si souvent....

— Prenez garde, Marcel! s'écriait Solange,

en l'interrompant avec un fin sourire, vous allez nous faire de fades compliments :... « Que notre maison vous rappelle Paris, — que nous avons des façons d'être anti provinciales... etc. » Eh bien, mon cher ami, nous le savons.

— En ce cas, ne vous étonnez pas, répondait-il, et si je ne vous gêne qu'un peu...

— Godiche ! faisaient-elles en chœur.

— Non, mon cher enfant, vous ne nous gênez point, ajoutait Thibaud, quand il avait entendu, ce qui n'arrivait pas toujours. Nous aimons à vous avoir, et vous pouvez venir aussi souvent qu'il vous plaira. Mes filles vous font enrager, voilà tout.

Le brave homme avait pourtant quelque mérite d'en agir si libéralement, car depuis quelque temps il lui était venu une crainte.

Que Marcel se plût au Val-d'Est, cela était visible ; mais quel était, pour lui, le principal attrait? Il ne manifestait qu'un goût tempéré pour les discussions philosophiques. La botanique et la géologie n'étaient point non plus à l'état de passion chez lui, et il se montrait d'assez courte vue pour trouver que toutes les géodes se ressemblent exactement.

Sans se croire d'une perspicacité extraordinaire, Thibaud pensait donc que ce qui attirait le jeune voisin n'était pas précisement du domaine scientifique.

— Je tremble, pensait-il, qu'il ne se soit épris de Solange !

Quoi de plus naturel aussi !

Solange était arrivée à ce développement précoce de beauté, où la physionomie accuse un caractère.

Grande, bien prise, elle portait haut un front large et doucement pensif, qu'encadraient de longs bandeaux bouffants et ondulés, où la lumière semait des reflets d'or. Son œil, un peu voilé à l'habitude, devenait tantôt direct et profond, tantôt d'une tendresse exquise, tantôt encore d'une malignité bienveillante et facile, selon les sentiments qu'elle ressentait, et dont elle ne cherchait à rien dissimuler. La grâce, en elle, avait cette puissance, qu'à s'occuper presque exclusivement de choses qui n'étaient pas tout à fait de son âge, et peut-être non plus de son sexe, elle n'en altérait point l'éclat.

A la fin, Thibaud trouva bon de s'ouvrir à elle des préoccupations qui le tenaient.

L'entraînant un matin dans le petit bois, et la faisant asseoir sur un banc, au bord d'une citerne que la lentille d'eau couvrait presque entièrement :

— Sais-tu ? dit-il. Je m'imagine que Marcel a l'intention de te demander en mariage.

Solange le regarda brusquement avec une expression d'étonnement indicible. Puis, voyant que ce n'était pas une plaisanterie, elle en vint lentement à un sourire, dont la bienveillance n'eût guère flatté celui qui le provoquait.

— Il est fou ! dit-elle, en accentuant son sourire. Mais es-tu sûr de ne pas te tromper ? J'avoue n'avoir rien remarqué de sa part qui puisse

provoquer pareille supposition. Il est vrai que, selon l'expression d'Estelle, je suis souvent « dans le cristal » et que je ne prends point garde à ce qui n'est point nettement formulé.

Thibaud lui répondit en appelant son attention rétrospective sur des nuances d'attitude, des détails, des réticences de langage, auxquels elle n'avait pas fait attention et qu'elle se rappela à ce moment.

Aidée par les commentaires paternels, elle découvrit enfin une profession de foi dans certaines paroles du jeune homme, et, commentant à son tour sur les commentaires de Thibaud, elle vit clairement qu'il avait raison.

« Marcel était amoureux d'elle ! »

D'abord, sous le coup de cette révélation subite et si imprévue, elle se sentit surtout fâchée; fâchée contre elle-même. Il allait falloir causer une peine à ce garçon si bon, si léger, si gentil. Et sévèrement elle descendit dans sa conscience ; cherchant par quoi elle pouvait avoir fait naître de tels sentiments chez lui. Sans aucun doute, ç'avait été le plus innocemment du monde. Mais devant l'obligation de l'attrister, elle se fût durement reproché une maladresse, où il eût pu se méprendre et se croire encouragé.

Du moins, elle eut la consolation de sortir de cet examen, scrupuleux et intime, tout à fait rassurée, parfaitement calme, et c'est avec attendrissement, cette fois, qu'elle répéta :

— Il est fou !...

— Évidemment! répondit Thibaud. Mais je n'en suis pas moins dans un grand embarras.

— Comment?

— Que pensera-t-on de notre refus? Les de la Brande sont, par leur grande fortune, par leur honorabilité et leur caractère, la famille la plus considérable du pays. Marcel est, à tous égards, un parti inespéré pour des gens comme nous. Personnellement, il a, selon les idées courantes, toutes les qualités qu'on puisse désirer. Quelles raisons donner?

— Qui donc a droit de nous en demander?

— Lui, d'abord.

— C'est juste.

— Sa famille aussi. Et puis, tout le monde en Berri!

— Ah! le monde! fit Solange. Est-ce que tu t'en soucies, toi, père?

— C'est le moins que je lui doive, et toi aussi, puisqu'il nous accorde de l'estime et de la sympathie. D'ailleurs, tu n'as pas fait vœu de célibat, je pense. Il faut qu'on sache pourquoi Marcel ne te convient pas, au risque d'éloigner, en principe, la recherche de tous autres, y compris celui qui pourra te convenir. Nous ne pouvons, de gaieté de cœur, nous faire passer, dans l'opinion, pour des originaux, et encore moins infliger gratuitement un refus à ce garçon, qui n'a, envers nous, que des intentions excellentes.

— Voilà, reprit Solange, la seule chose qui me touche en ce que tu me dis. En effet,

Marcel a droit à une explication. Eh bien, si tu y consens, je m'en charge.

— Toi ?

— C'est si simple !

— Je ne trouve pas, ma fille. Je ne vois rien de plus délicat et de plus embrouillé, au contraire.

— Bah ! fit Solange, en lui prenant gaiement la main. Tu vas voir. Écoute-moi.

— Va, dit-il ; voyons.

— Le mieux, reprit-elle, ne serait-il pas de le décourager par avance?

— Sans doute.

— Eh bien, rien de plus aisé. La première fois qu'il viendra, je trouverai occasion de faire, moi aussi, une profession de foi, sur la question de mon mariage, ou plus exactement, sur l'idéal que je me propose. Et quitte à foncer *un peu beaucoup !* le ton des qualités graves que je réclame de mon futur mari, j'en ferai un portrait tel, qu'il se sentira à jamais empêché de remplir le programme.

— S'il t'aime, mon enfant, il ne t'écoutera seulement pas. L'amour a l'inconvénient de rendre aveuglément présomptueux. Ou Marcel se croira capable de te faire changer d'idéal, ou il ne doutera pas de la possibilité de devenir ce que tu souhaites; ce qui, finalement, donne un résultat identique, tu vois !

— Il est spirituel et intelligent, cependant.

— L'amour rend aussi sourd qu'aveugle. C'est une crise qui trouble toutes les facultés, et il n'est pas rare de voir des êtres supérieurs pen-

ser et agir, tout à coup, et pour un temps, comme le dernier des niais.

— A ce point-là! fit Solange, en ouvrant ses grands yeux, avec une naïveté charmante, qui n'était pas exempte d'un léger effroi, tout aussi charmant et naïf.

— Soit, reprit-elle, après un moment de réflexion. S'il ne comprend pas, nous attendrons qu'il se déclare. S'il s'adresse à toi, envoie-le moi, en lui disant que tu m'as donné liberté de fixer mon sort. Et je te promets de lui parler avec une telle franchise et une si sincère amitié, que, loin d'être froissé de mon refus, il nous gardera sa bonne et précieuse affection.

— Et que lui diras-tu? demanda Thibaud, qui n'était que médiocrement convaincu.

— Je lui démontrerai sa folie. Je lui ferai voir comment ses chères petites qualités de gaieté, de tendresse, de droiture, font avant tout de lui un être aimable, mais frivole, qui ne peut songer à s'entendre avec une fille aussi dépourvue que je le suis des qualités correspondantes. Je lui prouverai qu'il s'ennuierait avec moi et qu'il est au-dessus de notre volonté de nous rendre heureux l'un par l'autre.

— Tu le convaincrais plus sûrement, ma fille, en lui déclarant tout bonnement qu'il n'est pas à ta hauteur d'entendement et d'idéal.

— Dieu me préserve de le blesser jamais! s'écria la jeune fille, en l'esprit de qui un doute modeste se fit jour tout à coup. En somme, est-il

vraiment bien sûr que, pour avoir des habitudes d'occupation et des goûts *autres* que les siens, je lui sois si supérieure par l'intelligence?

— Tu plaisantes? répliqua son père, scandalisé. Qu'est-ce, après tout, que Marcel? Un viveur, rien de plus; un garçon qui n'a pas notion de lui-même et se laisse vivre, sans y regarder, attendant ses satisfactions du hasard de la rencontre. Il ne cause même pas, il babille...

— Mais, très finement, et avec beaucoup d'esprit!

— Peuh! fit Thibaud, d'un ton de souverain mépris. L'esprit! Belle ressource. Est-ce que j'en ai, moi?... Pas l'ombre, ajouta-t-il avec un visage triomphant qui, malgré tout, fit sourire sa fille.

— N'importe! dit-elle en se résumant, laisse-moi croire que je trouverai la mesure juste pour le dissuader de ses projets sur moi. Me donnes-tu permission?

— Pleine et entière! répondit Thibaud.

Le jour même, Marcel étant venu, Solange commença d'exécuter le plan qu'elle avait arrêté.

Contre l'habitude, elle se mit en scène et parla d'elle longuement, intimement; on eût pu croire qu'elle fût prise de la subite manie « d'expliquer son caractère ».

Ce n'était, on le sait, qu'un moyen de formuler cette fameuse « profession de foi », qui, à son sentiment, devait faire réfléchir Marcel et le décourager à tout jamais, de prétendre à

l'alliance d'une personne aussi *sérieuse* . Nécessairement le parti pris lui fit passer le but. Elle se peignit, non pas *sérieuse*, mais pédante, presque ridicule à force de prétentions et plus assommante que toutes les quakeresses de la libre Angleterre.

Estelle en restait confondue, disant et redisant à Marcel :

— Vous savez que ce n'est pas vrai. Elle se moque du monde !

Protestation bien superflue d'ailleurs, car le jeune homme, loin de croire un mot de ce qu'il entendait, répondait à tout en riant comme un bienheureux.

Ce fut au point qu'à un moment, Solange elle-même, s'apercevant de son exagération, n'y put tenir et se mit à rire aux larmes avec eux.

La fameuse profession de foi avait radicalement manqué son effet, et il fut à jamais impossible d'y revenir. A la moindre allusion, les ripostes de Marcel se présentant à leur souvenir, la gaieté les reprenait tous trois de plus belle.

Restait donc l'obligation d'une explication nette, franche et amicale.

Solange s'y prépara; car maintenant que son attention était éveillée, elle ne pouvait douter de l'imminence d'une déclaration décisive.

Dans l'entretien qu'elle avait eu avec son père, cette explication « nette, franche et amicale » lui avait semblé chose facile et simple. Maintenant, elle l'estimait tout autre; « délicate » surtout, comme avait dit Thibaud, et difficile

en cela, qu'à mesure elle voulait davantage conserver, quand même, l'amitié du jeune homme.

Il eût été si injuste, si révoltant de lui causer un chagrin, en réponse à l'expression du sentiment le plus tendre qu'on puisse exprimer à une femme !

Quel était le tort de Marcel, au demeurant? Une erreur sur la nature de l'affection qu'on lui avait inspirée. Solange ne lui reprochait même pas de donner plus qu'on ne voulait, de donner trop ; non ; l'erreur était de donner autre chose. Son affection, elle l'acceptait, elle la voulait vive, profonde, et elle se sentait bien certaine d'en être touchée, d'y répondre largement. Seulement, il fallait que ce fût de l'amitié et non pas de l'amour.

« L'amour ! » pourquoi donc de l'amour?...

Mais au fait, qu'était-ce que l'amour, en somme?

Elle en avait parlé, sans doute; mais en philosophe, avec son père, qui ne paraissait pas, du reste, avoir bien profondément creusé la question. En général, quand il en avait dit que « c'est un sentiment qui rend aveugle et sourd ; » qui trouble momentanément toutes les fa- » cultés et qui est capable de rendre imbéciles » les plus intelligents, » le brave homme était au bout de son rouleau.

Comme on voit, ses connaissances là-dessus n'allaient pas bien loin, et peut-être un peu trop occupée de botanique, d'entomologie et de

*géodogie*, Solange n'avait-elle pas été amenée à y ajouter de bien importantes découvertes personnelles.

A première vue, il lui semblait donc que le jeune homme, en se laissant convaincre de renoncer à elle, n'aurait à faire qu'un sacrifice aisé. Mais il ne restait pas moins à le persuader d'une façon qui ne l'affectât pas, qui ne l'affligeât pas surtout!

C'est cela qui préoccupait Solange, car, d'autre part, il ne fallait pas, une seconde fois, manquer le but, comme il venait de lui arriver, avec la fameuse profession de foi, dont elle s'était promis merveille, et qui avait si comiquement tourné !..

Bien qu'en juillet les soirées soient tièdes et les jours longs, on restait peu dehors après le dîner. Un moment de repos sur la terrasse et l'on rentrait au salon, où chacun retrouvant son siège habituel, autour de la grande table, qui en tenait le milieu, reprenait ses occupations favorites.

Un soir, qu'ils étaient descendus ensemble au jardin, il se trouva que, sans mot dire, Thibaud et Estelle laissèrent Solange seule.

Thibaud qui, dans la journée, ne s'était appliqué qu'à ses papillons, avait hâte de retourner à ses géodes. Il était allé en chercher quelques-unes, qu'il se proposait ensuite d'étudier au salon.

De son côté, Estelle, ayant à établir les comptes du mois précédent — elle faisait office d'intendant dans la famille — s'était confinée dans sa

chambre afin d'éviter le plus possible les erreurs d'addition.

Absorbée dans ses réflexions, Solange ne s'aperçut de leur départ qu'un long moment après.

Le temps était couvert; il faisait une chaleur humide qui oppressait la respiration. Au couchant, le soleil, en déclinant, teintait en écarlate le dessous de gros nuages chargés d'électricité. Et dans les branches, les oiseaux, gonflant leur plumage, avec de petits gazouillements endormis, enfouissaient à demi leur tête au plus épais du duvet de leur aile fatiguée.

Pas un bruit. La feuille des arbres restait immobile et pendante. Aucun frôlement dans les herbes. Partout un silence lourd et accablant.

La jeune fille se leva de son siège et, gagnant une allée couverte, qui conduisait au petit bois, elle s'y enfonça à pas lents. Arrivée, sans y songer, jusqu'à ce banc, au bord de la citerne, où son père lui avait fait, huit jours auparavant, la singulière révélation des projets de Marcel, elle s'était assise et elle y repensait, quand elle entrevit au bout de l'allée une ombre se détacher en clair-obscur sur les tons sombres du lierre, qui tapissait jusqu'au faîte l'encoignure d'un pavillon, dont la porte extérieure s'ouvrait directement sur la route.

Au tressaillement qui la surprit, elle devina Marcel et pressentit que le grand moment était venu.

Eh bien, tant mieux!... L'appréhension de cet entretien décisif finissait par la fatiguer. Ce

qu'elle avait arrêté de lui dire se répétait, se ressassait dans son esprit, durant même le sommeil. Autant valait en terminer; car, malgré tout, ses dispositions intérieures la mettaient parfois à la gêne en face du jeune homme. Elle était lasse des sous-entendus. Ouf! Après quelques mots bien sincères, on allait donc être délivré de toute arrière-pensée, de toute cette réserve, tacitement convenue, qui dénaturait les rapports réciproques. Dieu merci! on en allait finir!

Et bravement, voyant que celui-ci se dirigeait vers l'habitation, elle jeta un cri, par lequel les gens de la maison avaient coutume de se héler.

Elle ne s'était pas trompée; c'était bien Marcel qui, pour éviter un long détour, avait pénétré par le pavillon.

Il tourna la tête, crut toute la famille réunie à la fosse, — c'est ainsi qu'ils désignaient la citerne, — et, répondant par le même cri, il s'engagea vivement dans l'ombre de l'allée.

— Tiens, fit-il en arrivant, vous êtes seule Solange?

— Oui. Et je crois qu'il n'y a encore personne au salon. Estelle finit nos comptes, et mon père est à ses papillons. Voilà pourquoi je vous ai appelé, Marcel.

Il garda un instant le silence, semblant se consulter, se résumer, rassembler ses forces, comme au moment d'exécuter une grande résosolution.

Solange, qui le suivait des yeux, se confirma

dans sa pensée et la pitié la prit pour ce grand garçon, dont elle allait renverser les chères espérances. Que c'était dur!... Mais aussi c'était sa faute à lui! Pourquoi s'être avisé d'un pareil projet? Quelle idée de vouloir épouser une fille comme elle! Comment n'avait-il pas vu tout de suite que c'était impossible?

Et mentalement elle se répétait avec beaucoup de chagrin :

— Non! non! ça ne se peut pas!...

Pendant ce temps le jeune homme, prenant une sorte d'escabeau qui se trouvait là, s'était assis en face d'elle. Puis, très ému et avec un sourire presque lamentable :

— Solange, dit-il, permettez-moi de profiter de ce moment de solitude pour vous ouvrir mon cœur, sur un sujet qui m'oppresse depuis longtemps déjà. Il conviendrait mieux, je le reconnais, de m'adresser d'abord à votre père; mais je n'ai pas encore osé. Il me fait peur... Vous aussi, du reste! ajouta-t-il en accentuant son sourire; mais moins, bien moins!...

Il attendait peut-être un encouragement dont l'absence le déconcerta tout à fait.

— Voulez-vous m'écouter, Solange? demanda-t-il prudemment, et avec une exquise timidité, pleine de soumission et de respect.

Elle ne put répondre qu'un mot, à peine articulé :

— Oui!...

C'est que, à elle aussi, le cœur lui battait à se rompre, sous l'empire d'une émotion qu'elle

n'avait jamais ressentie et dont la nature n'avait rien d'analogue avec tout ce qu'elle avait éprouvé jusque-là.

— Eh bien, reprit Marcel en s'approchant un peu, donnez-moi vos deux mains, regardez-moi bien dans les yeux et laissez-moi dire jusqu'au bout...

Au contact des mains du jeune homme, il se fit dans l'esprit de Solange, une révolution foudroyante. Ce fut comme un éclair de raison qui illumina ses idées d'un seul coup, et jusqu'à l'éblouir, en les lui présentant sous un aspect nouveau, éclatant, inouï.

Et brusquement entraînée par l'inflexibilité d'une logique irrésistible, elle se demanda :

— Pourquoi donc « serait-ce impossible? » Il est épris, il est sincère.,. ; il est charmant: pourquoi « ça ne se pourrait-il pas?... »

Elle ne se croyait plus du tout supérieure à lui. Loin de là : son savoir en botanique et ses visées philosophiques se nuançaient plutôt à ses yeux, d'un peu de ridicule en ce moment. Elle s'apercevait petite devant lui, et elle était contente de s'apercevoir ainsi. Se dérobant à toute fausse honte, quant à ce qu'en pourrait penser son père, elle se sentait libre d'elle-même, en pleine possession d'une volonté qui allait à écouter Marcel, à bien l'entendre et à l'accepter tel quel, sans détour ; loyalement.

— Parlez, lui dit-elle.

Il obéit...

Vingt minutes après qu'il eut dit le premier

mot de ce qui le touchait tant, Solange, traversant la terrasse d'un pas ferme, pénétra au salon où son père se trouvait seul, l'œil tendu à travers sa plus forte loupe sur les cristaux d'une énorme géode.

— Tu sais, père, que tu t'es trompé, lui dit-elle en entrant.

— Ma chère amie, riposta Thibaud, avec une légère brusquerie, ça tourne à la manie de ta part. Il faut prendre garde à cela. Par bonheur, cette fois, j'ai de quoi te confondre. Regarde, et à moins d'y mettre de la mauvaise foi, si tu ne vois pas un cratère éteint...

— Il ne s'agit pas de géodes, reprit la jeune fille, en l'interrompant d'une voix singulièrement claire et vibrante.

— Et de quoi donc, alors ?

— Des projets de Marcel.

— Que veux-tu dire ?

— C'est d'Estelle qu'il est amoureux.

Le père en laissa tomber son cher caillou.

— D'Estelle ? répéta-t-il, comme s'il eût craint d'avoir mal entendu.

Puis, sortant de son étonnement et se sentant soulagé d'une préoccupation depuis longtemps pénible :

— Ah ! mais voilà qui est parfait ! s'écria-t-il ; plus de scrupules, d'embarras... n'est-ce pas? fit-il en regardant sa fille.

— Non, répondit-elle.

— Tout est simple à présent, conforme à la raison, aux convenances. On ne pouvait rêver

mieux pour personne... n'est-ce pas Solange ?

— Oui, fit-elle encore.

Un long silence suivit, durant lequel tous deux restèrent absorbés.

Thibaud le rompit le premier :

— C'est égal, dit-il avec une sorte de compassion un peu méprisante, je ne m'attendais pas à cela !

Puis, après de nouvelles réflexions silencieuses :

— Ah ça, ajouta-t-il, il n'a donc ni goût, ni élévation de caractère, ce garçon : aucune supériorité ? Car enfin, Estelle... Estelle ! Elle est gentille, oui ; bonne petite fille, rieuse, tendre et douée de précieuses qualités de cœur, c'est certain. Mais ce sont qualités... petites, terre à terre : bourgeoises ! Sa beauté même..., une beauté sans caractère, dépourvue du moindre type, beauté banale, pour tout dire, tandis que toi...

— Moi ? répéta Solange d'un ton d'interrogation fébrile. Moi, eh bien ?

— Ah ! dame, toi !... toi !...

Il y avait tant d'admiration attendrie dans sa réticence, qu'il n'avait besoin de rien ajouter pour donner la mesure de l'estime qu'il professait pour sa fille aînée.

Puis se résumant :

— Allons ! dit-il avec un sourire dédaigneux, ton Marcel, c'est décidément un pauvre sire !...

Quand Estelle eut terminé ses comptes, elle

les rejoignit au salon. Ils paraissaient occupés comme à l'ordinaire.

Thibaud était replongé dans ses pierres ; Solange lisait une page de Descartes.

— A propos, Estelle, dit tout à coup Thibaud, sans même se tourner vers elle, tu sais que Marcel te demande en mariage ?

— Vrai ? fit vivement la jeune fille.

En levant les yeux de son livre, Solange vit que sa sœur rougissait de plaisir.

— Vrai ! répondit sommairement Thibaud.

Voyant qu'il se taisait, Estelle se mit à rire.

— Alors, reprit-elle, voilà tout ? Tu n'as rien à ajouter ? C'est court !

— Dame ! fit le père. Cela te regarde plus que personne. A toi de décider.

— Ah ! pardon ! s'écria la jeune fille. Je ne veux rien décider sans toi ; sans vous deux.

Ce disant, elle se leva, un peu émue, et s'insinuant sur les genoux du bonhomme, en lui entourant les épaules de ses bras :

— Est-ce que tu ne m'aimes pas ? lui demanda-t-elle les larmes aux yeux, pour que tu paraisses si indifférent à la possibilité d'une telle modification de notre existence ?

— Ah ! mon mignon ! Tais-toi ! s'écria Thibaud surpris par un sanglot, et couvrant de baisers les mains de sa fille.

Quand minuit sonna, on avait épuisé la question, et, malgré les larmes — larmes d'attendrissement — on était d'accord sur tous les points de la conduite à tenir.

Une fois rentrée chez elle, seule, dans sa chambre, Solange se sentit dans un état d'esprit indéfinissable.

Qu'avait-elle donc en somme ? Elle voulut se rendre un compte exact de ses plus intimes sentiments. Pourquoi la révélation de Marcel lui avait-elle fait éprouver comme une déception ?

Était-ce vanité froissée ? Était-ce ?...

Elle n'osa, du premier coup, formuler la pensée qui lui venait. Mais elle se blâma aussitôt de cette hésitation, et, se mettant bien en face d'elle-même, elle se demanda nettement si, à son insu, elle n'en était pas venue à l'aimer d'amour, ce jeune homme, qu'elle avait cru amoureux d'elle.

Eh bien, non. Tout examiné, non ! La preuve est que, là, maintenant, très calme, absolument en possession de sa raison, elle était certaine de ne pas souffrir de la préférence dont sa sœur était l'objet.

La déception qu'elle avait ressentie sur le premier moment, devait être bien plus exactement de la surprise, la conséquence de l'évolution qui s'était opérée dans son âme, au moment d'entendre la confession de leur ami.

Et ce qui l'avait causée, cette évolution, ce n'était pas un envahissement d'amour, non ; mais une sorte de pitié bienveillante.

Voilà la vérité. En s'interrogeant jusqu'au plus profond de son orgueil, elle ne découvrit aucune meurtrissure, si légère qu'elle pût être.

Elle avait été troublée par un excès de scrupule à affliger un cœur dont tout le tort consistait, croyait-elle, à l'aimer, elle, autrement que de raison.

On a parfois des élans de ce genre, élans spontanés qui donnent le change sur ce qui les détermine.

Qui sait si maintenant, au cas où Marcel l'eût réellement aimée, comme elle en était persuadée alors, qui sait si elle ne regretterait pas d'avoir cédé à ce premier mouvement irréfléchi, par lequel elle s'était trouvée prête à s'accorder ?

Tous comptes faits, Thibaud avait raison. Sans aller jusqu'à croire que Marcel fût un « pauvre sire », elle constatait en lui, une nuance d'idées et de goûts qui ne concordait pas avec la nature des siens.

Enfin, elle se dit et se répéta que pour tout le monde, les choses étaient infiniment mieux ainsi.

Le mariage fut célébré au Val-d'Est, dans les premiers jours de septembre.

Durant deux mois, Solange avait eu à se constituer le chaperon de sa sœur. Les convenances exigeant que les fiancés ne restassent pas en perpétuel tête-à-tête, et la distraction naturelle de Thibaud ne permettant guère de compter sur lui à ce sujet, elle accepta de jouer son rôle en conscience, bien qu'il n'y eût à douter ni de la délicatesse de Marcel, ni de la retenue d'Estelle. C'est seulement par décorum qu'elle s'astreignit à assister en tiers à leurs entrevues.

Mais, en vérité, c'était une étrange situation, et certes aussi nouvelle pour elle que pour sa sœur. A voir le jeune homme « faire sa cour », à voir Estelle en être touchée, s'embarrasser jusqu'à rougir parfois, trahir des impressions de joie profonde, d'une façon si pudique et si naïve, Solange restait comme en extase devant cette espèce de poème en action qui se déroulait sous ses yeux. Tout cela était si frais, si sincère, si vraiment chaste ! Tous deux se sentaient si bien dans leur droit de s'aimer ; il leur paraissait si légitime de laisser voir qu'à mesure ils s'éprenaient davantage l'un de l'autre !

Seule ensuite, Solange y repensait ; mais sans trouble, sans serrement de cœur, plutôt étonnée, émerveillée !...

Jamais l'attitude à garder devant eux ne la gêna un instant; jamais le temps ne lui parut long, et quand, huit jours après la célébration, Marcel emmena sa femme en voyage, il s'ajouta aux regrets de la séparation, un regret spécial : « C'était déjà fini !... »

Elle les suivit en pensée à travers les beaux pays qu'ils devaient parcourir, avant de s'installer à Paris pour y passer l'hiver.

Un jour, après la lecture d'une lettre, qu'Estelle lui écrivait de je ne sais quel coin perdu du lac de Thoun, il lui échappa tout haut cette exclamation accentuée d'un soupir :

— Qu'elle est heureuse !...

Thibaud en fut distrait de sa manie géologique. Puis, après un regard silencieux :

— Je n'aurais jamais cru, dit-il, que cette gamine, ce « galopin ! » tînt tant de place dans la maison.

Ils en parlèrent un moment sur ce ton dégagé ; puis, à peine revenus à leurs occupations, il se trouva que chacun laissa tomber une larme, lui sur sa pierre, elle sur la page du livre qu'elle lisait.

C'est qu'en dépit de toutes les botaniques du monde, le vide laissé par le départ d'Estelle leur était à tous deux singulièrement sensible.

Il en fut ainsi jusqu'au mois de mars suivant.

Thibaud et Solange venaient de passer trois semaines à Paris, chez les nouveaux mariés et la vue de l'intérieur de ceux-ci, le spectacle de leur existence, les laissaient confondus, stupéfaits.

Seuls, dans l'abominable coupé de l'abominable patache, qui fait le service de Châteauroux à La Châtre, ils ne tarissaient pas encore d'exclamations à propos du « jeune ménage ».

— Je n'en reviens pas, répétait Thibaud : bals, spectacles, dîners, réceptions de toutes sortes, voilà leur vie. Pas une pensée sérieuse, pas un moment de réflexion ! S'agiter, se dissiper, se dépenser et rire ; cela leur suffit ! Ah ! qu'ils étaient bien faits pour s'entendre « ces deux-là », par exemple !...

Et il y avait dans ce « ces deux-là » une nuance de mépris souverain que l'affection tempérait à peine.

— S'ils sont heureux... répondait Solange.

— Pourrais-tu l'être, toi ?

— Oh ! non, j'en conviens. Tant de frivolité m'accablerait promptement, et le peu de part que je viens d'y prendre me fait aspirer à rentrer chez nous, ne fût-ce que pour déshabituer mon cerveau de tout ce tapage enragé.

Ce qui m'étonne, reprit-elle après un moment, c'est la facilité avec laquelle Estelle a pu, si vite et à ce point, se transformer en « mondaine », en « femme à la mode »...

— Tu es bien bonne de t'étonner ; c'est que ça l'amuse, voilà tout.

— Pas tant que tu crois.

— Bêta !

— Elle me l'a dit.

— Belle preuve ! tout bonnement un peu de honte de faire cinq toilettes par jour, devant nous qui l'avons connue si simple.

— Il y avait, je t'assure, toute sincérité dans son aveu, dit Solange en appuyant. Elle me confessait de la lassitude et un peu d'humiliation à tenir l'emploi d'un tel personnage.

— En ce cas, pourquoi continuer ?

— Ah ! dame !... fit la jeune fille, en se dérobant, par un regard sur la grande lande du Magnet, que les trois chevaux fourbus traversaient au petit trot.

— Dame... quoi ? demanda Thibaud.

— Dame !... répéta Solange, elle l'aime !...

Le bonhomme haussa légèrement les épaules, et saisissant l'occasion de rééditer sa fameuse définition :

— L'amour est un sentiment qui rend sourd et aveugle, répondit-il, je le veux bien. Mais il faut une prédisposition naturelle au genre d'excentricités qu'il fait commettre, sans quoi on y est gauche, ce qui n'est pas le fait de ta sœur. La grâce facile qu'elle montre à mener ce train dénote qu'elle en a plus ou moins le goût et qu'elle y trouve quelque plaisir particulier, en dehors de celui qu'elle peut éprouver à satisfaire son mari. A sa place, toi, *incitée* – si l'on peut dire — par le même sentiment, tu aurais beau te déterminer et t'appliquer à prendre ces allures, elles t'iraient mal. Et tu ne tarderais pas à y renoncer, en reconnaissant que tu y paraîtrais affectée ; guindée et maladroite.

Si « philosophe » qu'elle se piquât d'être la jeune fille ne put dominer un léger mouvement de révolte.

— Maladroite ?... répéta-t-elle. Et pourquoi donc ?

— Ah ! fit Thibaud, ne t'y méprends pas : je t'en félicite de tout mon cœur, au contraire !...

C'était bien une compensation ; cependant Solange, troublée peut-être par la fatigue du voyage, ne la trouva pas suffisante à ce moment, et il lui vint en l'esprit une inquiétude mortelle.

Est-ce que toute cette supériorité relative d'esprit sérieux, de savante, de philosophe, n'avait été obtenue qu'au prix d'une altération de son charme naturel ? Est-ce qu'elle avait

cessé d'être *femme?* Est-ce qu'à l'éclat de sa jeunesse elle avait substitué, sans s'en douter, un fade parfum de bas-bleu?

Elle s'apercevait, en frissonnant, sous des dehors moroses et ennuyeux. Elle se demandait avec une terreur folle, si elle n'avait pas lâché la proie pour l'ombre et, dans cet instant de peur vertigineuse, elle eût donné toute la philosophie, avec la botanique et la géologie, pour un miroir.

Il lui semblait être en présence d'une révélation atroce. Ce qui subsistait d'étonnement, dans son âme, au sujet du choix de Marcel, s'expliquait de reste, maintenant. L'affreuse découverte !

« Marcel ! » toujours Marcel ! Pourquoi ce nom revenait-il si souvent à son esprit? Brusquement elle le remarqua, et une autre appréhension la saisit, une autre question, qui la rendit honteuse, se posa devant sa conscience.

Ce ne fut pourtant qu'après quelques jours de repos moral, au Val-d'Est, qu'elle osa l'examiner à fond. Et, de nouveau, elle s'y répondit victorieusement.

Elle s'était demandé avec épouvante si, à son insu, elle n'était pas envieuse du bonheur de sa sœur, si elle n'était pas amoureuse de son mari.

Eh bien, encore une fois, non ! Si le nom de son beau-frère revenait si fréquemment à son esprit, c'était uniquement parce que Marcel avait été le seul homme jeune admis dans leur intimité, et la seule personne qui eût intro-

duit l'élément amour dans leur étroite solitude.

Décidée à aller au fond des choses, elle retourna à ce banc, près de la fosse, où elle avait été tout à coup si émue en écoutant la déclaration de ses sentiments... pour Estelle.

Elle repassa la scène, s'arrêta à chaque détail, à toutes les nuances, et, quoique de nouveau elle sentît son cœur battre violemment rien qu'à ces souvenirs, non, définitivement non! elle en était bien certaine, non, elle ne l'avait pas aimé! Si, durant le temps d'un éclair, elle s'était *accordée* intentionnellement, croyant qu'il l'aimait et qu'il allait lui offrir sa vie, ç'avait été entraînement irréfléchi, excès de bonté, rien de plus.

Il était si ému, lui-même, en lui tendant les mains, si enfant, si tendre et suppliant!

Or, si elle ne l'avait pas aimé tel qu'il s'était montré alors, comment pouvait-elle se demander sérieusement si elle l'aimait maintenant? Maintenant que le timide amoureux avait fait place à une manière de « viveur ».

Elle sortit de cet examen d'elle même tout à fait rassurée, et revenant résolument à ses lectures et à ses herbiers, elle rentra peu à peu dans cette quiétude d'esprit, cet assoupissement d'aspirations qui lui avaient suffi si longtemps.

Durant l'été, les jeunes mariés trouvèrent à peine dix jours à passer au Val-d'Est. Ils venaient de Deauville, et on les attendait à Aix.

Sans y tâcher le moins du monde, la pauvre

Estelle scandalisa durant ces dix jours son père, sa sœur et jusqu'aux lambris de l'habitation paternelle.

Plus gamine, plus « galopin » que jamais, il lui échappa de ces mots, de ces tournures de phrase qui constituent l'argot du monde où l'on s'amuse. Sur le piano, qui n'avait guère vibré que sous l'inspiration des classiques avec force tons mineurs, elle fit retentir l'éclat criard et vulgaire en leurs joyeusetés des airs de Théo, de Thérésa et de Judic, dont elle singeait le débit et les intentions, à la plus grande satisfaction de Marcel, qui battait des mains et riait de tout son cœur.

Aussi, ce fut presque avec soulagement que Thibaud les vit partir. Toute cette gaieté, ce remue-ménage, l'avaient fait positivement souffrir.

— S'il est permis, disait-il, qu'un homme ait plaisir à voir sa femme faire ainsi « le bobêche !... »

Quant à Solange, l'épreuve lui parut décisive, et elle se prit à sourire d'elle-même, au souvenir des cas de conscience qui l'avaient agitée par deux fois.

De tout cela, il ne lui restait qu'un petit chagrin, que sa raison, d'ailleurs, devait lui faire surmonter. Sa sœur était perdue pour elle. Les liens de cœur ne pouvaient que se relâcher à mesure davantage. Dissemblables d'idéal, vivant chacune d'une façon si contraire aux habitudes et aux goûts de l'autre, elles mena-

çaient, à la longue, de se devenir à peu près étrangères.

Déjà, quand Solange pensait à sa sœur, il lui semblait qu'elle était mariée à quelqu'un qui l'avait emmenée à l'autre bout du monde, dans un de ces pays où l'on oublie sa langue, ses mœurs et sa nationalité.

— Quand nous reverrons-nous? se disait-elle. Au reste, quel besoin de nous revoir? Dès le premier baiser, c'est fini ; faute de nous comprendre, nous n'avons plus rien à nous dire. Je n'ai plus de sœur!...

Un douloureux événement devait, cette année même, démentir les prévisions — les imaginations — de la jeune fille à cet égard.

En effet, un soir de décembre, Thibaud, plongé plus que jamais dans la contemplation de ses géodes, dut s'en arracher tout étourdi.

Il ne dit rien à sa fille et, se levant, il monta à son appartement. Elle supposa qu'il y allait chercher quelque objet.

A minuit, ne le voyant pas revenir, elle pensa que, se sentant las, il s'était mis au lit.

Cependant il ne lui avait pas dit bonsoir.

Une vague inquiétude l'envahit brusquement. Elle prit un flambeau et monta.

En pénétrant chez son père, elle l'aperçut étendu sur un fauteuil, dans une attitude paisible.

— Il s'est endormi, se dit-elle.

Mais non ; ses yeux étaient grands ouverts.

— Tu es indisposé? lui demanda-t-elle en

s'asseyant en face de lui, sur un petit tabouret de tapisserie.

Pas de réponse.

Elle lui prit la main, la sentit glaciale, et, ne pouvant encore admettre la vérité, elle se jeta à lui pour l'embrasser. Mais le mouvement qu'elle lui imprima rompit l'équilibre, et du fauteuil, Thibaud glissa sur le parquet, sans qu'elle pût le retenir.

Il n'y avait plus à douter : il était mort.

Pour les gens qui se suffisent à eux-mêmes, ne demandent rien au monde et n'ont pas à surveiller des intérêts, un événement de cette nature peut n'être qu'une peine. Il ne s'y mêle aucun élément étranger, aucune appréhension de l'avenir. Nul soin n'obligeant Solange à demeurer au château, une fois les derniers honneurs rendus au chef de la famille, elle se laissa emmener par son beau-frère et sa sœur aux bords de la Méditerranée, où ils restèrent jusqu'au printemps.

De retour ensemble au Val-d'Est, Solange fut touchée des soins dont elle avait été l'objet de la part de Marcel, durant leur séjour dans le Midi ; touchée, et, pour tout dire, un peu surprise de la délicatesse qu'il y avait apportée. Comment la persistance de cette délicatesse pouvait-elle se concilier avec le caractère frivole qu'elle lui connaissait ?

Pourtant il y ajouta encore par la façon dont il s'installa près d'elle au château. Bien qu'il n'eût été question d'aucun projet, Marcel et sa

femme s'organisèrent comme si l'on ne devait plus se quitter. On eût dit que leur intention fût de vivre désormais réunis. C'était la vérité. D'un commun accord, Estelle et son mari s'étaient proposé d'habituer Solange à partager leur existence. Ils voulaient passer l'été au Val-d'Est, et faire en sorte qu'aux premiers froids, il lui semblât tout naturel de les suivre à Paris.

Un deuil de famille imposant des habitudes sédentaires et paisibles, la jeune fille n'aurait point d'objection à élever. Mais de tout cela, pas un mot. Elle devina et fut émue.

Un matin, le notaire de La Châtre vint la trouver. Il y avait des signatures à mettre au bas de certains actes.

— Bien, dit Solange. Mais dites-moi : quelle situation m'est faite? Ce n'est pas pour l'examiner, en rien débattre ; c'est pour la connaître et m'arranger en conséquence.

— Il n'y a rien de plus simple, répondit le notaire. Vous restez en possession de l'intégralité de ce qu'avaient vos parents.

— De la moitié, vous voulez-dire ?

— Non ; de la totalité.

— Je ne comprends pas, fit-elle.

Alors le notaire lui apprit qu'en se mariant, Marcel avait reconnu à sa femme un apport fictif, équivalant à la valeur du domaine de Val-d'Est.

— Mon père ne m'avait pas dit cela, fit la jeune fille, comprenant qu'en agissant ainsi, son beau-frère s'était plu à réaliser le rêve du

bonhomme, rêve qui, on se le rappelle, consistait à éviter la vente du château.

— Mon Dieu, répondit le notaire, vieil ami de feu Thibaud, votre père l'aura oublié ; il était si distrait !

Cependant Solange fut prise d'un scrupule. Ç'avait-il été une condition au consentement de son père ?

— Rassurez-vous, ma chère enfant, reprit le notaire, l'initiative en revient à Marcel, à lui seul. C'est lui qui a rédigé le projet de contrat, montrant ainsi qu'il n'a pas, tant qu'on l'a dit, perdu son temps à l'École de droit. Jusque dans la forme, je n'ai rien eu à y changer, et s'il a discuté avec votre père, ce n'a été qu'au sujet de cette clause qu'il a maintenue malgré tout.

Ainsi, ce garçon si léger, si frivole, avait de ces grandeurs ! En dépit de son goût pour les *petits* plaisirs parisiens, pour les dissipations mondaines, il possédait des connaissances assez solides, dans une science extra-sérieuse, pour qu'un praticien les estimât.

On s'était donc bien mépris à son extérieur ?

Elle découvrit plus encore — « plus encore » à son estimation, il est vrai ! — Marcel n'était nullement étranger aux sciences naturelles. Quoi ! il savait la géologie, la botanique ?... Qui sait ! peut-être encore la *géodogie !*

De fait, quand, après des mois, elle se sentit le courage de mettre en ordre le cabinet de son père, comme elle se disposait à accomplir seule cette pieuse mission, Marcel offrit très modes-

tement de *l'aider*, et, peu à peu, il se trouva qu'elle agit sous sa direction. Visiblement il en savait plus long qu'elle, plus long que Thibaud n'en avait jamais su ; car assez souvent il corrigeait des erreurs de classification, allant jusqu'à préciser la cause de la confusion que le bonhomme avait commise.

La réserve prolongée qu'imposait le deuil modifia sensiblement, ensuite, le train de vie du jeune ménage, quand il fut permis de retourner dans le monde et de recevoir.

Peut-être aussi l'influence de Solange y fut-elle pour quelque chose. Les relations inclinèrent vers une société toujours élégante, mais plus posée, où Estelle entraîna sa sœur sans difficulté.

A Paris, comme au Val-d'Est, ils vivaient tous trois dans une parfaite harmonie, et parfois Solange trouvait qu'on se préoccupait trop d'elle. On eût dit que le jeune ménage s'appliquât à ce que, là encore, elle fût « la préférée », c'est-à-dire ce personnage qu'on remarque dans beaucoup d'intérieurs, vers qui tout semble rayonner, et de qui tout procède ; l'être « considérable » de la maison.

— Vous vous gênez pour moi, leur disait-elle. J'en suis sûre, et vous avez tort. Vous m'imaginez bien plus « sérieuse » que je ne suis, et, à mon intention, vous vous imposez des relations qui ne vous amusent pas toujours. Ne vous en souciez pas tant, je vous prie, et venez en à croire que, très humaine, j'aime rire tout

autant que personne. Vous me ferez passer pour Croquemitaine, à la fin, ajoutait-elle plaisamment, et vous avez des attentions qui me font peur d'être un rabat-joie.

Ils la laissaient dire, ne voyant là que des concessions qu'elle leur faisait par bonté.

Comment la croire aussi? Comment admettre qu'une fille qui se plaisait à étudier Descartes, qui raisonnait Spinosa, pût prendre plaisir au contact de femmes à la mode et de sportsmen?

Loin de se rendre à ses raisons, ils éloignaient un peu les personnes trop excentriques de leur entourage, attirant au contraire celles qui, par leur âge ou leurs fonctions, offraient une surface plus solide.

Elle leur demanda pourquoi ils n'allaient plus dans ces petits théâtres où ils disaient autrefois s'être tant amusés.

— Veux-tu venir avec nous? répondit Estelle, pensant l'embarrasser.

— Pourquoi pas? fit Solange, le plus sincèrement du monde.

Ils poussèrent en riant des interjections scandalisées. Et Estelle lui affirma qu'elle-même en avait perdu le goût.

— C'était curiosité de nouvelle mariée, lui dit-elle. On veut connaître tout ce qui était le fruit défendu. Mais on en arrive vite à se dire : « Ce n'est que ça! » et l'on n'y revient pas.

— Si vous voulez en faire l'épreuve, ajouta Marcel, je suis prêt à vous conduire; mais je suis bien certain de l'effet qui se produira sur

vous, ma chère : un peu de dégoût et beaucoup d'ennui.

Parmi les nouveaux visages qui se montraient dans la maison, il se trouvait un jeune homme de trente-deux ans. Assez joli garçon, bien fait et bien mis, il était de façons distinguées et portait un nom à particule : M. de Soltis.

En surplus de ses avantages naturels, il avait un mérite personnel incontestable, qui lui avait valu depuis peu, d'être choisi pour suppléant, par un professeur de Sorbonne.

On l'avait connu à Trouville, où sa famille possédait une petite maison sur la plage. Il ne lui manquait qu'une chose : la fortune, car, bien que son père fût riche, il avait tant de frères et de sœurs, qu'au partage il devait lui rester peu de chose : cent cinquante mille francs tout au plus.

Mais il n'en prenait point souci, se fiant à lui-même, pour arriver à la satisfaction de ses ambitions, qui allaient haut, à vrai dire.

En tout cas, rien de petit en ce garçon, dont l'extérieur et le tour d'esprit étaient certainement agréables.

A première vue, Solange lui plut infiniment, et, après quelques mois de fréquentation, il en tomba si bien épris, qu'il modifia intentionnellement, et sans effort, les plans d'avenir qu'il avait de tout temps arrêtés. Pour elle, il renonça à ce « beau mariage » qui devait lui permettre d'atteindre plus vite le but qu'il se proposait.

Quand Marcel, qui avait reçu les confidences du jeune homme, crut le moment venu d'en faire part à sa belle-sœur, ce fut une scène que rien ne pouvait faire prévoir.

C'était à Paris, l'hiver. Il était venu quelques personnes passer la soirée Parmi celles-ci, M de Soltis, et l'on avait pris le thé.

Solange, priée de se mettre au piano, y était restée près d'une heure, entourée d'un petit groupe de dilettantes érudits, entre qui s'était soutenue une discussion artistique où elle avait pris grand intérêt.

Appuyant ses dires de l'exécution des morceaux sur lesquels on raisonnait, ç'avait été de sa part, preuves à l'appui, une suite de démonstrations qui dénotaient un sentiment et un savoir remarquables.

Tout le monde parti, elle s'était reprise à répéter certains passages de ce qu'elle avait joué, semblant suivre son idée comme pour se convaincre, à nouveau, de la justesse de ses préférences, et, entraînée peut-être par ce qui l'occupait, elle s'était oubliée à improviser des harmonies qui la transportèrent dans les vagues sphères de l'idéal.

— Ma chère amie, lui dit Marcel quand elle eut fini et fut revenue près de l'âtre, où le feu se mourait, je suis chargé d'une ambassade près de vous.

— Le gros mot! fit-elle. De quoi s'agit-il?

Marcel le lui dit.

Dès le début, elle l'interrompit brusquement

par un « non! » presque dur à force d'énergie et de fermeté.

Elle était pâle et tremblante. En voyant une expression de surprise sur les traits de Marcel et de sa sœur, elle devint âcre, appréciant M. de Soltis avec une ironie fébrile et acharnée. Tout ce qui, dans les qualités du jeune savant, devait, au sentiment de Marcel, le recommander à l'estime d'une personne comme elle, provoquait au contraire des sarcasmes sanglants. Elle en faisait un pédagogue taciturne et poseur, une sorte de cuistre « joli-cœur », avantageux et bouffi de prétentions au mérite : un grotesque!

Marcel, qui n'y comprenait rien, et qui peut-être, mais à son insu, y mit un peu de susceptibilité, ne put faire moins que de protester.

Elle ne lui laissa pas le temps de ramener les choses à une juste mesure, et l'interrompant de nouveau en passant de l'ironie à la colère :

— J'entends! s'écria-t-elle, avec un visage enflammé, c'est seulement « un homme sérieux », n'est-ce pas? Soit. Mais qui donc, après tout, vous a dit que je fusse si enthousiaste du « sérieux »? D'où vous vient l'étrange manie de me poursuivre de cette maussade expression? De quelle physionomie déplaisante et sotte de béguine, de quakeresse, de virago m'affuble-t-on malgré mes dents? Est-ce un jeu cruel, une vengeance, que cette tyrannie odieuse?

Et s'égarant, se grisant au son de sa voix, elle parut accueillir les suppositions les plus folles, voulant croire qu'on avait l'intention de lui

faire payer ce titre de « préférée » que son père lui avait infligé. Oui, infligé! Car, elle n'en était plus à apprendre tout ce que cette préférence comporte de sacrifices à faire, et de larmes à dévorer.

— C'est une loi fatale, dit-elle, avec une véhémence pleine d'amertume, que les « préférés » soient les premières victimes de la prédilection dont on les accable. Ah! j'en sais quelque chose! Voyez ce qu'on a fait de moi : un « individu » hors classe, hybride; si *sérieux* et soi-disant si *supérieur*, que rien de ce qui charme les autres ne saurait, pense-t-on, lui suffire! Dans notre enfance, on donnait à ma sœur des jouets, des rubans et des fleurs; à moi... quelque traduction de Plutarque! Toute la vie, ç'a été ainsi, et tandis qu'elle vous a épousé, vous, un homme « *comme un autre* », on me réserve, à moi, une sorte de pesant « magister » dont les sentiments auront la douceur d'une équation, l'aimable poésie d'un calcul différentiel!

Les autres n'osaient plus parler.

— Au surplus, reprit-elle, avec une animation croissante, où prenez-vous que je veuille me marier? Vous ai-je donné mission à ce sujet? Sur quoi s'arroge-t-on le droit de me tourmenter? Aussi bien, ajouta-t-elle d'une voix étranglée, si je vous suis à charge...

Elle ne put achever, les sanglots l'étouffaient.

Alors seulement Estelle osa s'élancer vers sa sœur. Elle lui saisit la tête et, l'étreignant sur sa poitrine, couvrit son front de baisers et de

larmes, tandis que Marcel, tombé à genoux devant la jeune fille, lui baisait les mains qu'il retenait fortement dans les siennes.

Ils ne disaient qu'un mot, répété avec désespoir :

— Solange ! tu es folle ! tu es folle !...

On s'attendait à une crise nerveuse; il n'en fut rien. Conduite à sa chambre, Solange s'endormit profondément. Et voyant que sa respiration était calme, son visage en repos, ses amis la laissèrent.

Au petit jour, elle s'éveilla. Dès le premier instant, le souvenir de ce qui s'était passé la veille se retraça à son esprit, avec une parfaite netteté.

Elle en resta comme atterrée. Qu'avait-elle eu? Pourquoi cette colère, pourquoi ces duretés envers le très innocent Soltis et envers ses parents, plus innocents encore, qui n'avaient répondu que par des caresses à ses violents et injustes reproches?

Elle se revoyait entre leurs bras, elle sentait sur ses mains les baisers de Marcel, et un trouble insurmontable lui mettait la rougeur au front.

Il y a des heures où, après s'être longtemps menti à soi-même, on est vaincu par la vérité. Plus on s'est efforcé de ne pas la voir, plus la réaction est irrésistible. Elle déchire d'un seul coup les voiles sous lesquels on espérait l'étouffer; elle s'impose, éclatante, et rien ne fait.

Solange entendait une voix calme, claire,

fatale, qui, dominant le chaos assourdissant de ses émotions, lui répétait :

— « Tu aimes le mari de ta sœur ! »

Elle eut beau s'ingénier, se torturer pour découvrir — quitte à l'imaginer — un autre mobile à sa conduite, elle ne trouva rien dont son esprit pût être dupe un seul instant. L'évidence la confondait ; il fallut s'y rendre à la fin.

Elle lutta longtemps encore pourtant, demandant secours à son orgueil, à sa vanité même ; tout lui eût été bon pour échapper. Mais enfermée dans un cercle infranchissable, ses forces s'épuisèrent et elle retomba sur elle-même, terrassée au point de ne se voir plus qu'un seul refuge !

Eh bien, non, pas même le suicide ! C'eût été se trahir. On en eût cherché la raison. Et quelle autre que la vérité eût-on pu découvrir ?

La volonté de cacher à jamais le secret de cet inavouable amour, voilà ce qui, dans son âme, dominait toute considération ; tout : sa honte, ses remords, sa désolation.

Mais comment faire ? A quoi recourir ?...

Une autre, d'une probité de cœur moins haute, eût peut-être admis la pensée d'un mariage avec le premier venu. La littérature aidant, on parvient à voir là, un sacrifice grandement poétique ; c'est, paraît-il, élever d'une main « héroïque » une barrière réputée infranchissable entre celui qu'on aime et soi !...

Mais, bien que Solange n'eût que trop lu de poèmes lamentables autrefois, au Val-d'Est, les

sublimités anémiques des casuistes du roman n'avaient pas faussé sa droiture, perverti ses notions du bien et du mal. Elle n'était pas tellement aveuglée par sa propre personnalité, qu'elle ne l'entrevît ce « premier venu », qu'il s'agit de tromper par avance, de duper vilainement, puisqu'on lui abandonne un corps sans âme, en échange d'une affection sincère; puisqu'on ment effrontément sous le regard du Dieu au nom duquel on lui jure sa foi! Et Solange, en dépit du lyrisme des spiritualistes, restituait à cet écœurant expédient son véritable nom : une trahison anticipée, une lâcheté, pis encore, une infamie!

La seule chose qu'elle admît, qui lui convînt, c'était un sacrifice plein et entier, qui n'affectât qu'elle seule. Le mieux, elle le reconnaissait, eût été d'arracher violemment cet amour de son cœur. Elle le voulait, mais le pourrait-elle? Suffit-il de la volonté? Qui pouvait lui répondre à cette double question? Elle se réduisit à espérer dans l'action du temps et de l'absence.

Mais encore une fois, et en premier lieu, il fallait que jamais personne ne soupçonnât ses sentiments pour Marcel. C'est pourquoi elle renonça à se jeter dans un couvent. Un suicide moral eût eu les inconvénients d'un suicide effectif : on en eût cherché et peut-être deviné la cause. La fuite immédiate ne valait pas mieux. Elle comptait sur quelque événement fortuit pour saisir le prétexte de la séparation, que son honnêteté lui imposait d'amener.

En retrouvant sa sœur et son beau-frère au déjeuner, elle leur montra une douceur reconnaissante, dépourvue du moindre embarras :

— Vous avez dit le mot, fit-elle en souriant, j'étais « folle » ou plus exactement j'étais malade. Oui, depuis quelques jours je souffrais. La recherche de M. de Soltis m'a contrariée; je pressentais la démarche dont il vous a chargé, Marcel, et il s'est produit une crise nerveuse dont je suis confuse, que je vous demande d'excuser. J'ai été si injuste envers vous, qui m'aimez tant !

Il était bien visible qu'ils n'avaient pas attendu jusque-là pour lui pardonner ses accusations. A aucun moment ils n'en avaient été froissés. Ils l'avaient plainte bien plutôt.

Cependant ils n'osaient appuyer; ils n'osaient surtout prononcer le nom de M. de Soltis, cause apparente de ce déchirement.

C'est elle qui y revint, et elle en parla sur un ton dégagé, bien fait pour les tranquilliser.

— Le pauvre garçon ! dit-elle en souriant de nouveau, je l'ai maltraité bien gratuitement ! Par bonheur il n'en saura rien. Son seul « crime » après tout, est de ne pas me plaire pour mari. Ce n'est pas sa faute. Mais comment sortirez-vous de là, mon ami? J'ai souci de l'embarras où je vous mets. Qu'allez-vous lui répondre?

— Oh! fit Marcel, ne vous en inquiétez pas.

— Au contraire, Marcel, je vous dois de m'en inquiéter.

— Bah ! fit encore le jeune homme, que ce soit équitable ou non, je lui en veux à la mort des pleurs qu il vous a fait verser, et je ne me préoccupe point du tout de le désobliger par ma réponse.

Solange combattit résolument de telles dispositions. Reprenant une à une les railleries dont la veille elle avait accablé le malheureux prétendant, elle se railla elle-même de l'avoir ainsi accommodé. Maintenant elle lui reconnaissait des mérites qu'elle sut préciser et définir.

Sa conclusion fut qu'on lui devait un bon traitement, des égards et de la courtoisie, et que, si Marcel ne pouvait dominer sa mauvaise humeur, elle était disposée à rendre elle-même la réponse qu'on devait au jeune professeur.

La liberté d'esprit qu'elle montra en plaidant cette thèse, rassura Marcel et sa femme. La sortie de la veille, qui les avait tant inquiétés, n'était plus à leurs yeux qu'un accident, le fait d'une surexcitation passagère.

Le jour même, M. de Soltis eut réponse avec les ménagements que Solange avait souhaité qu'on observât, et il n'en fut plus question.

Dès lors, la jeune fille eut tout le loisir de se calmer. L'important était que sa détermination de s'éloigner fût prise. Elle se l'affirma et attendit l'occasion de l'exécuter.

En dépit qu'elle en eût, cette occasion tardait à se présenter. Elle se crut l'obligation de la provoquer, et, une ou deux fois, elle pensa y parvenir. Mais, il fut si aisé de lui re-

montrer la fragilité de ses raisons qu'elle se prit de timidité. Elle risquait de donner l'éveil, à continuer d'improviser des prétextes si peu solides, et force lui fût d'en appeler au ciel, de patienter, en confiance, d'attendre les événements.

Au surplus, à mesure, la situation se faisait moins pénible. Elle souffrait, sans doute; mais l'habitude lui en venait, adoucissant l'âcreté de ses susceptibilités, les nuançant d'une mélancolie, d'une langueur paisible, qui n'est pas sans un charme particulier pour les âmes tendres.

Après tout, le péril n'était pas en la demeure. Elle s'estimait sûre d'elle-même, et rien à l'extérieur ne menaçait de troubler l'existence commune, ou de compromettre la sécurité que la fermeté de ses décisions lui promettait.

Rien n'est facile, quand on poursuit un but secret, sur lequel on a la volonté de ne pas s'expliquer. L'hiver s'acheva sans que Solange eût obtenu de résultat. Mais, une fois au Val-d'Est, sa vaillance de probité se réveilla, et, secouant la torpeur où elle craignait de voir son énergie se fondre, elle se promit, elle se jura de se séparer de Marcel, à la fin de la belle saison.

Ici, sur son terrain, ce devait lui être plus aisé Elle n'avait rien d'extraordinaire à provoquer pour qu'on admît son désir de rester chez elle. Cependant elle pouvait prévoir que Estelle et son mari, devant l'expression de son désir, se résolussent à lui tenir compagnie. Afin de tourner la difficulté, Solange arrêta qu'elle

ne dirait rien à l'avance, et que, seulement au moment du départ, elle se déclarerait obligée de rester, durant quelques jours, leur promettant d'ailleurs de les rejoindre le plus tôt possible.

Le tout serait gagné alors. Ecrire est plus commode que parler en certains cas; on dit juste ce qu'il faut sans craindre de se laisser déconcerter par des interruptions, sans appréhender surtout de se trahir par l'expression de la physionomie. Libre ainsi de ses mouvements, elle s'en fiait à son intelligence et à sa fermeté pour prolonger les délais, pour faire, peu à peu, prendre le pli de vivre sans elle. A la rigueur, il lui suffirait de la moindre raison pour s'en aller au loin; quitte à se laisser accuser de caprice, quitte à paraître fantasque. Qu'importe même qu'on lui reprochât un peu de sécheresse de cœur, un peu d'ingratitude; qu'importe qu'on en éprouvât un peu de peine! Tout plutôt que de laisser entrevoir la vérité; la peine, en ce cas, eût été autrement grave et profonde!

A compter du jour où son projet se formula nettement à son esprit, elle fut d'un enjouement qu'on ne lui avait pas vu manifester depuis bien longtemps.

— C'est l'effet de la campagne, disait-elle, du grand air, du berceau de mon enfance que je retrouve paré de la verdure du printemps.

Soulagée de toute indécision, elle ne se tendit plus contre le charme de cette intimité à trois, dont son instinct lui faisait mesurer le danger. Elle s'y laissa aller. Quels risques à pré-

sent, puisque dans peu de mois tout serait fini?

Grâce à ces dispositions, cette intimité prit librement le caractère qui lui était propre. Ne s'en défendant plus, Solange laissa s'établir, entre elle et Marcel, des communions dont Estelle se trouvait exclue. Souvent au salon, Solange passait toute la soirée comme en tête à tête avec lui. L'esthétique, la philosophie, la géologie même, en faisaient les frais, en étaient l'occasion, et de sa part à elle, bien qu'à son insu, le prétexte. Sous couleur de théories artistiques, elle se mettait au piano, exécutant et chantant durant des heures les chefs-d'œuvre des classiques et des modernes. Assis près d'elle il tournait les pages, lisant les partitions en même temps qu'elle, et parfois, en se penchant, leurs cheveux se frôlaient. Parfois encore, en désaccord sur une nuance d'expression, Marcel reprenait un passage, qu'il chantait dans le sentiment qu'il comprenait le mieux.

Pendant ce temps, Estelle, qui brodait en silence à l'autre bout du salon, restait si bien oubliée, qu'à la fin. en refermant le piano, Solange éprouvait une sorte de surprise de la voir là.

Quoi de plus innocent, en apparence, que ces occupations, que ces causeries familières sur des sujets élevés? Pourtant, à certains moments, la jeune fille devenait subitement inquiète en rencontrant le regard de sa sœur, et une vague honte s'imposait à elle malgré sa résistance.

Mais elle s'en remettait vite : cela n'allait-il pas prendre fin ?

Comment en douter ? elle s'en était donné des gages. En effet, pour matérialiser en quelque sorte, le prétexte à une séparation soi-disant momentanée, elle avait mis les ouvriers au château. Depuis longtemps des infiltrations avaient dégradé le gros œuvre ; la toiture réclamait des réparations, et à l'intérieur, Solange avait entrepris de faire faire des modifications importantes dans la disposition des pièces. Si diligents qu'ils fussent, et ce n'est pas là, bien au contraire, ce qu'on doit attendre des Berrichons, les ouvriers n'auraient pas terminé avant le courant ou la fin de novembre. Voilà ce qu'elle avait imaginé pour laisser le jeune ménage retourner seul à Paris ; voilà ce qui faisait sa force, ce qui apaisait sa conscience.

Par malheur, on dirait que nos préoccupations dominantes dégagent un fluide que l'instinct de notre entourage perçoit.

Ces grands et longs travaux semblaient légèrement intempestifs à Marcel et à sa femme. Ils en avaient causé à huis clos. Les dégradations étaient-elles donc si graves ; quelle si grande urgence de les réparer ? Dans quelle but transformer une partie de couloir en chambre d'amis, déplacer un escalier, bouleverser toute l'économie d'un intérieur qui gardait de certains souvenirs touchants ? Et puis, quelle dépense, avec des revenus si restreints !

— Vois-tu, dit Estelle à son mari, je la con-

nais mieux que toi, et je suis sûre qu'elle nous cache quelque chose.

— Quoi ?

— Ah ! voilà !... cherche !... Mais, à n'en pas douter, elle s'est forgé une raison de ne pas revenir cet hiver à Paris, où il doit y avoir quelque chose qui la blesse, du moins, en ce moment.

Marcel réfléchit en se promenant lentement par la chambre. Puis, s'arrêtant devant sa femme.

— Veux-tu passer l'hiver ici ? lui demanda-t-il.

— Ce n'est pas son désir. D'ailleurs, elle attend notre départ pour mettre les ouvriers dans notre appartement.

— Nous l'emmènerions à La Brande, chez mon père. Elle pourrait, de là, suivre les travaux qu'elle a fait entreprendre, et tout terminé, en décembre, nous irions tous trois attendre le retour de la belle saison, sur les bords de la Méditerranée, comme nous avons fait une première fois. Est-ce une idée cela ?

— On peut toujours le lui proposer, répondit la jeune femme ; mais je ne crois pas du tout qu'elle consente.

— Dis-moi toute ta pensée, reprit Marcel.

— Quel besoin, mon ami ? Si tu veux te rappeler son animation, le jour où tu lui as parlé de M. de Soltis, tu dois en avoir deviné aussi long que moi !

Le jeune homme reprit sa promenade silencieuse, et s'arrêtant dans l'embrasure d'une fe-

nêtre, ou machinalement il se mit à tambouriner des ongles sur la vitre :

— C'est malheureux ! fit-il. Moi, je l'aime beaucoup, ta sœur.

— Et tu as raison, répondit la jeune femme, car je crains qu'elle ne soit pas heureuse.

Il se tut un instant encore, puis, quittant son coin et paraissant avoir pris un parti, il dit comme à lui-même :

— Je lui parlerai !...

Déjà, sur ces plateaux, relativement élevés, la fraîcheur des nuits faisait naître au-dessus des prairies de longues bandes de brouillard qui, en s'élevant, imprégnaient les feuilles d'humidité. Les tons verts se fonçaient jusqu'au noir, et la campagne prenait peu à peu un aspect grave.

A la tombée du jour, l'occident s'allumait de rouge ardent. Les terres fauchées étendaient, en dévalant, dans la Vallée Noire, une immense nappe d'un gris sombre, qui ajoutait à la mélancolie de ces mélancoliques pays.

La fin de l'automne approchait, et, de même, le moment de la crise prévue par chacun des personnages de cette histoire.

Sans plus rien se dire, ils s'étaient plus ou moins pénétrés de part et d'autre. Solange épiait jusqu'aux moindres détails, voulant n'être pas prise au dépourvu à l'heure de la bataille, et elle se répétait un à un les arguments qu'elle avait préparés pour le gain de sa cause.

Enfin, ce moment tant appréhendé, arriva.

On était au jardin, après le déjeuner, qui s'était passé gaiement. Il faisait un temps agréable, tiède et clair, après des jours gris ou pluvieux ; ce temps qu'on appelle : « l'été de la Saint-Martin. »

Sur la route, passaient lentement, de temps à autre, de longues charrettes, traînées par quatre bœufs, où s'empilaient les gerbes laissées en meules jusque-là.

Dans le lointain, quelques coups de fusil des chasseurs troublaient sourdement le silence, que le bourdonnement des insectes n'animait plus.

Ils se promenaient en causant légèrement sur des sujets futiles.

A un moment, Estelle leur faussa compagnie. Elle avait des lettres à préparer pour le passage du courrier. Ce ne pouvait être pris pour un prétexte ; on savait sa correspondance en retard, et Solange elle-même l'avait pressée de satisfaire à ce soin, à propos d'une commande qui les intéressait toutes deux.

Dès que la jeune femme eut disparu, Marcel prit en souriant le bras de sa belle-sœur, et le retenant sous le sien, il lui fit quitter l'allée découverte.

— Venez, lui dit-il, en l'attirant sous bois.

Solange se laissa conduire, et, sans rompre le silence, elle arriva à ce banc, près de la fosse, qui semblait voué à servir de théâtre aux événements décisifs de sa destinée.

— Asseyez-vous, ma chère, fit Marcel, en approchant l'escabeau, sur lequel il s'assit, de-

vant elle, comme il avait fait le jour de sa confession. Puis :

— Il va y avoir bientôt trois ans, ajouta-t-il, faisant allusion à ce même jour, nous nous trouvions, comme en ce moment, seuls, ici. Le cœur me battait à se déchirer, je vous demandais de me tendre les deux mains, de me regarder dans les yeux, et de m'entendre avec bonté. C'est ce que je fais de nouveau, et tout est si peu changé, qu'en prêtant l'oreille, vous entendriez le battement de mes artères.

Il ne savait pas si bien dire, en affirmant que rien n'était changé, car de son côté la jeune fille ressentait une émotion aussi violente que celle d'alors.

— Cependant, reprit Marcel, il ne s'agit pas de moi cette fois ; il s'agit de vous seule, mon amie. Voulez-vous m'écouter encore ?

— Oui, répondit-elle en rappelant ses énergies, se raidissant pour la lutte, dont le signal venait de sonner.

— Eh bien, continua le jeune homme d'une voix altérée par l'attendrissement, et en prenant doucement les mains de Solange... vous avez de la peine, ma chérie ! Ah ! ne niez pas ! Quelque effort que vous ayez fait pour donner le change, une affection comme la mienne n'a pu s'y tromper. Vous avez une peine secrète, et d'autant plus profonde ; toutes vos actions en témoignent malgré vous, et il faut qu'elle soit telle, pour que vous n'ayez pas été tentée de l'adoucir, en la confiant à un cœur qui vous est

aussi parfaitement acquis que le mien. Aussi, tant que j'en ai cherché la cause, je me suis tu. Mais aujourd'hui que je l'ai découverte...

Par un brusque mouvement en arrière, la jeune fille lui retira ses mains. Elle était d'une pâleur extrême et ses yeux démesurément ouverts, sous ses sourcils froncés, cherchaient à pénétrer jusqu'au fond de l'âme de Marcel.

— Vous l'avez découverte? répéta-t-elle, d'un ton qui trahissait un indicible effroi.

Ah! s'il était vrai, quelle humiliation, quelle honte! Il lui semblait qu'elle fût comme une criminelle devant lui, la dernière des créatures tombées, un être dépravé, incestueux. Elle avait envie de lui crier : « Grâce! » en se jetant à ses genoux; envie de s'élancer dans les eaux verdâtres et profondes de la citerne, pour se dérober à l'ignominie de sa situation envers lui. C'était un vertige, un accès de folie.

— Oui, reprit vivement le jeune homme, en lui ressaisissant les mains; oui, ma bonne Solange, j'ai deviné, j'ai vu... vous aimez quelqu'un!

— Et qui donc? s'écria-t-elle, avec cette bravoure désespérée, qui pousse à courir au-devant du coup de grâce, pour se soustraire au paroxysme de la douleur.

Elle s'était rapprochée de lui, le visage contracté, livide; laide, à force de souffrir, impatiente jusqu'à la rage d'entendre sa condamnation, le mot qui, pour elle, équivalait à une flétrissure ignominieuse.

— Hélas! fit le pauvre garçon, très ému des tor-

tures qu'il lui infligeait, hélas !... si je le savais !

Solange ferma les yeux ; tout son être s'était instantanément détendu : de corps et d'âme elle restait inerte, brisée. Comme un malheureux tombé à la mer, en pleine obscurité, et qui, après avoir fait son dernier adieu à la vie, se sent saisir, et arracher du gouffre, elle s'abandonnait entièrement. Elle n'avait même plus la force d'entendre ; c'était un anéantissement général.

Marcel continuait de parler pourtant ; mais qu'importe ce qu'il pouvait dire. Il ne « savait pas ! » Voilà ce qui dominait dans l'esprit de Solange. Tout le reste ne comptait plus.

Ce qu'il disait, c'étaient protestations de dévouement et d'amitié ; propositions de s'employer à la réalisation de ses vœux.

Quand elle parvint à le comprendre, elle pleura. Il la tenait presque enlacée, et succombant à l'émotion, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme, la figure enfouie dans ses cheveux.

Elle avait perdu la notion du temps, le sentiment de ses actions et de leur attitude à tous deux.

En rouvrant les yeux elle aperçut sa sœur assise à ses côtés. Estelle lui avait pris la main sans qu'elle y prît garde, et ses joues étaient sillonnées de pleurs.

C'était la confirmation de sa délivrance : Estelle non plus ne « savait pas » !

— Écoutez, leur dit-elle avec une volubilité fiévreuse, vous avez deviné ; c'est vrai, j'aime quelqu'un ; voilà l'explication de ma conduite ;

voilà pourquoi je ne veux pas retourner cet hiver à Paris. J'aurais mieux fait, sans doute, de vous faire ma confession plus tôt, je vous aurais évité des inquiétudes et des tristesses ; mais j'espérais vous cacher ce secret. Vous l'avez surpris, soit ; mais si vous m'aimez, n'en reparlons jamais.

— J'y consens, répondit Marcel, mais à la condition d'épuiser une fois le sujet. Je ne crois pas à l'impossible, en amour, et je puis tout tenter pour votre bonheur, Solange.

— C'est que vous supposez quelque roman répliqua celle-ci. L'amour ne va pas sans cela, pense-t-on ! Eh bien, c'est une erreur, mon ami. Mon roman à moi, si c'en est un, est le plus simple et le plus banal du monde : il n'a point de péripéties et ne pourra jamais avoir de dénoûment. Vous le voulez connaître ? ajouta-t-elle en devançant l'interrogation que présageait leur physionomie. Ce n'est pas long à dire : — « J'ai rencontré quelqu'un ; je me suis prise à l'aimer ; il ne s'en est même pas douté, voilà tout. Quant à l'épilogue : il a épousé une autre femme qu'il aimait, qui le lui rend et qui vaut mieux que moi. » Voilà ! Qu'y pourraient faire votre affection et votre dévouement, Marcel ? Vous me direz : « On s'efforce d'oublier », cela est sage en effet ; mais je n'éprouve pas le besoin de cette sagesse, et, quitte à paraître dire un non-sens, il m'est bon de souffrir dans une certaine mesure. A Paris, la douleur serait aiguë ; je ne voudrais pas y retourner, en ce moment ; ici elle se

maintient dans un état chronique dont l'habitude aura raison à la longue, que le temps et la solitude useront certainement.

Le lendemain Estelle la prit à part et lui dit en l'embrassant :

— Marcel et moi nous avons sérieusement réfléchi à ce que tu nous as dit hier et, à moins que tu ne nous déclares formellement qu'il te plaît mieux de nous quitter, nous voulons rester avec toi.

— Ici ?

— Non ; dans le Midi, où, si tu nous aimes, tu nous laisseras t'emmener une seconde fois. Rappelle-toi la paix que nous y avons goûtée déjà, au lendemain de la mort de mon père, nous la retrouverons ; consens, si ce n'est pour toi, du moins que ce soit pour nous, que tu affligerais en refusant, que tu inquiéterais en restant seule.

Solange essaya, par tous les moyens, de les dissuader. Rien ne fit. Et le programme dont Marcel s'était ouvert à sa femme, quelques jours auparavant, fut suivi de point en point. C'est-à-dire que, jusqu'à la fin de novembre, on habita au château de La Brande.

Sous l'œil des parents de Marcel, Solange, par une sorte de vague instinct de prudence, modifia essentiellement sa tenue envers son beau-frère. Sans l'éviter, elle s'arrangea pour ne pas se trouver seule avec lui ; l'intimité restait intacte ; mais avec moins de laisser-aller, de familiarité, de tendresse expansive.

De sa part, on le répète, ce n'était pas

« voulu », la preuve est qu'en le constatant, elle s'en étonna d'abord. Mais, sans plus d'examen sur le sentiment qui la poussait à agir ainsi, elle s'applaudit du résultat, se promettant de maintenir désormais cette nuance dans leurs rapports.

Résolution louable sans doute, mais qui ne put tenir, qui fut absolument oubliée quand les trois jeunes gens furent rendus à eux-mêmes.

Cette fois, ils s'étaient installés à Monaco, de préférence à Menton, lieu de leur premier séjour. On connaît ce pays, fort surfait au gré de bon nombre, et pourtant merveilleux en dépit du caractère tripot que lui inflige le maître croupier de l'endroit. Marcel avait compté sur l'agitation des mœurs de casino pour distraire la jeune fille d'elle-même. Ce bon résultat, s'il se produisit, manqua de durée. La lassitude leur en vint à tous trois, et bientôt la plupart des soirées se passèrent, comme au Val-d'Est, chez eux, dans le salon, à causer, à faire de la musique, à songer. Que de fois, Marcel et Solange, isolés, dans l'embrasure d'une des larges fenêtres qui donnaient sur la mer, s'égarèrent en imagination entre les deux immensités confondues de l'eau et du ciel bleus. Durant des heures ils gardaient le silence, regardant, regardant encore, le scintillement féerique des vagues, que la lune éclairait d'un sillon lumineux. Y avait-il donc communauté de pensée entre eux ?

— Peut-être ! se disait Solange, qui, à continuer de subir le charme de ces contemplations,

s'habituait maintenant, de plein gré, à sa situation. Elle ne s'en indignait plus du moins ; l'idéal produisait son effet ordinaire : l'engourdissement de la probité, les capitulations de conscience, l'hypocrisie envers soi-même.

Subjuguée par ces délectations romanesques, que les spiritualistes ne parviennent à dire « chastes » qu'en supprimant de leur autorité arbitraire, mais, hélas ! impuissante, toutes les fatalités pourtant inéluctables de l'organisme humain, Solange en arrivait à se répéter, comme tant d'autres, qui se sont réveillées dans la fange :

— « Après tout, quel mal ? »

Un moment vint où elle osa se demander si de son côté Marcel ne l'aimait pas...

Eh bien, encore une fois « quel mal », puisqu'il n'en laissait rien paraître ; puisque, lui aussi, en ce cas, il eût étouffé son amour !

Elle éprouvait des joies irrésistibles à en admettre la possibilité.

Depuis qu'elle avait avoué un amour secret et sans espérance, on la traitait un peu comme une convalescente. Il y avait je ne sais quoi de caressant dans ce qui s'adressait à elle : le ton des paroles, le tour des phrases, la persistance des petits soins dont on l'entourait, tout se nuançait d'une sorte de câlinerie spéciale.

Quand Marcel lui serrait la main, son étreinte avait quelque chose de plus doux qu'autrefois, et, en lui disant bonsoir, son baiser s'appuyait plus longtemps, ou autrement que jadis.

Et Solange se répétait :

— « Quel mal ?... »

De bonne foi, elle se le demandait ; car à force d'idéaliser, dans ce domaine, les subtilités finissent par tout embrouiller. Peu à peu, on s'engage dans un dédale de distinctions restrictives, dont le champ s'élargit sans cesse. A chaque pas au delà de la limite rigidement fixée d'abord, aujourd'hui vague et incertaine, on ne s'étonne même plus de ce qui eût révolté au début.

D'ailleurs, n'a-t-on pas pour se rassurer les si belles théories des poètes, sur « le lien des âmes », les « droits du cœur », les immunités de la passion ! »

Tant qu'il reste un pas à franchir, on se croit, — on veut se croire ! — loin de l'écueil et malgré la brutalité des troubles ressentis à certains contacts de prétendu hasard, on se dit toujours pur, « chaste » surtout !

Pourtant que d'étranges visions, dans le demi-sommeil des nuits agitées ; que de rêves fiévreux, de délires, dont l'âme reste confuse, et misérablement humiliée !

Longtemps Solange avait lutté victorieusement contre les fantômes, dont la surexcitation nerveuse anime les ténèbres. A présent il y avait des heures où elle faisait plus que s'y abandonner ; elle se refugiait dans ces hallucinations décevantes et âcres, qui masquent, pour un moment, les douleurs de la réalité.

C'étaient pour elle des réveils atroces. Durant tout un soir, entraînée par le charme malsain de ces situations équivoques, elle avait absorbé

intellectuellement le jeune homme, oubliant jusqu'à la présence d'Estelle qui, comme autrefois, du vivant de leur père, brodait, isolée à un bout du salon. Sur un mot de celle-ci, parfois un sourire de pitié affectueuse avait été échangé entre Solange et lui, et se sentant là encore « la préférée », elle avait cédé à l'illusion. L'heure, le lieu, les liens, tout avait disparu; elle n'avait plus alors que la sensation délicieuse d'une communion idéale, par laquelle son âme se livrait et prenait possession d'une autre âme. Oh! mirage radieux, délectation sublime, bénie !...

Mais le timbre du cartel tintait une heure avancée de la nuit, l'heure du repos quotidien. Pour Solange, c'était comme un glas funèbre, glacial ; le signal fantastique d'une chute vertigineuse dans cette plate et odieuse réalité, dont elle avait si bien cru s'affranchir, et au-dessus de laquelle elle s'était fait fort de planer.

Alors, elle restait interdite, atterrée, regardant sans comprendre, le voyant, lui, — lui ! — rentrer avec *sa femme* dans leur appartement...

Eh bien !... Et elle?

Elle? Elle restait seule. L'illusion s'était envolée, et elle se trouvait, là, déçue, confondue, comme dupée.

Il lui semblait deviner un sourire satanique, à force de gouaillerie, dans les yeux d'Estelle, comme si celle-ci lui eût dit :

— « Tu as donc cru le posséder? Non. Il est à moi ; je l'emmène... »

Et elle s'apercevait penaude, montant pi-

teusement l'escalier, son bougeoir à la main, pour se rendre à sa chambre, si nue, si froide et si solitaire !

Il lui prenait alors des envies folles de crier, sous la torture d'une jalousie inavouée, qui pourtant la faisait rougir.

Oh ! les cruels instants ! Dans sa chambre elle tombait anéantie, prenant son front entre ses mains crispées, comme pour empêcher son cerveau de penser.

D'autres fois, il lui passait par l'esprit un doute terrifiant : « Si tout cela n'était qu'une fantasmagorie maladive ? Si Marcel ne se doutait même pas de l'amour impossible, criminel qu'elle lui avait voué, des larmes brûlantes qu'elle répandait, des remords, des hontes qui l'accablaient ?... »

Mais non ! Elle ne pouvait admettre qu'il n'eût pas tout pressenti, tout deviné. La preuve est que depuis quelque temps, redoutant peut-être sa faiblesse, il passait rarement ses soirées à la maison.

— Pourquoi ? demandait Estelle.

Sans lui répondre, Solange voulait voir un acte de probité dans ce changement d'habitudes.

« Il sent que son devoir est de fuir le danger ! » pensait-elle, et elle en venait à condamner comme injustes, les plaintes de sa sœur.

— Eh ! mon Dieu ! s'écriait-elle presque indignée, que te faut-il donc aussi !...

En effet, n'était-elle pas insatiable cette Estelle ? Il était son mari ; il lui avait donné son

nom, c'est à son bras qu'elle se montrait dehors, ils occupaient le même appartement ? Que voulait-elle de plus ?

. Fallait-il pas qu'elle possédât seule son être immatériel, son âme ? elle qui ne le comprenait pas, qui n'était pas à sa hauteur ; « un galopin » comme disait autrefois Thibaud ! Et qu'en eût-elle fait ? Pouvait-elle se flatter de le pouvoir intéresser, durant des heures, à discuter sur Beethoven ? Était-elle d'envergure à le suivre en ses élans poétiques ? Fût-elle restée des soirées entières à contempler avec lui le jeu de la lune sur les vagues de la mer ? Eh ! non ! Mille fois non ! Elle y eût bâillé à se contourner la mâchoire ; quelle meilleure preuve de son insuffisance ? Eh bien, alors ; quoi ? Que réclamait-elle ?

Un soir que Marcel était parti, Estelle s'excusa de ne pas veiller auprès de sa sœur. La migraine lui martelait si fort le cerveau qu'elle en perdait l'équilibre. Elle monta à sa chambre et se coucha.

Solange resta au salon, retenue par le vague espoir de voir son beau-frère revenir avant l'heure habituelle de son retour, espoir qu'elle prenait pour un pressentiment.

Mais que faire, en attendant ? Ses occupations ordinaires ne la tentaient pas ce soir-là. Compter les minutes l'impatientait. Elle alla rôder vers un petit meuble où Marcel rangeait ce qui était à son usage personnel. C'était encore s'occuper de lui.

Il y avait de tout dans ce recoin : des boites à

couleurs, des livres, de la musique gravée et manuscrite?

Est-ce qu'il composait?

Sa curiosité s'éveilla, et elle passa tout en revue. La plupart des morceaux étaient inachevés peut-être par insuffisance d'inspiration, peut-être par manque de confiance en soi, excès de modestie.

Au milieu de ces fragments, elle ne découvrit qu'une romance terminée. Elle était intitulée : « Sophie ».

Fort savante en musique, Solange n'eut pas besoin d'ouvrir le piano pour se rendre un compte exact de la valeur de cette romance. Il lui suffit de la déchiffrer du regard.

Cependant, dès le début de sa lecture, le côté musical lui échappa; les paroles seules la frappèrent. Quelle tendresse d'expression ! Que de passion contenue! Passion singulièrement idéale, à vrai dire, car la poésie exaltait, non point les pures beautés de l'âme, mais toutes les splendeurs extérieures de la personne chantée. Ah! sans doute, l'expression en elle-même se maintenait rigoureusement chaste; mais, sous cette chasteté de mots, on sentait un lyrisme presque lascif.

Solange lut et relut ces vers. et il lui sembla que le portrait de l'héroïne lui ressemblait. Elle en éprouva une confusion profonde. Était-ce elle qu'il se dépeignait ainsi.

Mais quelle autre, au fait ? D'ailleurs, Sophie, Solange; ces deux noms commençaient par la

même lettre. Dès qu'elle le remarqua, il ne lui parut plus permis de douter, et, dans un éblouissement subit, elle entrevit un gouffre, un abîme où le vertige la poussait.

Saisie de terreur, elle s'enfuit dans sa chambre, où elle s'enferma au verrou, comme si Marcel eût été suppliant derrière la porte; puis ne pouvant supporter sa propre vue, elle se plongea dans l'obscurité pour pleurer amèrement.

A ce moment d'angoisse insurmontable, sa conscience secoua ses entraves, et lui présenta les choses sous leur véritable aspect, l'obligeant à apprécier le danger qui, de jour en jour, d'heure en heure, menaçait davantage. En effet, que manquait-il encore à l'effondrement final? Rien, que l'occasion: ce moment indécis, éloigné, ou tout proche, mais en tout cas inévitable, dans certaines situations, où il suffit d'un mot, d'un silence, d'un mouvement, d'un éclair, pour que tout sombre: volonté, dignité, respect des autres et de soi.

Cette constatation qui s'imposait brusquement à son bon sens, lui fut comme un coup de fouet en plein orgueil. Elle se redressa indignée d'elle-même, fière, forte et résolue à se ressaisir, à se reprendre de toutes pièces.

Assez de compromis; assez de lâchetés! Elle se jura de sauver ce qui lui restait d'honneur.

Le propre de la force est d'aller droit à la difficulté. Elle écarta dès l'abord toute demi-mesure qui eût entraîné prétextes ou explications. De même elle renonça à fuir. Non! Il lui fallait

quelque acte décisif qui coupât court à ce roman tout de nuances et de sous-entendus, qui n'avait que trop duré.

Le lendemain, au déjeûner, elle parut enjouée.

— Mon cher ami, dit-elle à son beau-frère, vous devriez nous conduire ce soir au Casino. Il y a grand bal et j'ai envie de danser.

— Avec moi ? demanda Marcel.

— Avec vous comme avec d'autres, répondit-elle gaiement.

— Quelle mouche te pique tout à coup ? fit Estelle en la regardant de ses grands yeux enfantins.

— Bah ! reprit Solange, la mélancolie ne remédie à rien. Et puis, je m'inquiète à la fin de l'emploi que j'ai fait de ma jeunesse. Avant qu'elle ne passe tout à fait, je veux me sentir vivre.

Le soir, elle accepta toutes les invitations, et quand Marcel l'invita, elle avait donné ses valses. Il dut se contenter d'un quadrille. Ils avaient pour vis-à-vis un jeune homme débarqué depuis peu à Monaco, et une de ces femmes qui, à défaut d'une beauté incontestable ne passent pourtant inaperçues nulle part, grâce à je ne sais quel air qui commande l'attention.

Elle était petite, mais admirablement proportionnée. Des mains charmantes et de tout petits pieds, qu'elle enfermait — comme dit Voltaire — « dans des souliers plus petits encore. » Son œil brun fauve étincelait de malice, et ses cheveux bouclés encadraient son joli et frais visage

d'un flot soyeux, dont les reflets variaient les nuances du châtain cendré. Peu de bijoux, une toilette presque pas de soirée, mais en toute sa personne un goût parfait de correction, de grâce et de bon ton.

Solange, toute à ses préoccupations, et si, l'on peut dire, à son rôle, ne l'eût peut-être pas remarquée, sans la persistance du regard que l'inconnue fixa sur elle durant la première ritournelle.

Ce fut de part et d'autre un de ces examens de froide analyse, privés de la moindre bienveillance, dont les femmes se poignardent entre elles. Quel en fut le résultat pour l'inconnue? Je ne sais. Mais par une sorte d'instinct indéfinissable, Solange se sentit subitement animée d'une antipathie féroce contre celle-ci.

Rien cependant ne pouvait donner un semblant de raison à pareille impression. Il y avait plus : Solange ne niait en fait, aucune des qualités extérieures de cette « petite personne » et malgré cela — est-ce bien « malgré » qu'il faut dire ? — malgré cela, elle eût eu plaisir à la diminuer, à la rabaisser.

Pendant un avant-quatre, au moment où Marcel, et l'inconnue se croisaient, Solange crut entendre celle-ci demander à mi-voix :

— Votre femme?...

La jeune fille regarda vivement son beau-frère, et le vit faire de la tête un léger signe négatif.

Ils se connaissaient donc ?

Plus tard, après une valse, comme Solange

revenait à sa place, au bras de son cavalier, elle aperçut l'inconnue qui serrait la main d'Estelle pour prendre congé.

— Qui est-ce? demanda la jeune fille.

— La comtesse de X., répondit Estelle. Son mari, qui connaît Marcel, vient de me la présenter.

— Son mari?... ce grotesque personnage, qui a l'air d'un major de table d'hôte?

— Tu as trouvé la définition, répliqua Estelle en riant. Je ne savais à quel type le rattacher. Il est pourtant bien complet....

— Au fond, un charmant garçon ! fit Marcel.

Durant le reste de la soirée, Solange ne quittant pas son beau-frère des yeux, crut surprendre entre la comtesse et lui, des signes répétés d'intelligence.

Au moment de sortir, elle entendit derrière elle une voix affligée d'un abominable accent slave, qui disait :

— Sophie, ton voile.

Elle tourna brusquement la tête. C'était le comte qui signalait un oubli à sa femme.

Ce fut pour Solange comme un coup de foudre, qui la modifia instantanément.

Adieu les nobles résolutions ; au vent les hautes probités ; plus d'orgueil, plus rien qu'une jalousie aveugle, une fureur mesquine et banale !

Plus la personne lui paraissait indigne d'occuper l'homme en qui, depuis si longtemps, elle avait imaginé un héros à la façon de Werther — un poète de la passion sans espoir ! — plus cette

jalousie s'aggravait. Ah! qu'elle en voulait à cette mondaine, dont tout le mérite, pensait-elle, se réduisait à la coupe et à l'arrangement de ses vêtements, qu'elle lui en voulait d'avoir fait déchoir l'ami de son cœur! Il lui semblait tombé, sali, déshonoré à présent, ce Marcel avec qui elle s'était élevée si haut!

Mais allait-elle donc le laisser en cette ornière?

Et cette sœur, cette Estelle qui n'y voyait rien!... qui se laissait présenter la maîtresse de son mari!!!... et qui, dès le lendemain, devait l'accueillir chez elle!...

En rencontrant la comtesse là, dans ce salon, assise à ce piano, où tant de fois elle avait épanché les poésies de son âme, Solange ressentait des soubresauts de colère, qui la mettaient à deux doigts d'un éclat; au point de prendre son souffle pour crier à sa sœur:

« Mais tu es donc idiote, toi!... Tu ne vois donc pas que cette femme te prend ton mari. Chasse-la donc, en la traitant d'effrontée et de coquine!...

Eh bien, non! Il fallait dompter sa rage, se taire: pis encore: sourire!

C'était un martyre de tous les instants, une surexcitation cérébrale à la rendre folle, et, sans souci du mal qu'elle se faisait, elle examinait, un à un, les moyens de mettre fin à une situation si fort intolérable.

Mais à quoi s'arrêter?

Tantôt, ensuite, elle cherchait par quel biais il

lui serait possible d'ouvrir les yeux de sa sœur. Et puis, après avoir tourné des heures dans le même cercle, elle était vaincue par l'horreur du rôle qu'elle aurait à jouer.

Tantôt elle accueillait le projet d'aller droit à Marcel et de le confondre en une explication décisive. Mais de quel droit ? Et s'il allait lui répondre :

— « Eh bien, oui, c'est vrai. J'ai voulu me dis-
» traire à tout prix de vous. Pouvez-vous me
» blâmer, vous, d'avoir recouru à une légèreté,
» pour me préserver d'un crime ? »

Alors elle avait peur.

Ce qui l'aurait le plus satisfaite, c'eût été de démasquer la comtesse, entre quatre yeux, à petit bruit, au milieu d'une soirée.

La scène est fréquente dans les romans, et elle y produit un grand effet.

Mais il aurait fallu à Solange une preuve accablante — toujours comme dans les romans — une lettre surprise, un objet, quoi que ce fût, qui équivalût à une arme : sans quoi, elle pouvait s'exposer à la plus ridicule des mésaventures.

Et encore, sait-on jamais jusqu'où un homme épris, fût-ce par caprice, peut pousser les confidences, dans les moments d'épanchement ? Si Marcel avait eu la bassesse de *tout avouer* à cette Sophie ?...

A cette pensée, Solange sentit un frisson de terreur la parcourir dans tout son être, et la colère faisait place à un désespoir éperdu.

Alors rien ne valait donc ? Rien n'était donc

possible? Non, rien !... Et se voyant condamnée à se débattre inutilement dans son impuissance, elle se tordait les bras, en jetant des blasphèmes au ciel.

— Sais-tu, lui dit un jour Estelle ; il me semble que « mon seigneur et maître » s'émancipe un peu, depuis quelque temps.

— Que veux-tu dire? demanda Solange dont le cœur se dilata tout à coup.

— Eh! eh! reprit la jeune femme, avec une petite mine malicieuse. je m'imagine que « la belle Sophie » lui agrée singulièrement!

— Et tu en plaisantes?

— Veux-tu pas que je pleure?

— Dame!...

— La maussaderie m'a toujours paru un médiocre moyen de ramener un homme que l'attrait du dehors attire. Et puis, je le confesse, je suis un peu fière; si j'ai de la peine, il me plaît qu'il n'en sache rien.

— Soit! fit Solange, qui ne comprenait pas tant de mansuétude; mais enfin, on peut...

— Quoi?.... Me fâcher? Autant dire le gêner. Ma foi non!

Solange la contemplait comme elle eût fait d'un sphinx.

— Ah ça, fit-elle.... tu ne l'aimes donc pas?

Ce fut au tour d'Estelle d'être étonnée.

— Qui donc? demanda-t-elle. Mon mari?... Ah! le cher garçon! Moque-toi de moi si tu veux : je l'adore!

— Et tu souffres qu'une coquette l'accapare,

te le prenne, te le vole? s'écria Solange, sans penser qu'en parlant ainsi, elle faisait son propre procès.

Mais la jeune femme eut un haussement d'épaules, accompagné d'un sourire de superbe orgueil; orgueil tendre et doux, qui témoignait d'une affection profonde.

— Me le prendre ? dit-elle. Je l'en défie bien ; elle ou d'autres! Eh quoi! continua-t-elle sur le même ton, tu voudrais que je courusse après un bien qui n'est qu'à moi; que j'élevasse cette « madame » au point de l'admettre pour ma rivale? Dieu merci! je sais valoir assez pour être au-dessus de certains antagonismes! Qu'est-elle, aux yeux mêmes de Marcel, cette comtesse exotique? Une fantaisie tout au plus, un caprice peut-être, pas même!... une curiosité qui, s'il la satisfait, ne lui vaudra, à lui, qu'une déception et de la confusion, de s'être laissé éblouir par des chiffons. Et j'irais jalouser cette pauvre dame? Moi? Certes non! Moi, vois-tu, je suis l'amie certaine, que rien ne peut refroidir ou décourager : je suis cette âme neuve, qui n'a pris son essor qu'au souffle de la première parole d'amour qu'il a murmurée en tremblant à mon oreille; je suis l'*épouse* enfin, c'est-à-dire la personnification vivante et palpable de cette belle et si poétique légende de la Vierge Marie, qui femme et mère, n'en reste pas moins « toujours vierge. »

Solange l'écoutait interdite.

— Bah! bah! fit la jeune femme en riant,

qu'elles s'y mettent toutes; qu'elles l'enlacent de guirlandes, qu'elles le tentent, ces marchandes de plaisir, c'est à moi seule qu'il reviendra un peu penaud, un peu meurtri peut-être; mais sûr de trouver bienveillance, bonté et... respect

— Respect ! s'écria Solange, quand bien même tu aurais la preuve de sa trahison?...

— Quand même ! répondit Estelle en l'interrompant, par un regard où il y avait quelque chose de radieux, d'enchanté; regard qu'elle prolongea sans mot dire, durant un moment.

— Tu ne me comprends pas? reprit-elle enfin. Il faut donc tout te dire? Eh bien!...

Elle hésita encore, rougissant tout à coup, puis toujours souriante :

— Tu seras la marraine, dis?...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A six années de là, le facteur de La Châtre apporta une lettre au château de Val-d'Est.

Solange l'ouvrit et lut que sa sœur un peu inquiète pour ses enfants, — elle nourrissait le troisième — d'un certain mauvais air qui courait à Paris, lui demandait l'hospitalité pour toute la famille, domestiques compris.

La lettre lue, la châtelaine donna les ordres nécessaires, sans empressement comme sans regret, tout simplement, comme s'il se fût agi d'un soin accoutumé.

Il y avait pourtant plus de deux ans qu'elle n'avait vu aucun des siens. Mais de grands changements s'étaient produits en elle au moral et au physique.

A l'extérieur, c'était maintenant une personne un peu forte, dont le teint nuancé d'ocre se couperosait légèrement. Vêtue sans ombre de recherche, chaussée de fortes bottines, la grâce qui subsistait en elle n'avait presque plus rien de féminin.

Au moral, modifications analogues ; une sorte de scepticisme accommodant paraissait dominer ses pensées. Non seulement il eût été difficile de l'émouvoir ; mais elle ne s'étonnait guère de quoi que ce fût.

C'est que le hasard lui avait donné deux ou trois dures leçons, qui l'avaient gravement fait réfléchir.

En rangeant un jour les papiers de son père, elle avait trouvé un journal de la vie de celui-ci. Là-dedans, le bonhomme se plaignait amèrement à lui-même des sujétions que lui infligeait le caractère de sa fille aînée :

«.... Ce besoin de préférence, écrivait-il, cette
» naïve croyance en une supériorité si peu lé-
» gitimée, et cette disposition maladive aux di-
» vagations idéales, m'imposent le sacrifice de
» toute distraction. Et cependant l'ennui me
» ronge.... »

Sa seule consolation, répétait-il à chaque page c'était Estelle : « Cette enfant si bien, jeune fille
» riante et facile, dont il n'y avait pas besoin de
» s'occuper.... »

Il n'y avait guère sujet, en ce cas, pour Solange, d'être flattée de la prédilection dont elle avait paru être l'objet. Cependant cette prédilec-

tion lui coûtait déjà bien cher; une existence manquée, ni plus ni moins.

Quelque temps encore, elle pensa que ce qu'elle appelait « le roman de sa vie », cet amour, idéal et si pur, et si « chaste », dont elle ne voulait se rappeler que les impressions élevées, lui constituait une compensation digne d'elle.

Mais un jour, Marcel lui parlant de cette époque :

— Sans vous en douter, lui dit-il en riant, vous avez failli me rendre infidèle à ma femme.

— Moi? fit-elle, suffoquée par l'appréhension.

— Vous, oui, répondit-il plus gaiement encore, comme un homme qui se raille d'une sottise dont il est revenu. Je m'étais fourré dans la tête je ne sais quelle passion nuageuse pour une grande dame, à peine entrevue et absolument inaccessible, qui m'avait fasciné à l'égal d'un échappé de collège. En temps ordinaire, cela eût vite passé ; mais la vie retirée que je menais près de vous, cet amour mystérieux que vous nous aviez avoué, vos tendances extra-poétiques m'influençaient, et, à votre suite, je m'égarais dans les sphères romanesques qui vous sont familières. Que de fois j'ai été sur le point de vous faire confidence d'un martyre qui me semblait cousin germain du vôtre, ne fût-ce que pour avoir occasion de parler d'*elle !*... Ah ! vous l'avez échappé belle, ma chère ! Mais le pis est, qu'obsédé à la fin, par ces ridicules fantômes, sur lesquels je ne supposais pas qu'il n'y eût qu'à souffler, je fus à la veille de faire encore pis !...

en me jetant, non plus aux pieds, mais au cou de cette petite comtesse de X.., qui vous agaçait tant à Monaco...

Solange n'entendit pas ce qu'il ajouta pour lui apprendre comment il avait été sauvé de ce mauvais pas.

Confuse jusqu'à la stupéfaction, elle se disait :

« Quoi ! cet amour que je ne pouvais dompter, qui me torturait de remords... il ne s'en est même pas aperçu ?... »

Joies, hontes, délires, tout cela n'avait reposé sur rien ; tout s'était passé dans le vide !...

Ce n'était pas même le devoir que Marcel lui avait préféré, c'était une autre femme, à qui il pensait près d'elle, en la frôlant au piano, à la fenêtre, les yeux perdus dans les flots bleus ; une femme quelconque, n'importe qui !...

Elle se demanda si elle n'était pas un peu folle. Comment expliquer autrement qu'elle eût pu aussi longtemps être le jouet d'un leurre si complet ? Il fallait bien qu'elle eût quelque difformité cérébrale, quelque hypertrophie d'imagination, pour avoir été dupe à ce degré. Eh ! oui ; c'était une maladie, maladie de nature ; car enfin, en regardant aujourd'hui à l'intérieur de ces géodes, elle voyait bien qu'il n'y avait ni lacs desséchés, ni forêts, ni cratères éteints, rien que de petits cônes de cristal identiques les uns aux autres, où la lumière se jouait, et, en somme, plus « jolis », selon l'expression de sa sœur, — ce « galopin ! » — que toutes les chi-

mères dont sa fantaisie pédantesque avait meublé ces « cailloux ».

Au lieu d'encourager cette folie, que ne l'avait-on traitée, guérie? On y fût parvenu, peut-être; mais à présent?... Hélas! qu'il était tard!... Où était sa jeunesse dépensée à ces futilités? Que lui restait-il de beauté?...

Elle eut peur de nouveaux mécomptes; et puis... le pli était pris!...

Le jour où Estelle arriva, en entrant dans le salon, elle aperçut un perroquet juché sur son perchoir. C'était une belle bête, qui, à la vue des étrangers, hérissa son plumage et jeta des cris de colère stridents.

La jeune femme fit mine d'approcher.

— Non! s'écria vivement Solange, prends garde! tu te ferais déchirer : il ne connaît *que moi!...*

Et elle prit l'animal, qu'elle embrassa avec effusion.

Le secret de sa vie manquée, gâchée pour rien, était tout entier, dans ces deux derniers mots : « ... Que moi!... »

Boulogne-sur-Mer, 1877.

FIN

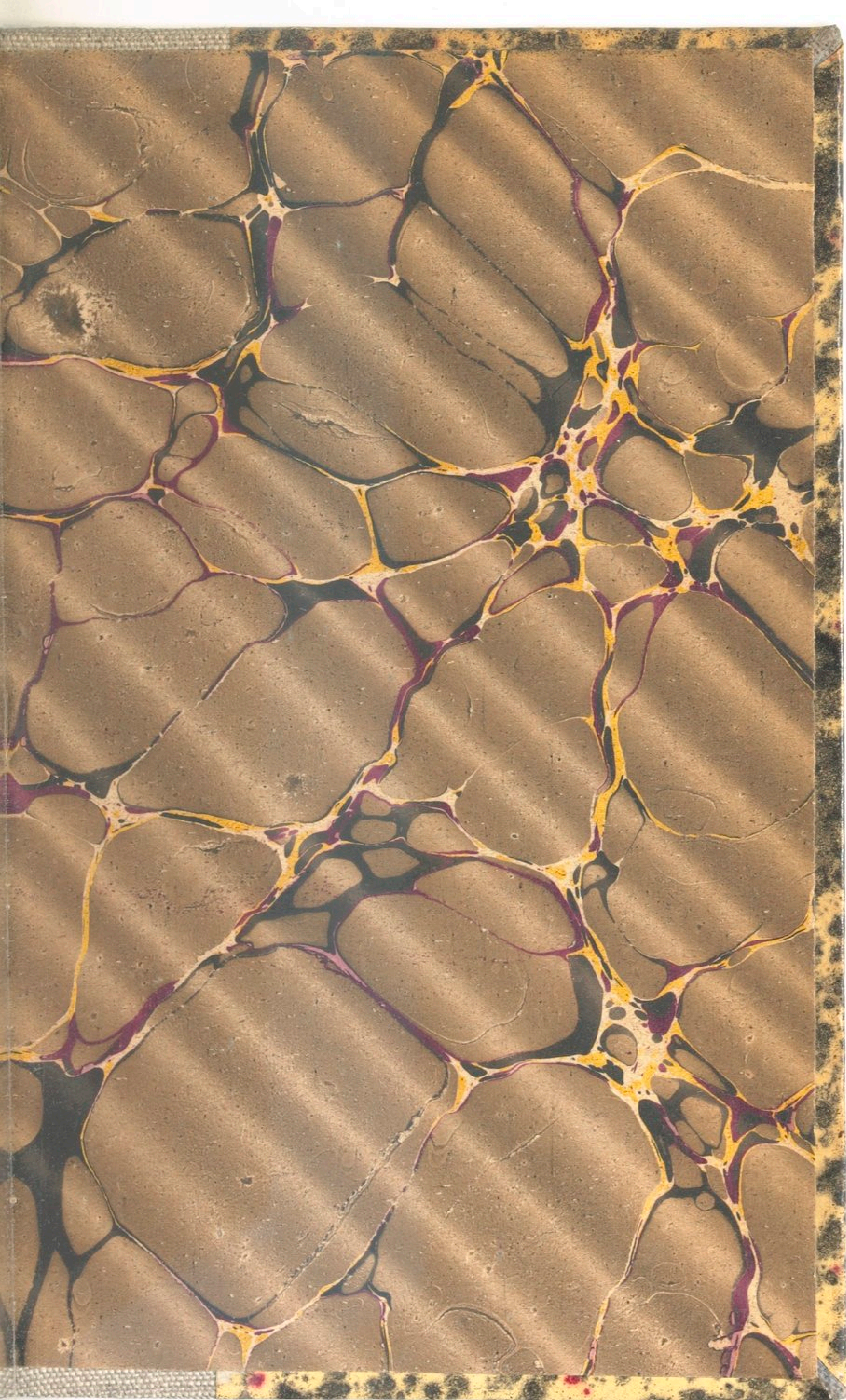
## TABLE

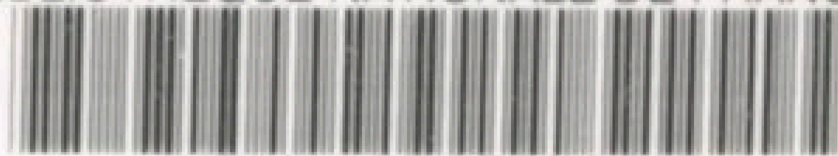





Tours, imp. Mazereau.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02885798 6